

**AVENTURES**  
**LES PLUS CURIÉUSES**  
**DES VOYAGEURS.**

---

DE L'IM-PRIMERIE DE A. BELIN.

---



FRONTISPICE *du 1<sup>er</sup> Vol.*



*Voulez-vous me suivre ? Oui ! oui !  
répondirent-ils.*

**AVENTURES**  
**LES PLUS CURIEUSES**  
**DES VOYAGEURS,**

EXTRAITES DES RELATIONS ANCIENNES ET  
MODERNES.

RÉDIGÉES PAR PIERRE BLANCHARD.

Ouvrage propre à l'instruction et à  
l'amusement ;

Et faisant suite au VOYAGEUR DE LA JEUNESSE.

*Orné de 32 figures en taille-douce.*

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS,

LE PRIEUR, Libraire, rue des Mathurins-Saint-  
Jacques, hôtel de Cluny.

P. BLANCHARD, Libraire, galerie Montesquieu,  
n° 1, au premier.

---

1817.



---

## *P R É F A C E.*

**P**ARMI les livres qui excitent un vif intérêt , les relations des voyageurs tiennent le premier rang ; et cet avantage est d'autant plus grand, que l'instruction accompagne le plaisir. La connaissance des nations et de leurs mœurs, des climats et de leurs productions , est une des premières que l'on doit acquérir ; elle est même plus utile que celle de l'histoire des peuples anciens , en ce que nos relations s'étendent aux diverses parties du globe , et que nous avons un intérêt positif de connaître les hommes parmi lesquels le sort peut nous conduire.

Ce sont ces raisons qui nous ont

engagé à extraire des Voyages les récits les plus curieux, ceux qui représentent leurs auteurs dans cette situation où le courage et la résignation sont nos seuls recours. Ces récits ne sont pas seulement propres à piquer la curiosité et à inspirer le goût de la lecture, ce sont encore d'excellentes leçons de philosophie-pratique : ils nous font sentir combien il est essentiel que l'homme se prémunisse contre le malheur, et que ce n'est que par le travail et par le courage qu'il parvient à surmonter les plus grands obstacles. Que seraient devenus la plupart des voyageurs dont nous allons raconter les étonnantes aventures, si le courage et l'industrie leur eussent manqué ? ils seraient morts dans les déserts,

au milieu des glaces ou des sables brûlans ; par la force de leur ame, ils ont vaincu le sort et sont revenus parmi les hommes pour leur servir de modèles sous ce rapport.

Nous avons donc cru qu'un recueil tel que celui-ci ne pouvait qu'être utile et agréable à la jeunesse. Nous eussions pu facilement le grossir ; il est une multitude d'autres aventures aussi curieuses que celles que nous présentons au public, mais nous avons pensé qu'un certain nombre suffisait à l'amusement : nous n'eussions fait, en quelque sorte, que nous répéter, en donnant plus d'étendue à notre ouvrage : tous les naufrages se ressemblent du plus au moins, les maux qui attendent les malheureux voyageurs chez les divers peuples

sauvages , présentent , à peu de chose près , le même tableau ; nous eussions craint de fatiguer le lecteur. Il faut savoir s'arrêter à tems.

---

# AVENTURES

## LES PLUS CURIEUSES

### DES VOYAGEURS ;

OUVRAGE AMUSANT ET INSTRUCTIF.

---

---

AUDACE EXTRAORDINAIRE

*D'un Flibustier , appelé Pierre le  
Grand.*

VERS le milieu du dix-septième siècle , des hommes hardis , entreprenans , et qui n'avaient que l'espérance pour fortune , vinrent s'établir dans la partie de Saint-Domingue qui a depuis appartenu à la France , et dans la petite île de la Tortue , qui l'avoisine. Ces lieux étaient alors déserts et couverts de profondes forêts. On y trouvait quantité de bœufs sauvages et de sangliers ; ces animaux descendaient de ceux que les Espagnols avaient autrefois appor-

tés dans ces contrées, car l'Amérique; avant cette époque, ne possédait aucun de ces quadrupèdes; ils y avaient singulièrement multiplié, et s'étaient même améliorés. Les aventuriers virent dans ces animaux une ressource pour les premiers besoins de la vie, et dans la petite île de la Tortue, une retraite où il leur serait beaucoup plus facile de se défendre contre les Espagnols de Saint-Domingue, qui ne voyaient pas avec plaisir de pareils voisins. Ces nouveaux venus se partagèrent en trois classes : les uns construisirent des baraques, cultivèrent la terre et furent nommés *Habitans*; les autres, armés de fusils et de sabres, se rendirent dans les forêts de Saint-Domingue, s'adonnèrent à la chasse des bœufs et des sangliers, et se nommèrent *Boucaniers*, du soin qu'ils prenaient de *boucaner*, à la manière des sauvages, les viandes des animaux qu'ils avaient tués, c'est-à-dire, de les faire rôtir et dessécher à la fumée; ceux qui prirent le parti de courir les mers pour attaquer et dépouiller

les Espagnols et les Portugais, reçurent le nom de *Flibustiers*, du mot anglais *flibuster*, corsaire. Tels furent les fondateurs de la plus belle colonie que la France ait possédée.

Quoiqu'assez mal armés, et presque sans moyens, les Flibustiers devinrent bientôt si redoutables dans ces parages, que leur nom seul portait l'épouvante parmi les Espagnols : ils durent leur succès à une adresse extrême à tirer, et surtout à un courage qui ne connaissait point d'obstacles. On rapporte de ces terribles corsaires des choses si extraordinaires, que l'on se refuserait à les croire, si des témoignages multipliés n'éloignaient toute espèce de doute. Comme leurs aventures ne sont point du ressort de cet ouvrage, je me contenterai de raconter la hardiesse étonnante d'un de ces flibustiers, appelé *Pierre le Grand*. Il était de Dieppe, et s'était rendu en Amérique, comme une multitude d'autres, avec l'espoir de s'enrichir.

Après avoir fait le métier de bouca-

nier, car c'était presque toujours par là que commençaient les flibustiers, il réunit vingt-huit autres aventuriers, qui avaient la plus grande confiance en son courage, et monta avec eux sur une grande barque, armée de quatre petites pièces. C'était avec ce faible équipage qu'il cherchait les aventures les plus périlleuses. Le sort ne lui fut pas favorable, il erra pendant plusieurs mois sans rien rencontrer; il arriva dans le plus mauvais état au cap Tibron, situé à la pointe occidentale de l'île de Saint-Domingue. Son bâtiment faisait eau de tous côtés; il manquait de vivres et ne savait où en prendre. Ses compagnons parlaient de rentrer; il était cependant bien triste de revenir sans avoir rien fait, ni pour le profit, ni pour la gloire: la nécessité seule pouvait contraindre de telles gens à un parti qui leur convenait si peu; ils en pleuraient de rage.

Pendant que l'on tenait conseil à ce sujet, le soldat qui se tenait au haut du mât pour découvrir en mer, cria qu'il voyait un vaisseau, mais il ajouta aussi;

tôt qu'il était trop fort pour que l'on songeât à l'attaquer. Comment trop fort ! s'écria Pierre le Grand, morbleu ! c'est une raison pour l'attaquer : la gloire en sera plus grande et la prise meilleure. Allons, mes frères, aux armes !

Les flibustiers se donnaient le nom de frères, et entendaient qu'à l'exception de ce qui concernait le service, l'égalité fût parfaite entre eux. Aussitôt le conseil cessa, et l'on ne songea plus qu'à faire voile pour donner la chasse au bâtiment, dont ils s'approchèrent en peu de tems. En effet, il leur parut si grand, qu'ils commencèrent à chanceler, oubliant leur première résolution. Le capitaine seul resta ferme, et les regardant avec un œil de feu : Mes frères, leur dit-il, ce vaisseau est à nous, si vous le voulez ; ce n'est point sa force qu'il faut considérer, mais notre courage. Ecoutez, voulez-vous me suivre ? Oui ! oui ! répondirent-ils tous ensemble, excités de nouveau par son audace. Hé bien, reprit-il, avançons toujours ; les Espagnols, qui méprisent un équipage

aussi petit que le nôtre , se moqueront de nous et nous laisseront avancer au milieu d'eux. L'un de vous sautera, l'arme au poing, sur le capitaine: moi, je m'empare de la soute aux poudres et j'y présente mon pistolet, en criant que si l'on ne se rend sur l'heure, je fais sauter le bâtiment. L'épouvante les saisira et ils se rendront. S'ils ne se rendent pas, je fais ce que j'ai dit, je tire mon pistolet, le vaisseau se brise, et tout est fini.

Tous promirent avec serment d'exécuter ses ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop, et prit des mesures pour les forcer de vaincre. Il chargea secrètement le chirurgien, qui était son confident, de rester le dernier dans la barque, et de la crever d'un coup de pince de fer, pour qu'il ne restât plus d'autre salut que la victoire.

Tout arriva comme il l'avait prévu. Les Espagnols, du haut de leur vaisseau, regardaient avec indifférence l'approche de la barque des flibustiers; le capitaine, que l'on avait averti, et qui

alors jouait aux cartes, continua sa partie, et dit, par manière de plaisanterie, préparez le palent, et nous les guindons. Ce palent est une sorte de poulie dont on se sert sur les navires, pour guinder les marchandises à bord. Il n'eut pas long-tems à plaisanter. Les flibustiers, arrivés auprès du vaisseau, et armés chacun de deux pistolets et d'un bon coutelas, s'élançèrent le long du bâtiment, entrèrent par les sabords, se répandirent dans le navire, présentèrent le pistolet au capitaine, menacèrent de mettre le feu aux poudres, et imprimèrent une telle épouvante dans l'âme des Espagnols, qu'en deux minutes ils se virent les vainqueurs et les maîtres de l'équipage; tant le courage qui méprise la vie l'emporte sur le nombre et sur la force ! Sans éprouver le moindre obstacle, et dans le premier mouvement de la terreur, ils firent descendre les Espagnols dans le fond de calle, et ne songèrent plus qu'à se réjouir de leur victoire.

Ainsi, par l'effet d'un courage ex-

traordinaire, je dirais presque d'une témérité aveugle, ces aventuriers, qui mouraient de faim et qui ne possédaient qu'une barque qui ne les eût peut-être pas ramenés au port, se virent en possession d'un beau navire armé de cinquante quatre pièces de canon, la plupart de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchissemens, de munitions, et des richesses immenses : c'était le Vice-Amiral des Galions d'Espagne, séparé de sa flotte. Les vainqueurs se dirigèrent sur Saint-Domingue, dont ils n'étaient pas fort éloignés, prirent quelques matelots qui leur étaient nécessaires pour conduire leur prise en Europe, où ils arrivèrent heureusement, et où ils partagèrent leur butin. Le capitaine se trouvant riche, fut assez sage pour se fixer en France. Ses compagnons, à l'exemple de tous les autres flibustiers et du plus grand nombre des marins, dissipèrent en débauches les richesses qu'ils devaient à leur courage, et retournèrent chercher la fortune et les dangers, quand ils se virent tout-à-fait dans la misère.

## ABANDON D'UN BOUCANIER

*Dans les forêts de Saint-Domingue.*

J'AI dit que les Boucaniers étaient ceux des aventuriers qui se livraient à la chasse des bœufs et des sangliers. Leur métier était pénible; ils vivaient au milieu des bois, comme des Sauvages; poursuivant sans cesse les animaux, enlevant les peaux des bœufs, et faisant boucaner la chair des sangliers. Ils avaient, pour les aider et pour porter les cuirs au bord de la mer, des valets qu'ils nommaient *engagés*, parce que c'étaient des hommes qui, nouvellement arrivés de France, s'engageaient pour trois ans au service de ces aventuriers. Ce service était un des plus rudes, car aux peines du métier, les maîtres ajoutaient une brutalité tout-à-fait barbare; il n'était pas même rare qu'un maître plus cruel ou plus emporté n'assommât quelques-uns de ces malheureux. « Un habitant de Saint-Christophe, nommé Belle-Tête, et qui était de Dieppe, dit l'histo-

rien des *aventuriers*, se faisait gloire d'assommer un engagé qui ne travaillait pas à son gré. J'ai entendu dire à ses parens, poursuit le même écrivain, qu'il en avait assommé plus de trois cents, et il publiait qu'ils étaient morts de paresse. Un saint religieux lui ayant fait quelques remontrances à ce sujet, il répondit brusquement qu'il avait été engagé et qu'on ne l'avait pas épargné; qu'il était venu aux îles pour gagner du bien, que pourvu qu'il en gagnât et que ses enfans allassent en carrosse, il ne se mettait pas en peine d'aller au diable. » Ce trait seul fait connaître toute la grossièreté de ces hommes.

Un Boucanier voyant que son valet, qui était nouvellement arrivé de France, ne pouvait le suivre, lui donna, dans sa colère, un coup si furieux sur la tête, que le pauvre garçon tomba à terre sans connaissance. Le maître le croyant mort, lui ôta une gaine qui était pendue à sa ceinture et dans laquelle étaient deux couteaux et une baïonnette, puis il s'en alla très-froidement comme s'il ne se fut

rien passé d'extraordinaire; il se contenta de dire à ses camarades que son valet était *maron* : c'est un mot qu'ils avaient entre eux, et qui est resté, pour indiquer un domestique ou un esclave qui s'est enfui.

Quand le pauvre valet revint à lui, il voulut rejoindre son cruel maître, mais cela lui fut impossible; comme il n'avait pas encore fréquenté ces immenses forêts, il s'égara et marcha plusieurs jours sans pouvoir se reconnaître, ni trouver le bord de la mer. La faim commença à le presser; il chercha vainement quelque nourriture; il portait bien un morceau de viande crue, mais il n'avait aucun moyen de faire du feu. Il était au désespoir : l'industrie qu'un autre, accoutumé à ce pays, aurait pu avoir, lui manquait. Pressé par une trop grande nécessité, il surmonta sa répugnance et prit enfin le parti de manger cette viande crue qu'il avait toujours éloignée de ses lèvres. Ce triste repas lui rendit ses forces, et il continua ses recherches. Il lui était resté pour compa-

gnon de malheur un des chiens de son maître, qui ne l'abandonna point. Il ne faisait qu'aller et revenir sur ses pas, il grimpait sur quelque montagne quand il en rencontrait, de là il découvrait la mer. Mais à peine était-il descendu et croyait-il en prendre le chemin, que la moindre trace des bêtes, qui s'offrait à lui, lui faisait perdre sa route.

En marchant, son chien, que la faim pressait aussi-bien que lui, quêtait sans cesse. Quelquefois il trouvait des truies qui avaient des petits, il se jetait sur eux et en étranglait quelqu'un ; le maître le secondant courait aussi dessus, et quand ils avaient fait quelque capture, le chien et le maître mangeaient ensemble du même mets. Ayant passé quelque tems et s'étant fait à manger de la viande crue qui ne lui manquait plus, il s'accoutuma à cette chasse, et apprit à connaître les lieux où il devait aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits chiens sauvages ; il les éleva et leur apprit à chasser ; il instruisit même par divertissement des sangliers qu'il avait

pris. Enfin, au bout d'une année ; il se trouva inopinément au bord de la mer ; mais il n'y rencontra point son maître.

Comme il s'était fait une seconde nature de la vie qu'il menait, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontrerait des hommes, Espagnols ou Français. En effet, deux mois après, il se trouva parmi une troupe de Boucaniers qui l'accueillirent parmi eux, et auxquels il raconta son histoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avait passé du côté des Espagnols, parce que son maître leur avait dit qu'il s'était fait *maron* ; mais l'état déplorable où ils le virent, leur fit connaître le contraire. Il n'avait qu'un méchant haillon, reste d'un caleçon et d'une chemise, propre tout au plus à cacher sa nudité, et portait pendu à son côté un morceau de chair crue ; deux sangliers et trois chiens qui le suivaient, s'étaient tellement accoutumés ensemble et avec lui, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Les Boucaniers le mirent en liberté, c'est-à-dire, qu'ils le dégagèrent du service de son

maître ; ils lui donnèrent en même tems des armes , de la poudre et du plomb pour chasser comme eux ; en sorte qu'il devint un des plus fameux Boucaniers de cette côte.

On remarqua que ce garçon eut bien de la peine à reprendre l'usage de la viande cuite. Lorsqu'il en mangeait, outre qu'elle ne lui semblait pas bonne, elle lui faisait mal à l'estomac, de façon que lorsqu'il écorchait un sanglier, il ne pouvait s'empêcher d'en manger un morceau tout cru.

#### SEPT MATELOTS HOLLANDAIS

*Abandonnés pendant l'hiver au Spitzberg.*

L'HOMME est rarement satisfait des biens que la Providence a placés auprès de lui ; il faut qu'il aille chercher de nouvelles richesses au loin. C'est ce désir d'avoir qui lui a fait parcourir la terre dans tous les sens ; il ne lui a pas suffi de s'emparer des trésors que produisent les contrées les plus fortunées, il s'est encore enfoncé dans les climats

affreux qui avoisinent les pôles, il a été arracher, à travers les plus grands dangers, les tristes productions de ces climats, il a même voulu s'y naturaliser, contre le gré de la nature, qui le repoussait par l'aspect de tous les maux, et surtout par celui de la misère la plus dure. Jusqu'ici l'huile que l'on retire de la baleine est le principal appât qui ait attiré les navigateurs dans les mers du nord. Les Hollandais sont ceux qui les ont le plus fréquentées. En 1634, la compagnie hollandaise du Groënland, dans le dessein d'étendre les découvertes et de faire des observations sur les variations du tems et sur les autres parties qui peuvent contribuer aux progrès de l'astronomie et à l'avantage du commerce, envoya sept matelots robustes et courageux à l'île de Saint-Maurice au Groënland, pour y passer l'hiver et tenir un journal exact de ce qu'ils remarqueraient. Malgré les précautions que l'on avait prises, et les provisions dont on les avait fournis, ces hommes, qui s'étaient offerts généreu-

sement pour cette terrible expérience ; ne purent aller jusqu'au retour de la belle saison , ils périrent dans les souffrances les plus horribles ; quand on revint les chercher , on ne trouva plus que leurs cadavres.

La même flotte qui les avait laissés à l'île de Saint-Maurice , laissa sept autres Hollandais au Spitzberg ; ceux-ci , plus heureux , soutinrent les rigueurs de l'hiver. Leur place fut remplie , l'année suivante , par sept nouveaux matelots qui s'offrirent aussi à hiverner dans le même endroit. C'est un extrait du journal de ces infortunés , que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Voici leurs noms : André *Johnson* , de Middelbourg ; Corneille *Tysse* , de Rotterdam ; Jérôme *Carcoën* , du port de Delft ; Tobie *Jellis* , de Frise ; Nicolas *Florison* , de Hoorn ; Adrien *Johnson* , de Delft ; et *Fettie Otters* , de Frise.

On n'avait rien négligé de ce qui pouvait prévenir ou adoucir les maux qui les menaçaient : ils avaient des herbes , des médicamens , de la viande ,

des liqueurs et toutes les autres choses nécessaires.

Ce fut le 11 septembre 1634, que la flotte mit à la voile pour retourner en Hollande. Les sept aventuriers virent en mer, ce jour-là, une grande quantité de baleines, sur lesquelles ils firent plusieurs décharges d'armes à feu, sans leur causer aucun dommage. Ils parcoururent aussi le pays pour chercher des renards, des ours et des végétaux, mais ce fut sans succès.

Vers le 20 octobre, commença la longue nuit des pôles : le soleil cessa de se montrer. Cette triste époque jeta dans la mélancolie nos pauvres gens ; ils eurent bientôt une plus juste raison de s'alarmer : ils s'aperçurent, le 24, que le scorbut avait attaqué quelques - uns d'entre eux. La vue de cette maladie leur fit redoubler d'ardeur pour chercher des herbages, des renards et des ours : mais ils ne furent pas plus heureux que la première fois. Le 2 décembre, ils dressèrent des pièges, dans l'espoir d'attraper des renards. Nicolas

Florison et Jérôme Carcoën prirent les remèdes qu'ils crurent utiles pour le mal qui les tourmentait. Dans le même tems, ils convinrent de manger séparément, pour ne pas communiquer le scorbut à ceux qui n'en étaient pas encore atteints.

Le 23, le cuisinier vit un ours près de la tente, mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandais eussent eu le tems de s'armer. Le 24, trois d'entre eux découvrirent un autre ours qui se leva sur ses pieds de derrière quand ils s'approchèrent; ils lui tirèrent un coup de mousquet dont il fut renversé, en répandant beaucoup de sang et en faisant des rugissemens affreux. Cet animal furieux et plein de force saisit une de leurs hallebardes entre ses dents, et la rongea avec une facilité étonnante; après avoir quelque tems continué ses rugissemens, il rassembla tout à coup ses forces, et prit la fuite avec tant de vitesse, qu'ils le perdirent bientôt de vue. Ils le suivirent cependant avec des lanternes, jusqu'à ce qu'ils fussent épu-

sés de fatigues. La perte de cet ours leur fut très-sensible, dans le besoin où ils étaient de viande fraîche. Les alimens salés dont ils étaient obligés de se servir, faisaient faire chaque jour de nouveaux progrès au scorbut qui les tourmentait.

Le 24 janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans les plus vives douleurs. Il fut bientôt suivi par Corneille Tysse, homme très-sensé, et le plus habile navigateur qu'ils avaient parmi eux. Fettie Otters termina également sa vie deux ou trois jours après. Les quatre survivans, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent pour leurs malheureux compagnons des bières dans lesquelles ils placèrent leurs corps, bien persuadés que le même sort les attendait au premier jour.

Le 28, ils virent un renard qu'ils ne purent tuer.

Le 7 février, ils furent enfin assez heureux pour prendre au piège un de ces animaux; ce fut pour eux une grande joie, mais presque sans avantage : la

maladie était parvenue à un degré trop violent de malignité pour qu'ils reçussent de ce rafraîchissement un soulagement bien sensible. Par la suite, ils virent tous les jours un assez bon nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient porter leurs armes. S'ils en eussent tué un, il leur aurait été très-difficile de le porter à leur habitation. Ils étaient encore moins en état de les poursuivre après les avoir blessés. Leur faiblesse était telle, qu'ils pouvaient à peine se soutenir debout. Leurs gencives étaient extrêmement enflées, et leurs dents si peu capables de leur rendre service, qu'ils furent contraints de cesser de manger leur biscuit; ils souffraient en même tems dans les entrailles et dans les reins de vives douleurs, que le froid augmentait encore. A tous ces maux se joignit le flux-de-sang; il ne restait plus que Jérôme Carcoën qui fût en état de se mouvoir et de porter un peu de bois pour entretenir le feu.

Le 23, il leur fut absolument impos-

sible de sortir de leur cabane ; ils s'abandonnèrent totalement à la miséricorde divine, leur misère étant au plus haut degré où elle pouvait monter.

Le 24, ils eurent une faible lueur de soleil, qu'il n'avaient pas vu depuis le mois d'octobre.

Le 26 du même mois de février fut vraisemblablement le dernier jour où celui qui tenait la plume put encore écrire, car il finit en cet endroit leur journal, en remarquant qu'ils étaient encore quatre hommes vivans, couchés à terre, avec assez d'appétit pour pouvoir manger, si l'un d'eux avait eu la force de donner de la nourriture aux autres, mais que les infirmités et la douleur les réduisaient à ne pouvoir se porter réciproquement aucun secours. Il le terminait en disant que dans cette affreuse situation, il ne leur restait plus d'espérance que pour la vie à venir; que tourmentés de faim et de froid, ils se recommandaient à Dieu et le priaient de hâter le moment qui devait terminer une existence aussi horrible.

La flotte qui vint en 1635 au Spitzberg, trouva leurs cabanes fermées, pour en empêcher l'entrée aux ours et aux renards. Un matelot qui était descendu des premiers, rompit la porte de celle d'André Johnson, et trouva une partie d'un chien qu'il paraissait qu'on avait eu dessein de faire cuire; un peu plus loin il rencontra les os d'un second chien, parce qu'on leur en avait laissé deux. Il vit ensuite les corps de deux de ces malheureux Hollandais, étendus à terre sur quelques vieilles voiles. Ils s'étaient traînés l'un près de l'autre, sans doute pour se réchauffer, et leurs genoux touchaient presque à leur menton. Nicolas Florison et un autre furent trouvés morts dans leurs lits.

On les mit tous dans des bières, et aussitôt qu'on put ouvrir la terre, ils furent déposés dans des fosses profondes, avec de grosses pierres sur leurs corps, pour que les ours et les bêtes féroces ne pussent les déterrer.

## HIST. DE QUATRE MATELOTS RUSSES,

*Abandonnés dans l'île du Spitzberg.*

ON a composé plusieurs fictions ingénieuses pour se rendre compte de ce que peut l'homme abandonné à lui-même dans un lieu désert et séparé du reste du monde ; la plus célèbre de ces fictions est l'histoire de *Robinson Crusôé* ; mais Robinson se trouvait sous un ciel favorisé de la nature , et possédait tous les instrumens qui ajoutent à nos forces naturelles ; il ne lui fallait pas autant d'efforts que s'il eût été forcé de tout devoir à lui-même. Alexandre Serkilk, qui exista réellement et dont l'aventure fit naître l'histoire de Robinson , se trouva dans une position plus difficile : abandonné dans une île déserte , à peu près comme l'homme sort des mains de la nature , il eut bien d'autres obstacles à vaincre , seulement pour se procurer la nourriture qui soutenait une vie aussi misérable que la sienne ; nous avons vu un pauvre valet de Boucanier à peu

près dans le même cas : mais ces hommes, quoique réduits à la propre force de leurs mains, pouvaient compter sur les bienfaits de la Providence, de nombreux animaux vivaient autour d'eux comme pour leur assurer la subsistance de chaque jour. Il n'en fut pas de même des quatre matelots russes dont je vais raconter l'étonnante histoire : ces infortunés furent jetés, presque dénués de tous moyens, sur une terre inhabitable, et vécurent plusieurs années au milieu des glaces, où nous venons de voir que des hommes munis de tout ce qui devait adoucir leur sort, ne purent attendre le retour de la saison moins rigoureuse. Ce récit, plein d'intérêt, offre une excellente leçon, et nous apprend que le courage et l'industrie sont nos premières ressources et presque les seules sur lesquelles nous devons compter.

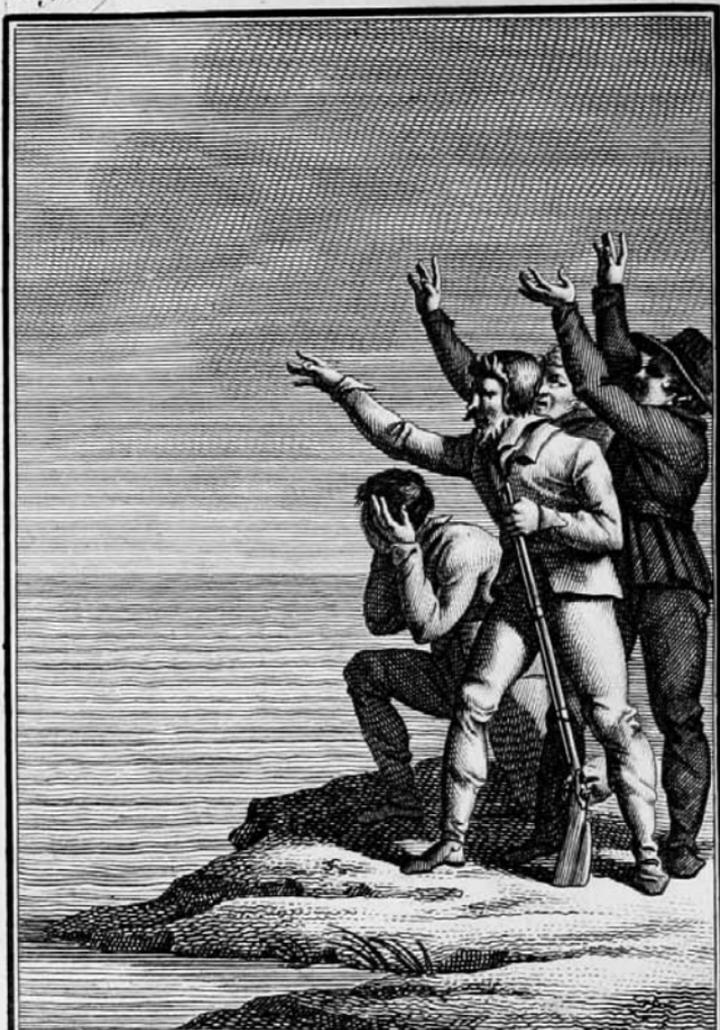
Un marchand de Mézen, ville de la province de Jugovie, gouvernement d'Archangel, équipa en 1743, un bâtiment monté de quatorze hommes pour

aller au Spitzberg à la pêche de la baleine. Les huit premiers jours la navigation fut très-heureuse ; mais le neuvième , le vent changea ; en sorte qu'au lieu d'être porté à l'ouest-Spitzberg , le bâtiment fut poussé à l'Est , appelé en russe *Maloybroun*. Il approcha cette île à environ trois verstes et fut subitement entouré par les glaces. Au premier moment il pouvait être écrasé, et le moins qui semblait devoir lui arriver , était de rester très-long-tems dans une situation aussi affreuse. L'équipage tint conseil. Le contre-maître , *Alexis Himkof* , se ressouvint d'avoir entendu dire que quelques habitans de Mésen avaient bâti ; quelques années auparavant , une cabane à peu de distance de la mer, et qu'ils y avaient passé l'hiver ; il ajouta qu'il serait possible de s'y réfugier et d'y attendre jusqu'à ce que la mer fût libre. Cette ouverture ranima les courages , et il fut décidé que l'on quitterait le bâtiment pour se retirer dans la cabane. Le conseil nomma quatre personnes pour aller à la découverte de cet asile , ou

pour chercher quelques moyens de sauver l'équipage dont la perte était assurée, si, comme il n'y avait que trop d'apparence, les glaces continuaient à arrêter la navigation, et qu'il fallût rester dans le vaisseau. Les députés furent le contre-maître même, *Alexis Himkof*, *Etienne Scharapof*, *Théodore Wera-gin*, et un filleul du contre-maître. L'île où ils allaient mettre pied à terre était déserte. Ils se munirent de tout ce qui pouvait leur être nécessaire dans leurs recherches. Ils avaient près de trois verstes à traverser sur un pont de glaçons flottans, qui, soulevés par les flots et agités par les vents, rendirent le trajet aussi difficile que dangereux. Ils se gardèrent bien de se charger de fardeaux trop pesans ; ils ne prirent qu'un fusil, douze charges de poudre, douze balles, une hache, un petit coquemar, environ douze livres de farine, un couteau, une boîte à fusil, une vessie pleine de tabac, et chacun une pipe.

Ils arrivèrent heureusement à terre et découvrirent la cabane à environ une





*Il n'y avait plus de vaisseau !*

demi-lieue du rivage. Elle avait trente six pieds de long, dix-huit de haut et à peu près autant de large ; il y avait en avant une pièce d'entrée d'environ un tiers de la grandeur de l'autre. Tout l'édifice avait considérablement souffert des injures du tems ; il fallut néanmoins y passer la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, les quatre Russes courent au rivage pour annoncer au reste de l'équipage cette heureuse découverte, et pour aider à débarquer les provisions nécessaires pendant le séjour dans l'île. Ils arrivent à l'endroit où la veille ils ont pris terre. Mais que l'on juge de leur surprise et de leur douleur , en voyant la mer balayée de tous les glaçons qui l'encombraient ! ils portent leurs regards sur toute son étendue , ils cherchent avec une inquiétude difficile à exprimer... Il n'y avait plus de vaisseau !

Un ouragan violent qui s'était élevé pendant la nuit avait dispersé les glaces, et sans doute brisé et submergé le bâtiment, dont jamais on n'eut aucune nouvelle. Les quatre Russes durent la vie à

leur débarquement ; mais quel présent funeste que l'existence , au milieu d'un pays tel que le Spitzberg , et dans le dénuement où ils se trouvaient. Il semblait que cet événement n'avait fait que retarder leur mort de quelques jours.

Les infortunés donnèrent les premiers momens au désespoir ; peu après ils reprirent courage et conçurent quelque espérance pour l'avenir. Mettant leur confiance en la Providence, ils cherchèrent à adoucir leur déplorable situation. La première chose qu'ils firent, ce fut de raccommoder leur cabane , qui avait grand besoin de réparations. Ils rattachèrent les planches qui ne tenaient plus , et bouchèrent les fentes et les ouvertures avec la mousse qui abondait autour d'eux. Il était urgent de faire ce travail, car une nuit seule eût suffi pour les faire périr. Mais quelque bien clos qu'ils fussent, il fallait encore du feu , et le Spitzberg , continuellement couvert de neige et de glace , ne produit ni arbres ni buissons. Comment résister,

sans feu , à un froid extrême ? Par quelle matière inflammable remplacer le bois ?

Plongés dans ces cruelles réflexions ; nos insulaires se promenaient le long du rivage , lorsqu'ils y aperçurent des débris de vaisseaux et des arbres déracinés dans des contrées éloignées. Ils se hâtèrent de recueillir ces bienfaits d'une Providence secourable , et les transportèrent à leur demeure. Depuis lors , ils n'eurent plus d'inquiétude pour leur bois , et ils en eurent une abondance telle , qu'ils purent entretenir continuellement un grand feu. Parmi ces bienfaits , se trouvèrent différentes planches où il y avait quelques ferrailles , des clous de cinq à six pouces de longueur , et surtout un grand crochet de fer : c'était un trésor inestimable pour ces pauvres gens.

Les vivres étaient aussi de première nécessité. On confia le fusil au plus habile tireur , et chacun le supplia de ne tirer qu'à coup sûr , afin qu'il n'y eût point de poudre de perdue. On ne son-

geait par sans s'effrayer pour l'avenir , qu'il n'y en avait que douze charges. Le chasseur répondit à l'espoir de ses malheureux compagnons : il tua douze rennes. Son adresse leur assura des vivres pour quelque tems ; mais malgré le soin qu'ils prirent de ménager ces vivres , ils en virent encore trop tôt la fin.

Nos quatre infortunés commençaient à regarder autour d'eux avec effroi. Ils parcouraient les environs de leur cabane , dans l'espoir de rencontrer quelque ressource imprévue. On était alors dans l'été , saison rapide qui ne dure guère que six semaines dans le Spitzberg ; les neiges fondaient dans les vallées , et formaient des torrens qui roulaient à la mer et entraînaient les glaces du rivage , tandis que les hauteurs conservaient toutes les horreurs de l'hiver. Quelques fleurs inodores se hâtaient de paraître et de faire place aux fruits qui mûrissaient en peu de jours ; mais ces végétaux rares ne pouvaient être d'aucune utilité. Les terres débarrassées de neiges étaient tapissées d'une mousse

superbe ; c'est la nourriture des rennes : on en voyait souvent dans ces espèces de prairies ; mais avec quelles armes les atteindre ? Des ours blancs se présentaient aussi , il fallait se hâter de fuir ces terribles animaux.

Pressés par une cruelle nécessité , les Russes eurent recours aux ferremens qu'ils avaient trouvés ; à l'aide de ces ferremens , ils déterrèrent une racine longue , forte et presque pliée en arc par la nature. Ils s'occupèrent à perfectionner cette arme avec leur couteau. Mais où trouver la corde et les flèches ? Il fallut tourner ses vues d'un autre côté : ils songèrent à se fabriquer des espèces de lances pour se défendre contre les ours blancs , leurs redoutables ennemis. Mais les premiers efforts leur firent sentir tout ce qui leur manquait pour tirer parti de ce fer que les eaux avaient remis entre leurs mains ; comment le façonner sans tenailles et sans marteau ? Cette grande difficulté exigea plusieurs jours de réflexions et d'essais. Enfin , ils imaginèrent de se servir d'une grosse

pierre pour enclume , et d'une plus petite pour marteau ; une paire de cornes de rennes fut transformée en tenailles ; alors ils firent rougir au feu le grand crochet , il le redressèrent , lui firent une pointe , et parvinrent à en fabriquer une espèce de lance qu'ils attachèrent fortement avec deux courroies faites de peau de renne , à une branche des arbres rejetés par la mer. Ce premier succès leur donna le courage de fabriquer une autre lance , et ils se virent enfin possesseurs de deux armes. Sans perdre de tems , les voilà qui parcourent les vallées et le rivage ; les renards bleus et les rennes fuient au loin ; un ours blanc ose seul les attendre , sans doute dans l'espoir de les dévorer : ils l'attaquent hardiment , la bête se défend avec furie ; le combat fut long et dangereux , les Russes faillirent plusieurs fois à perdre la vie ; mais ils finirent par remporter la victoire , ils abbatirent l'ours à leurs pieds. Ils en rendirent grâces au ciel , comme du plus grand bienfait qu'ils pouvaient recevoir. L'animal fut porté

à la cabane. En le dépouillant et en coupant ses chairs, il remarquèrent que les tendons se divisaient avec facilité en filamens très-déliés. Leur projet de faire des arcs se réveilla aussitôt ; ils voyaient la possibilité d'employer ces filamens en guise de cordes. Ils se mirent à forger des pointes avec des clous ; ils ajustèrent ces pointes à des flèches de bois léger, et les y fixèrent à l'aide de leurs nouvelles cordes ; des fils plus fins leur servirent à lier à l'autre bout des flèches des plumes d'oiseaux de mer qu'ils avaient trouvées. Les arcs furent tendus, et ils ne craignirent plus de mourir de faim. Les premiers rennes qu'ils rencontrèrent tombèrent sous leurs traits ; ils en tuèrent jusqu'à deux cent cinquante pendant le tems qu'ils restèrent au Spitzberg. Ils ne comptèrent point les renards, dont le nombre fut trop considérable. Ils allèrent aussi à la chasse des lions marins. Quand ces animaux étaient endormis sur le rivage ou sur les glaces, ils s'en approchaient doucement, les frappaient à coups de lance et leur

donnaient la mort. Leurs expéditions contre les ours ne furent pas si heureuses; ils n'en tuèrent que dix, et même en courant chaque fois le plus grand danger pour leur vie. Eux-mêmes avaient attaqué le premier, mais ils n'avaient tué les neuf autres qu'à leur corps défendant; quelques-uns étaient venus fondre sur eux jusque dans leur cabane. Le combat qu'ils étaient souvent obligés de soutenir contre ces féroces animaux, les fatiguaient excessivement, et leur faisaient craindre à chaque instant d'être dévorés.

A l'approche de l'hiver, leurs craintes redoublèrent: l'obscurité qui règne à cette époque dans les contrées voisines du pôle, ne pouvait que rendre leur séjour plus terrible et plus dangereux. Ils cherchèrent les moyens de se procurer de la lumière pendant les ténèbres de la longue nuit. Au centre de l'île, ils trouvèrent une espèce de terre glaise, avec laquelle ils firent une lampe; ils la remplirent de graisse de rennes, et de charpie au lieu de mèche;

mais le vase ne retint pas la graisse ; dès que la chaleur l'eut fait fondre , elle filtra à travers la terre. Ils firent une autre lampe , la mirent sécher à l'air , puis rougir au feu , et la plongèrent , toute rouge , dans le coquemar où ils avaient fait bouillir de l'eau et de la farine , à la consistance de l'empois. Cet expédient eut l'effet désiré , la graisse ne filtra plus ; mais pour plus grande sûreté , ils pétrièrent dans leur empois des filamens de linge , et en enduisirent de nouveau le dehors , comme d'une espèce de vernis. Non-seulement ils en fabriquèrent une seconde , de crainte que la première ne vint à se casser , mais ils réservèrent le reste de leur farine pour faire autant de ces lampes qu'ils pourraient en avoir besoin par la suite. Ils eurent en même tems grand soin de ramasser et de transporter dans leur cabane tout ce que la mer avait rejeté d'oakum , espèce de chanvre dont on se sert pour le radoub des vaisseaux , et qu'ils employèrent en guise de mèches. Ces matières consommées , ils prirent leurs chemises , leurs

caleçons ; en sorte que leur lampe ne cessa plus de brûler.

D'autres besoins les menacèrent bientôt : ils se trouvèrent sans chemises , sans caleçons , sans souliers , et leurs autres vêtemens étaient en lambeaux. Le climat les avertit durement qu'il fallait songer à se r'habiller. Ils avaient des peaux de rennes et de renards en abondance , il ne s'agissait que de trouver le moyen de les préparer , et ce n'était pas là le moins embarrassant. Après bien des réflexions , ils s'attachèrent à donner une espèce de tan à leurs peaux ; ils trempaient celles de rennes dans l'eau fraîche pendant plusieurs jours , jusqu'à ce que le poil en tombât facilement ; ensuite ils frottaient l'un après l'autre , à force de bras , ces cuirs humides , jusqu'à ce qu'ils devinssent presque secs alors ils répandaient dessus un peu de graisse de renne , et les frottaient encore pour qu'elle pénétrât le cuir , qui devenait doux , maniable , et propre à l'usage auquel on le destinait. Les peaux qui devaient servir de pelisses n'étaient

trempées dans l'eau que pendant un ou deux jours, et l'on achevait de les préparer comme les précédentes. Un morceau de fil d'archal faisait le service de l'aiguille, et les parties tendineuses des rennes tenaient lieu de fil.

C'est ainsi que ces infortunés surmontèrent par leur industrie les obstacles effrayans et sans nombre qu'un dénuement presque absolu et la rigueur du climat opposaient à leur conservation. S'il ne suffisait que de soutenir son existence, ils n'auraient eu plus rien à désirer, mais le bonheur veut encore la tranquillité d'esprit, et quelle tranquillité d'esprit peuvent avoir des malheureux qui se voient séparés du monde entier, sans nul espoir de soulagement? Ils ne pouvaient envisager l'avenir qu'avec effroi : leurs peines, leurs travaux, leurs dangers devaient renaître chaque jour ; ils devaient mourir ; et quel serait le sort de celui qui aurait survécu à ses compagnons ? La plus extrême misère et la faim qui la terminerait, lui étaient réservées : son plus grand bonheur,

dans cette affreuse situation, serait de périr sous la dent des bêtes féroces. Ces tristes réflexions, obscurcies encore par le souvenir des jouissances de la société, étaient le supplice continu de nos insulaires. Soutenus par l'espérance dans les commencemens, ils pouvaient supporter le fardeau d'une vie aussi misérable; mais dans les dernières années de leur exil, le courage leur manquait, et les malheureux n'espéraient plus. Le plus à plaindre d'entre eux était Alexis Himkof: il avait laissé dans sa patrie une épouse et de jeunes enfans; il en parlait sans cesse, et sans cesse son imagination le transportait au milieu de cette famille si vivement regrettée; mais l'illusion durait peu, et l'infortuné gémissait au milieu de ses compagnons, qui ne pouvaient rien pour le consoler.

Les maux du corps furent la suite de ceux de l'esprit. Une maladie de langueur retint à la cabane des insulaires Théodore Weragin, et l'entraîna lentement au tombeau. Ses compagnons, partagés entre les soins qu'exigeait son

état et ceux que nécessitait la sûreté commune, connurent alors toute la misère où ils étaient réduits : ils voyaient périr leur ami, sans pouvoir lui donner aucun secours ; et en entendant ses gémissemens, ils songeaient au moment où eux-mêmes se plaindraient, sans espoir d'être soulagés. Le malheureux succomba sous le poids de ses maux. Sa mort jeta un grand deuil parmi ceux qui restaient : chacun reporta sa pensée sur son propre sort, et tous sentirent qu'un de moins faisait un grand vide dans leur petite société. Ils le portèrent, en l'arrosant de leurs pleurs, sur une hauteur voisine, et le placèrent dans la neige, aussi avant qu'il leur fût possible, afin de le mettre à l'abri de la voracité des ours.

Ce triste événement se passait dans l'hiver de 1749. Enfin, le jour de la délivrance arriva : le 15 août de la même année, les insulaires aperçurent avec des transports de joie, un vaisseau peu éloigné de leurs côtes ; ils allumèrent aussitôt des feux sur les collines, coururent au rivage et agitèrent en l'air des

peaux de rennes, attachées à de grandes perches. Ces signaux furent heureusement remarqués; le vaisseau approcha du rivage et mit en mer la chaloupe, qui s'avança jusqu'aux glaces les plus voisines. Les insulaires coururent au-devant de leurs libérateurs et promirent au patron quatre-vingts roubles à leur débarquement; ils firent ensuite transporter à bord du navire toutes leurs richesses, c'est-à-dire, deux mille livres pesant de graisse de rennes, les peaux de ces animaux, celles des ours et des renards qu'ils avaient tués, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches, leurs aiguilles, leur unique couteau et leur hache, qui étaient presque usés.

Ils partirent enfin, après avoir passé six ans et trois mois dans la plus affreuse solitude. Leur navigation ne fut troublée par aucun accident. Ils débarquèrent à Archangel le 28 septembre 1749. L'épouse d'Alexis Himkof se trouvait par hasard sur le rivage; elle reconnut son mari, et son empressement à voler à sa rencontre faillit lui coûter la vie;

elle tomba dans la mer, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à l'en tirer. Nos trois malheureux Russes avaient été si long-tems sans se nourrir de pain, qu'ils ne purent en reprendre l'usage; ils rejetèrent également le vin et les liqueurs spiritueuses : l'eau pure fut depuis leur seule boisson.

La vérité de cette histoire, vraiment extraordinaire, est constatée par plusieurs témoignages dignes de foi. L'auditeur en chef de l'amirauté d'Archangel, M. Klinstad, interrogea séparément ces matelots à leur arrivée, et dressa un procès-verbal de leurs réponses, dans lesquelles il trouva la plus parfaite uniformité.

HIST. DE HUIT MATELOTS ANGLAIS,

*Abandonnés sur la côte du Groënland.*

QUOIQUE j'évite de rapporter plusieurs événemens qui se ressemblent, afin de tenir toujours en haleine la curiosité de mes lecteurs, je ferai encore le récit de l'abandon de quelques matelots au mi-

lieu des glaces du nord. Cette histoire, bien moins extraordinaire que celle des quatre Russes délaissés au Spitzberg, m'a paru cependant trop intéressante pour la passer sous silence; d'ailleurs, elle offre des circonstances différentes qui sont comme un nouvel attrait pour le lecteur; j'ai espoir qu'il ne me reprochera pas de l'avoir placée sous ses yeux.

La compagnie anglaise de Russie envoya en 1630 trois vaisseaux pour la pêche de la baleine et du bœuf marin, sur la côte du Groënland (1). Un des bâtimens, nommé la *Salutation*, étant arrivé avec un vent favorable au lieu de sa destination, se tint quelques jours en croisière, et envoya ensuite la chaloupe à terre, avec huit hommes, qui devaient chasser. On leur donna deux chiens, une arquebuse, deux lances et un briquet. Le vaisseau était alors à quatre lieues du Cap-Noir, et à cinq de l'en-

---

(1) Histoire des découvertes des Européens dans les différentes parties du monde, par *Barrow*.

droit nommé par les Anglais, Maiden-Pap, qui est renommé par la quantité de daims excellens que l'on y trouve.

Ce fut le 15 juin, par un très-beau jour, que la chaloupe toucha la terre. Les huit hommes firent une bonne chasse, tuèrent quatorze daims, et se reposèrent ensuite pour prendre leur repas. Comme ils étaient très-fatigués, et que la nuit approchait, ils résolurent de rester où ils se trouvaient jusqu'au lendemain matin : il y avait du risque à vouloir joindre le vaisseau pendant les ténèbres. Malheureusement le tems changea ; l'air devint très-épais, et le vent s'étant élevé, poussa une énorme quantité de glaces entre le rivage et le bâtiment, de manière que celui-ci fut, pour sa sûreté, obligé de s'éloigner en mer. Les huit marins eherchèrent vainement à découvrir le vaisseau, et jugèrent qu'il lui était impossible de s'approcher, et à eux de se rendre à son bord. Ils prirent le parti de suivre le rivage jusqu'au Port-Verd, où l'un des autres vaisseaux avait sa station, et d'y

attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, qu'ils croyaient enfermé et retenu par les glaces. Sur leur route ils tuèrent encore huit daims, qu'ils mirent à bord de la chaloupe. Ils arrivèrent le 17 au Port-Verd, et virent avec un véritable désespoir que le vaisseau était parti. Il ne restait plus que trois jours du tems limité, pour que les vaisseaux abandonnassent cette côte; et si cela arrivait, ils se voyaient condamnés à passer l'hiver terrible de ces climats à peu près dénués de tout ce qui pouvait adoucir une situation aussi déplorable. Il n'y avait pas de tems à perdre en délibérations : ils se déterminèrent aussitôt à faire tous leurs efforts pour gagner Bell-Sound, où était indiqué le rendez-vous général. Pour soulager leur chaloupe et la mettre en état de voguer plus légèrement, ils jetèrent en mer toute leur chasse. Du Port-Verd à Bell-Sound, ils estimaient qu'il y avait seize lieues de distance, et ils gagnèrent le même soir la pointe de Nesse, qu'ils regardaient comme la moitié du chemin. Un brouillard qui s'était

élevé les força de jeter l'ancre entre deux rochers. Le lendemain, le tems s'étant éclairci vers midi, ils continuèrent à ramer, sans découvrir Bell-Sound; et cela devenait bien impossible, car ils l'avaient passé de près de dix lieues. Ils commencèrent à s'en douter, et retournèrent vers le nord, malgré l'opiniâtreté du canonnier *William Fakely*. Ils parvinrent bientôt à deux milles de distance de la pointe qu'ils cherchaient. Le tems était alors très-serein et tout le pays bien découvert, mais Fakely, persistant dans son entêtement, s'emporta jusqu'à la violence et dit que l'on ne faisait que s'éloigner du lieu où il était si important de ne pas arriver trop tard. On l'écouta encore une fois; on reprit la route du sud, et c'est ce qui fut la cause de tous les maux que ces huit marins éprouvèrent par la suite.

Après avoir navigué long-tems, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvait être au sud de l'endroit où ils se trouvaient, et ils résolurent de reprendre encore la route du nord. L'opiniâ-

tre canonnier fut tellement offensé de cette nouvelle résolution, qu'il refusa son service et abandonna la rame qu'il avait tenue jusqu'alors. La chaloupe fut emportée par le vent qui était assez fort, et le 21 ils se trouvèrent à la vue de Bell-Sound : mais le vent changea alors, ce qui les obligea de carguer la voile, et de reprendre les rames; ils approchèrent à deux milles du rivage, où ils s'arrêtèrent pour ne pas être emportés par le vent. Ils furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit était Bell-Sound, mais que c'était le même d'où ils s'étaient éloignés quelques jours auparavant, et William Fakely fut forcé d'en convenir. Ils commencèrent alors à chercher un abri sûr pour la chaloupe, et quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin pour aller par terre à la tente de Bell-Sound, dont ils étaient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveraient encore des gens des vaisseaux; les matelots revinrent avec la triste nouvelle qu'ils n'avaient vu personne. Quoiqu'ils ne conservas-

sent plus d'espoir, ils résolurent de n'épargner aucune peine et de visiter tous les endroits où les vaisseaux pouvaient s'arrêter : cette recherche ne fit que les confirmer qu'ils étaient absolument abandonnés sur ces côtes inhabitables.

Après avoir donné le premier moment à la douleur, ils revinrent à des sentimens plus convenables à leur situation, et s'exhortèrent réciproquement à tout espérer de la protection divine, et à supporter avec courage la disette affreuse qui les menaçait.

L'hiver allait venir : il fallait ne pas perdre un moment pour se munir contre ses rigueurs. Les premiers soins qu'ils prirent, furent pour s'assurer une bonne quantité de provisions : ils résolurent unanimement de retourner au Port-Verd pour y faire une bonne chasse au premier moment favorable. Le 25 août, ils montèrent dans la chaloupe, et favorisés par le vent, ils arrivèrent au Port-Verd après douze heures de navigation. Ils enfoncèrent leurs rames en terre, jetèrent dessus la voile de la cha-

loupe, et se formèrent une tente où ils reposèrent la nuit. Dès le grand matin, le lendemain, ils se rendirent à un endroit appelé Coles-Park, où abondaient les bêtes fauves. Ce jour-là même ils tuèrent sept daims et quatre ours. Le tems étant devenu couvert, ils retournèrent à leur première station, et passèrent cette nuit comme la précédente sous la voile de leur chaloupe. Le lendemain, l'air clair et serein les invita à retourner à Coles-Park, pour continuer leur chasse : Jean Dawes et William Fakely demeurèrent pour garder la tente et préparer le repas dont les chasseurs auraient grand besoin à leur retour. Ces derniers tuèrent dans leur journée douze daims, et revinrent à l'approche de la nuit, voyant que le tems se mettait au vent et à la pluie. Ils demeurèrent dans leur tente tout le jour suivant, qui fut très-froid, très-humide et très-orageux.

Ils trouvèrent sur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaisseaux de la compagnie, qui en laissait toujours deux ou trois en arrière. Ils partagèrent

dans ces deux chaloupes leurs provisions, qui consistaient en ours et en bêtes fauves, avec les grèves en chair de baleine qu'on avait fait bouillir cette année ; ils se partagèrent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils avaient décidé d'hiverner. Les approches de la nuit les empêchèrent de partir le jour même ; et comme le lendemain était un dimanche, ils ne voulurent point se mettre en route, afin de l'observer avec plus de respect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau tems ; cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi ils arrivèrent à Bottle-Cove, et le vent étant très-fort, ils y demeurèrent jusqu'au jour suivant. Cependant il commença à souffler avec tant de violence, et la mer devint si haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une contre l'autre, furent bientôt remplies d'eau, et que leurs provisions, non-seulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par-dessus les bords dans la mer. Les marins furent obligés de se mettre à

l'eau pour les retirer et pour vider leurs chaloupes, qu'ils amenèrent à force de bras sur le rivage, où ils les attachèrent avec une hansière et d'autres cordages. Ils résolurent de les y laisser, jusqu'à ce que le vent devînt favorable pour les conduire à Bell-Sound. Enfin le tems ayant changé, ils arrivèrent sans accident, le 3 septembre. Lorsqu'ils y furent arrivés, leur premier soin fut de décharger leurs provisions et de les mettre en sûreté dans la tente qu'ils avaient destinée à faire leur séjour pendant l'hiver. Ce mot de tente ne doit pas tromper le lecteur : celle-ci ne ressemblait en rien à ce que nous nommons ainsi. C'était une espèce de maison, bâtie par les Flamands, à l'usage des vaisseaux marchands des Pays-Bas qui se rendaient sur cette côte pour la pêche. Elle était construite en bois solidement assemblé et couverte de tuiles. Sa longueur était d'environ quatre-vingts pieds, et sa largeur de cinquante ; elle était destinée à abriter les tonneliers qui travaillaient aux

tonneaux pour le transport de l'huile.

Bientôt il fallut renoncer aux voyages du Port-Verd; le détroit, d'un instant à l'autre, pouvait tellement s'embarasser de glaces, que le retour par mer deviendrait impossible, et le chemin de terre était trop rude et trop montagneux, pour que l'on songeât à le prendre. Il ne resta plus d'autre ressource que d'aller à la chasse des daims, et de s'attacher à rendre leur habitation aussi close et aussi chaude que les circonstances pouvaient le permettre. Pour parvenir à ce point bien important, ils imaginèrent d'élever une autre petite maison au milieu de la grande; et pour cette nouvelle construction, ils se servirent des briques et des chevrons d'une autre maison qui était dans le voisinage et qu'ils démolirent. Ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui, étant mêlée avec le sable de la mer, leur fit un excellent mortier. Avec des peines et du soin, ils parvinrent à se faire une cabane assez grande,

et qui fut beaucoup plus chaude qu'ils ne l'avaient espéré. Pour leur chauffage, ils mirent en pièces sept vieilles chaloupes qui étaient hors de service sur le rivage, et virent avec joie qu'en économisant ce bois, ils en auraient jusqu'au retour de la bonne saison et des vaisseaux.

Leur besogne se trouva achevée à tems, car l'air devenait toujours plus froid et le soleil ne leur donnait presque plus de lumière : la chaleur et la flamme de leur foyer devinrent pour eux une consolation. Ils prirent de l'une de leurs chaudières un morceau de plomb et en formèrent de leur mieux une lampe, qui leur devenait très-nécessaire ; au moyen d'une mèche de corde et de l'huile qu'ils trouvèrent, ils eurent de la lumière pendant les longues nuits.

Tous ces soins ne les empêchaient pas de faire quelques sorties pour ne point laisser échapper les bienfaits que la Providence leur enverrait sur cette terre inhospitalière. Le 12 septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes,

sur l'une desquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau, prirent un vieux harpon et une corde, et s'avancèrent avec si peu de bruit, que ces animaux ne se réveillèrent que quand l'on fut très-près d'eux. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup si bien porté, que l'animal ne put se débarrasser du harpon, et que l'on eut le tems de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, qui ne voulut jamais abandonner sa mère, et qui nagea même près de la chaloupe pendant que l'on y plaçait le corps de celui qui venait d'être tué. Cette double capture fut un sujet de joie parmi nos malheureux Anglais : ils se régalerent de la chair rôtie de ces animaux, qu'ils trouvèrent excellente. Ils en virent encore plusieurs autres, mais ils n'en purent prendre qu'un seul.

Vers le milieu d'octobre, la mer était couverte de glace aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Les Anglais songèrent à raccommoder leurs vêtemens, qui tombaient en lambeaux. Ils se fabri-

guèrent des aiguilles avec des arêtes de poisson, et firent du fil avec des bouts de cordes de laine.

Comme ils prévirent qu'ils ne pourraient plus augmenter la masse de leurs provisions, à moins qu'ils ne tuassent quelques ours, ce qui n'était pas facile, ils commencèrent à se restreindre sur leur nourriture. Ils se bornèrent chacun à un morceau de viande pour quatre jours de la semaine, et les mercredi et vendredi, ils mangeaient des grèves de baleine. Ces grèves sont des restes de graisse qu'on jette ordinairement quand on en a tiré l'huile; c'était une nourriture détestable, mais le besoin n'est pas délicat; ils se regardèrent encore comme fort heureux d'avoir trouvé ces misérables débris. Ce fut ainsi qu'ils vécurent pendant trois mois; dans la suite, ils crurent devoir se retrancher encore la viande un jour de la semaine; ils tremblaient à l'idée que cette ressource pouvait s'épuiser avant le retour de la saison de la chasse. Dans la crainte que le bois ne vînt aussi à leur manquer, ils

furent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux. Ils en conservèrent seulement un quartier sans être rôti, pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël et les autres grandes fêtes.

Depuis le 14 octobre jusqu'au 3 février, ils ne virent point le soleil, mais ils furent souvent éclairés par la lune, qui était fort brillante, excepté quand le tems était couvert; et en général, pendant l'hiver, l'air, en ce pays, est pesant, épais et chargé de brouillards. Ils eurent une espèce de crépuscule jusqu'au premier de décembre: alors il cessa totalement jusqu'au 20, et la nuit fut toujours obscure jusqu'au premier janvier, qu'ils recommencèrent à voir les approches du jour. Celui d'entre eux qui a écrit le journal de leurs aventures, et qui s'appelait Pelham, dit qu'ils n'avaient point d'almanach pour connaître la suite des tems; mais ils s'appliquaient à distinguer les jours et les heures le mieux qu'il leur fût possible; et en ajoutant un nombre supposé à

l'épacte, ils trouvèrent l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul se rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les tira de cette triste situation. Vers la fin de janvier ils trouvèrent que les jours étaient de huit heures. A cette époque ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus de viande que pour six semaines ; cette remarque les jeta dans le découragement. La Providence cependant ne les abandonna point : le 3 février, le jour étant très-beau et le soleil dans tout son éclat, un ours femelle s'approcha de leur tente avec son petit. Sans songer au danger, ils sortirent en hâte, s'avancèrent contre l'animal et lui donnèrent la mort. Le petit s'échappa. Comme le froid était très-piquant, ils rentrèrent pour se chauffer et sortirent ensuite pour dépecer leur prise et l'apporter par morceaux dans leur tente. Cette capture leur donna des vivres encore pour une vingtaine de jours. Les ours reparurent, ils en tuèrent plusieurs, et entre autres un qui avait presque six

pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, et en firent cuire aussi dans une poêle qu'ils avaient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut aussi bonne que le meilleur bœuf. L'abondance était alors au milieu d'eux, et ils en profitaient, n'ayant plus d'inquiétude pour l'avenir : ils faisaient trois et quatre repas par jour. Cette nourriture, l'exercice qu'ils pouvaient prendre au retour des beaux jours, et l'espérance qui était rentrée dans leur cœur, leur rendirent en peu de tems la santé et la vigueur que leur avaient fait perdre la disette et le chagrin.

Les jours s'allongeaient de plus en plus, le tems se radoucissait : les oiseaux et les renards arrivèrent; ils en prirent des quantités. Bientôt ils trouvèrent des œufs, et leur table fut alors assez variée. Tous les jours ils grimpaient sur une montagne voisine, pour voir si les glaces se brisaient dans le détroit, et si quelque vaisseau paraissait en mer.

Enfin, le 25 mai, pendant qu'un froid

assez vif qui était survenu, les retenait dans leur tente, deux bâtimens de Hull entrèrent dans le détroit. Les gens de l'équipage savaient que l'année précédente il était resté quelques hommes à terre, et le maître de l'équipage envoya la chaloupe au rivage, pour avoir quelque connaissance de leur sort. La première chose que les nouveaux venus remarquèrent, fut la chaloupe toute équipée pour la pêche; en avançant vers la tente, ils poussèrent de grands cris. Tout à coup on leur répondit; c'était un des délaissés qui se trouvait alors dans l'enceinte extérieure de la tente. Ces cris causèrent presque autant d'alarme que de joie à ceux qui étaient dans l'intérieur. Ils se précipitèrent dehors pour savoir ce qui leur arrivait. Leur aspect avait de quoi épouvanter leurs libérateurs : vêtus de lambeaux, restes de leurs habits, ils étaient couverts de suie et de fumée. Après la première surprise, les gens de Hull les embrassèrent avec des transports de joie, et les suivirent dans leur demeure. Ils y ad-

mirèrent les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étaient servis pour se garantir du froid excessif et de la disette, et pour entretenir l'union entre eux. On leur fit les honneurs de la maison, on leur servit de la viande rôtie depuis quatre mois, et on leur offrit à chacun un verre d'eau fraîche. Tous ensemble quittèrent ensuite la tente et se rendirent aux vaisseaux, où les délaissés furent accueillis avec humanité. Ils servirent à la pêche comme les autres marins, et quittèrent le Groënland le 20 août suivant, pour retourner en Angleterre. La compagnie de Russie, pour le service de laquelle ils avaient été engagés, leur donna des récompenses proportionnées aux peines qu'ils avaient éprouvées pendant onze mois d'un dénuement presque absolu.

#### ABANDON DE DEUX FEMMES ET DEUX ENFANS SUR LA MER.

UN colon français appelé M. Dénoyer, établi depuis un an à Samana, dans la partie espagnole de l'île de Saint-Do-

mingue, voulut retourner au Cap-Français, d'où il était sorti; en conséquence, il acheta un goëlette ou petit bâtiment de transport, et y plaça tout ce qu'il jugea à propos d'emporter. Les personnes qu'il devait emmener étaient son épouse, qu'il chérissait beaucoup, un enfant de sept ans, un autre à la mamelle, et une negresse, leur esclave, nommée *Catherine*.

Dans le temps qu'il se préparait à faire voile, un petit bâtiment périt sur la côte; l'équipage eut le bonheur de gagner terre et de se sauver. Comme il y avait à Samana un autre petit bâtiment appartenant à un Français, les naufragés, au nombre de huit, prièrent celui qui le commandait de les recevoir sur son bord. Le commandant, vu la charge de son petit navire, ne put prendre que six de ces infortunés, et proposa à M. Dénoyer de se charger des deux qui restaient. M. Dénoyer, par un acte d'humanité qui lui était naturel, les reçut avec plaisir, leur donna du linge et des habits, et les combla d'honnêtetés. Il

appareilla au commencement du mois de mars 1766, ayant encore sur sa goëlette deux matelots français à ses gages. Comme l'on côtoyait la terre, lorsque l'on fut auprès d'une habitation à quelques lieues du départ, ces deux matelots français le prièrent de les mettre à terre, lui représentant qu'il pouvait se passer d'eux, parce que les deux Anglais auxquels il avait donné l'hospitalité, et qui paraissaient expérimentés dans la navigation, lui suffiraient pour son voyage. M. Dénoyer adhéra à leur prière, et le lendemain, aidé des deux Anglais, il remit à la voile. Ils mouillèrent le soir à l'endroit nommé Grigri, à une lieue au-dessus de Porto-Plata, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue. On soupa ensemble et dans la plus parfaite union. On plaça ensuite sur la dunette, qu'on couvrit de feuilles de palmier, et au bout de laquelle on tendit une toile en forme de tente, un matelas qui servit de lit à madame Dénoyer, aux enfans et à la négresse; M. Dénoyer se jeta sur un autre matelas, aux pieds

de son épouse , tandis que les deux Anglais étaient couchés sur l'avant de la goëlette. On se livra au repos.

Vers les trois ou quatre heures du matin , madame Dénoyer fut éveillée subitement par le bruit d'un grand coup sourd , qui lui parut être un coup de hache donné sur le lit de son mari , qu'elle entendit pousser un soupir. Tremblante , effrayée , elle appelle la négresse ; mais aussitôt un des deux matelots anglais s'élance sur elle une hache à la main , et la menace de la mort si elle fait le moindre mouvement pour se lever. Les deux monstres achèvent ensuite leur crime , et jettent à la mer le corps ensanglanté de M. Dénoyer , de l'homme qui leur avait tendu une main bienfaisante , puis mettant la voile au vent et prenant le gouvernail , ils dirigent vers la Nouvelle-Yorck. Quand ils se virent assez éloignés en pleine mer , ils annoncèrent leur dessein , qui était de s'emparer de la goëlette et de tout ce qu'il y avait de précieux dedans ; en même tems ils dirent à madame

Dénoyer qu'elle ne craignît rien pour ses jours, et qu'ils la renverraient quand ils le jugeraient convenable à leur sûreté. Ils lui laissèrent pendant le reste du jour et la nuit qui le suivit, la liberté de se livrer toute entière à sa douleur.

Le lendemain, au lever du soleil, ils lui ordonnèrent de faire un paquet du linge qu'elle voulait emporter, et de se préparer à descendre dans une pirogue qu'ils avaient à bord et qu'ils allaient mettre en mer. Quoique cette pirogue, faite d'un tronc d'arbre creusé et semblable à celles des sauvages de l'Amérique, fût extrêmement petite et incapable de soutenir la fureur des flots, madame Dénoyer reçut d'abord cet ordre avec joie, préférant toutes sortes de dangers et la mort même à rester en face des monstres qui avaient assassiné son époux. Ses préparatifs furent faits en un instant; elle prit son plus jeune enfant, la négresse prit l'autre; et toutes deux descendirent dans la chétive nacelle. Mais à peine y furent-elles qu'elles sentirent tous les risques qu'elles avaient

à courir ; et poussées par ce sentiment impérieux qui nous fait continuellement veiller à notre conservation, elles tendirent des mains suppliantes à leurs bourreaux, qui n'en firent que rire. Ces barbares, par un reste de pitié, leur donnèrent une pailleasse, qu'elles placèrent au fond de la pirogue, quatre galettes de biscuit, une cruche contenant environ quatre pintes d'eau douce, six œufs et un peu de cochon salé, avec une bouilloire, après cela, ils coupèrent la corde qui retenait la pirogue au navire, et s'éloignèrent à force de voiles. Sans doute, Dieu ne laissa point ces monstres dans l'impunité, car on n'entendit jamais parler d'eux : il est à croire qu'ils périrent au milieu des flots. Ce châtiment était encore beaucoup trop doux.

Madame Dénoyer tint long-tems ses yeux attachés sur le navire qui fuyait ; il disparaissait d'un instant à l'autre ; bientôt ce ne fut plus qu'un point sur l'horizon, enfin on ne le vit plus du tout. Elle ramena alors ses regards et son at-

tention autour d'elle , et elle sentit toute l'horreur de sa situation. Abandonnée au milieu des ondes, hors de la vue d'aucune côte, n'ayant ni les moyens ni les connaissances nécessaires pour se diriger , elle se voyait contrainte de laisser voguer sa petite nacelle au gré des vents, qui pouvaient l'entraîner aussi - bien en pleine mer que la pousser vers la terre ; et même d'un instant à l'autre, cette nacelle , agitée un peu trop fort ou mal gouvernée, pouvait chavirer ; le moindre choc suffisait pour opérer son naufrage. D'ailleurs, quand les ondes et les vents respecteraient ce frêle bâtiment , la famine ne viendrait-elle pas bientôt détruire les infortunés qui le montaient ? Ces considérations rapides frappèrent avec force l'esprit de madame Dénoyer ; elle rapprocha de son sein ses deux enfans , dont le sort l'affligeait encore plus que le sien ; elle les serra avec une sorte d'épouvante, et tomba évanouie.

La pauvre négresse lui prodigue tous les soins qui sont en son pouvoir , et a bientôt le bonheur de la voir revenir

à la vie. Elle tâche alors de lui donner quelque courage ; elle lui fait envisager l'avenir sous des couleurs moins sinistres. Madame Dénoyer l'écoute , mais n'est point persuadée ; son plus jeune enfant , qui crie en ce moment , la rappelle à lui ; elle le prend dans ses bras , l'arrose de ses larmes , et l'élève de ses mains défaillantes vers le ciel , pour le mettre sous la protection de la Providence. Ensuite elle lui présente son sein , et cherche à prolonger des jours qu'elle croit voir terminer au premier moment. Son fils aîné , qui a déjà assez de raison pour connaître toute l'étendue de son malheur , se tient assis sur la vieille paille , et regarde sa mère sans oser troubler sa douleur. La négresse , l'esprit plus libre , s'occupe du soin de conduire la pirogue , et veille en même tems sur la famille désolée. Ce ne fut que le soir que les besoins de la nature se firent sentir ; les deux femmes mangèrent lentement quelques morceaux de biscuits et étanchèrent leur soif à même la cruche. Ainsi s'écoula cette triste journée.

Le soleil avait déjà disparu sur l'horizon ; les approches d'une nuit obscure augmentaient le péril et redoublaient les alarmes. Pour comble de disgrâce , les vents s'élèvent et grondent bientôt avec fureur ; les flots agités s'entrechoquent et font voler la pirogue sur les ondes prêtes à l'engloufir à chaque instant. Tout à coup une lame d'eau , produite , par un flot qui la repousse , s'élançe , fond dans la pirogue , entraîne le biscuit , répand la provision d'eau douce , et ne distrait les deux malheureuses femmes sur une si grande perte , que par la crainte qu'une vague plus forte ne vienne à submerger la barque. Cependant la négresse , dans sa façon de gouverner , fut assez adroite pour éviter cette catastrophe. Les ténèbres épaisses qui les enveloppaient ajoutaient encore à la terreur qui glaçait leurs cœurs. Le bruit des vents , celui des flots , l'agitation violente et continue de la barque , ne leur laissaient pas une seule minute de repos ; à tout moment les cris que la frayeur leur

arrachait, perçait le fracas de la tempête et se perdaient dans l'immense solitude où elles se trouvaient ; elles priaient avec ardeur, elles invoquaient Dieu sans cesse, Dieu eut pitié d'elles : il soutint la légère nacelle sur l'abîme. Enfin elles revirent l'aurore, objet de leurs plus vifs désirs ; elles la virent blanchir insensiblement le ciel obscur, et éclairer les vastes plaines de la mer. Un nouveau bienfait se fit sentir en même tems ; le vent tomba, le calme revint, les vagues furent moins agitées, et ne faisaient déjà plus que bondir légèrement autour de la barque, quand le soleil commença à briller sur l'étendue des eaux. Madame Dénoyer et la négresse se jetèrent à genoux et remercièrent le ciel qui les avait protégées, l'enfant, aussi à genoux près de sa mère, répéta l'action de grâces qu'il lui entendit proférer.

De quelque côté que l'on regardât, on ne voyait que le ciel et l'eau. La nuit était passé, et le jour s'annonçait avec sérénité : mais quel espoir pouvaient

former deux malheureuses femmes, abandonnées dans un chétif canot, sur un élément terrible qu'elles ne connaissaient point. Le retour de la lumière les engagea à visiter l'intérieur de leur bâtiment; ce fut l'affaire d'une minute: elles virent avec douleur que le biscuit avait été totalement emporté et qu'il ne restait plus une goutte d'eau douce dans la cruche. Hélas! ma chère Catherine, dit madame Dénoyer à la négresse, qu'allons-nous faire? Que donnerai-je à ces pauvres enfans? La négresse, quoique dans un accablement égal, connaissait le malheur depuis long-tems et savait le supporter; elle rendit encore quelque courage à sa maîtresse. Vos habits sont mouillés, lui dit-elle; ôtez-les pour les faire sécher à ce beau soleil: Dieu a encore pitié de nous, il nous envoie la chaleur du matin, après les vents froids de la nuit. Couchez-vous sur cette paille avec vos enfans; prenez quelque repos pendant que le ciel le permet. Je veillerai, moi, et quand vous aurez dormi, je dormirai

à mon tour. Madame Dénoyer serra affectueusement la main de son esclave et suivit son conseil. L'extrême fatigue lui amena un peu de repos, qui fut troublé par l'agitation de son sang et les songes les plus sinistres. Elle fut réveillée sur le milieu du jour par les cris de son plus jeune enfant. Aussitôt elle lui donna son sein et calma sa faim pressante. Mais à peine a-t-elle rempli ce soin touchant, que l'aîné frottant ses yeux pour dissiper un reste de sommeil, se plaint à son tour de la faim qui le tourmente. Les larmes alors coulent en abondance des yeux de la mère : elle prend un des six œufs qu'on lui a donnés, le casse et le fait avaler à son fils. Cela le soutiendra toujours un peu, dit-elle. Ensuite elle engage la négresse à manger : vous êtes très-fatiguée, ajouta-t-elle, vous devez réparer vos forces. Pour moi, je ne sens encore aucun besoin. La bonne négresse, qui pénètre le fond de son cœur, et qui voit qu'elle veut épargner sur sa nourriture pour prolonger les jours de ses enfans, répond qu'elle

n'éprouve aucun besoin non plus , et qu'il sera assez tems de manger au commencement de la nuit. Elle consent seulement à prendre quelque repos pendant le reste du jour. Madame Dénoyer à son tour veilla sur la marche de la pirogue. A l'entrée de la nuit la négresse se leva. Il fallut bien alors prendre un peu de nourriture : les deux femmes coupèrent chacune un petit morceau de viande salée , et en donnèrent aussi à l'enfant. Ce fut là tout leur repas.

Tel fut le second jour , et la nuit qui le suivit n'eut rien de plus terrible que ce que cette situation présentait par elle-même : la mer resta calme. Mais au retour du jour Madame Dénoyer et Catherine tombèrent dans un profond abattement, lorsqu'en regardant de tous côtés , elles ne virent encore que l'eau et le ciel. Les tristes réflexions qu'elles firent leur ôtèrent tout courage et tout espoir ; elles restèrent presque toute la journée assises dans la pirogue. La nuit n'apporta aucun adoucissement à leurs maux. Le lendemain fut plus terrible

encore : les vivres diminaient , et madame Dénoyer s'aperçut que le l'était entièrement tari dans ses sein son enfant ne faisait plus que la fatigu inutilement ; il criait et sa mère pleura sans pouvoir apaiser ses souffrance Elle imagina de lui faire avaler un d œufs qui restait.

Mais un mal aussi grand que la fai commença à se faire sentir avec force c'était la soif. Les fatigues , l'ardeur c climat , la viande salée avaient allum un feu dévorant dans les entrailles c ces infortunés , et ils n'avaient aucu espoir de l'apaiser. L'enfant demanda sans cesse qu'on lui donnât de l'ea de la mer ; on ne pouvait encore l faire comprendre combien cette ea lui aurait été funeste. La négresse , qui devait être plus raisonnable , avait bic de la peine à s'abstenir d'en boire. Madame Dénoyer lui conseilla de prendre de cette eau pour s'en arroser la tête c la poitrine ; elle eut soin de mettre c conseil en usage pour elle-même et pou ses deux enfans ; tous s'en trouvèrent

bien et furent un peu rafraîchis. Le quatrième jour ne vit arriver aucun changement à leur malheureuse situation. Ils avalèrent quelques bouchées de leur viande crue, et souffrirent de la soif plus cruellement encore que la veille. Les enfans mangèrent ce jour-là les deux derniers œufs.

Le cinquième jour ne fut pas plus heureux. Madame Dénoyer , abattue , et n'espérant plus, tint continuellement son plus jeune enfant sur ces genoux et mâcha quelques bouchées de viande qu'elle essaya de lui faire avaler. L'autre enfant, d'une faiblesse extrême , resta couché tout le jour. La négresse , beaucoup plus robuste, se sentit encore assez de force pour gouverner la pirogue. Le lendemain fut un jour de désespoir : on mangea le reste de la viande. Il fallait alors mourir. Le soir , les deux femmes n'ayant plus la force ni le désir de s'occuper encore de leur conservation, s'étendirent, auprès des enfans, sur la paille, et laissèrent aller la barque au gré des flots. Un peu de som-

meil calma leurs souffrances. Au retour de l'aurore ( c'était le septième jour ), elles levèrent avec peine la tête au-dessus des bords de la pirogue, elles regardèrent..... tout était encore désert sur la mer ; elles retombèrent entièrement découragées, et n'attendirent plus que la mort.....

Quelques faibles cris du plus jeune enfant réveillèrent madame Dénoyer de l'assoupissement où elle était plongée ; elle prit cette pauvre petite créature , que la langueur avait déjà considérablement changée ; elle la colla contre son sein , comme si elle eût voulu lui donner le peu de force qui lui restait... Tout à coup une pensée lui vient à l'esprit, ses yeux s'animent : Catherine , dit-elle à l'esclave , je n'ai plus que peu d'heures à vivre ; mais je puis donner ces courts momens pour prolonger l'existence de mes enfans. Donnez-moi votre couteau, je m'ouvrirai la veine et ferai boire mon sang à ce pauvre petit malheureux , qui sans cela va périr aussi ; l'autre en boira à son tour : c'est

maintenant tout ce que je puis faire pour eux.

La négresse fut effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, et s'opposa fortement à ce dessein, dicté par le désespoir. Tandis que la maîtresse et l'esclave disputaient à ce sujet, la dernière, en se retournant, remarqua au loin, sur les eaux, quelque chose de blanc. Son cœur en bondit de joie, Elle s'arrête tout à coup; elle regarde de toute la force de ses yeux; elle croit déjà distinguer ce qu'elle desire, et craint de se tromper; enfin elle est bien sûre: un vaisseau! madame, s'écrie-t-elle en joignant les mains, voilà un vaisseau! et elle fait remarquer à madame Dénoyer la voile, colorée par les rayons du soleil qui s'arrêtaient dessus. Cette vue leur rend les forces, le courage, la vie; elles se lèvent, jettent des cris qui ne peuvent être entendus; elles tendent les mains et mettent un mouchoir blanc au bout d'une de leurs rames. Le vaisseau, qui approchait, remarqua ce dernier signal et y répondit. Alors elles se voient sau-

vées et ne songent plus qu'à remercier la Providence, qui leur envoie un secours si nécessaire. Elles eurent cependant encore quelque danger à courir à l'approche du navire : les lames qui se brisaient contre firent craindre plusieurs fois que la pirogue ne fût submergée en l'abordant ; mais la bonne manœuvre du capitaine prévint tout accident, et madame Dénoyer, ses deux enfans et la négresse furent portés dans le vaisseau. L'équipage, ravi de joie de les avoir sauvés, chanta le *Te Deum* en action de grâces. Ce bâtiment arriva à bon port dans la rade de la Nouvelle-Orléans, lieu de sa destination. Madame Dénoyer eut le bonheur d'y trouver un de ses parens, qui la reçut avec joie et tendresse, ainsi que les enfans de cette infortunée veuve, qui sortait, pour ainsi dire, du tombeau. Le premier soin de cette dame fut de rendre la liberté à la négresse, compagne de son infortune, et d'en faire dresser un acte en bonne forme ; mais cette fille, sensible à la reconnaissance de sa maîtresse, ne voulut point la quit-

ter, et dit qu'elle resterait avec elle jusqu'à la mort.

Cet événement, qui doit intéresser les cœurs les moins sensibles, est attesté par le capitaine du vaisseau qui recueillit madame Dénoyer, et se trouve consigné dans les *Voyage de Bossu, dans l'Amérique septentrionale.*

#### L'ISLE DE JUAN FERNANDEZ.

L'ANGLETERRE étant en guerre avec l'Espagne, résolut d'attaquer cette puissance dans ses établissemens les plus éloignés, et d'équiper une flotte pour l'envoyer dans la mer du Sud. Jusqu'alors les Espagnols n'avaient eu ni ennemis ni concurrens dans cette partie de l'Océan : les flibustiers seuls les y avaient troublés, mais en corsaires, et seulement dans l'intention de faire des prises. Cette flotte fut composée de cinq bâtimens de guerre, une chaloupe armée et deux navires d'avitaillemens. On en confia le commandement à l'amiral *George Anson*, un des plus habiles marins de son tems ; il montait le *Centu-*

*cion*, de soixante pièces de canon, et de quatre cents hommes d'équipage. Cette flotte devait faire le tour du monde; elle avait ordre de se rendre à l'extrémité de l'Amérique méridionale, de doubler le cap Horn, croiser sur les côtes du Chili et du Pérou, se rendre à l'île de Juan Fernandez, comme à un point de réunion, en cas de séparation; de reconnaître plusieurs côtes, d'attendre le galion pour s'en emparer, et de quitter ces mers, après avoir fait aux Espagnols tout le mal qu'elle pourrait leur faire, pour se rendre ensuite sur les côtes de la Chine, et de là revenir en Europe, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Ce voyage était immense pour une flotte qui devait se battre partout où l'occasion s'en présenterait. C'était une des entreprises les plus hardies que l'on ait conçues dans ces tems, mais l'exécution ne répondit point à la première intention que l'on avait eue. Les équipages ne furent pas portés au nombre nécessaire, et ne furent composés que de matelots ou trop vieux ou trop

jeunes ; les troupes de débarquement n'étaient formées que d'invalides que l'âge et les infirmités mettaient hors de service. Anson eut besoin de tout son courage et de tout son talent pour obtenir encore quelque succès , avec des forces que les chances seules de la navigation devaient détruire en partie. Il mit à la voile en septembre 1740. Comme les nombreuses difficultés qu'il eut à vaincre pour son équipement le retardèrent , il n'arriva que dans la mauvaise saison au cap Horn ; aussi ses désastres commencèrent-ils à ce point de son voyage. Les orages terribles qui régnaient dans ces parages , mirent les bâtimens qui composaient la flotte dans l'état le plus déplorable , et les séparèrent dans le moment même où ils avaient le plus grand besoin de se secourir mutuellement. Pour surcroît de maux , le scorbut attaqua avec violence les équipages.

Nous en sentîmes les premières atteintes dès que nous eûmes passé le détroit de Le Maire , dit l'historien de cette expédition ; la longueur du voyage , les

fatigues que nous souffrîmes, et la tristesse que nous causèrent tant de fâcheux accidens , augmentèrent cette maladie au point que , vers la fin d'avril ( 1741 ), il y avait bien peu de nos gens qui n'en fussent attequés, et que nous perdîmes sur le Centurion , dans le cours de ce mois , quarante-trois personnes. Nous regardions le mal comme étant à son plus haut point , et nous nous flattions qu'il s'adoucirait à mesure que nous avancerions vers le nord : mais il se trouva, au contraire, que nous perdîmes le double de monde pendant le mois de mai ; et comme nous ne relâchâmes en aucun endroit avant le milieu de juin, la mortalité augmenta encore, et la maladie s'étendit si fort, que nous trouvâmes que nous avions perdu plus de deux cents hommes , et qu'à chaque quart, nous ne pouvions compter sur le gaillard d'avant que six hommes au plus capables de service. (Celui qui a écrit cette histoire se trouvait sur le vaisseau amiral. Comme il donne une description très-détaillée du

scorbut, maladie dont nous aurons si souvent occasion de parler, nous croyons devoir transcrire ici cette description, qui fera mieux sentir quelles sont les souffrances de ceux qui sont attaqués de ce mal.)

Cette maladie, dit l'historien, si commune dans les voyages de long cours, et qui fut en particulier si destructive pour nos équipages, est peut-être la plus singulière et la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger les corps humains. Les symptômes en sont fort inconstans et innombrables; les progrès et les effets fort irréguliers. A peine trouvait-on deux personnes qui, ayant ce mal, se plaignissent des mêmes accidens, et lorsque les mêmes symptômes paraissaient, ce n'était pas dans le même ordre. Quoiqu'il ait souvent la forme de quelques autres maladies, et qu'il n'ait pas des signes qui lui soient si propres qu'ils puissent toujours servir à le distinguer, il y a pourtant certains symptômes qui l'accompagnent généralement, et qui méritent qu'on

en fasse une mention particulière. Tels sont de grandes taches livides, dispersées sur toute la surface du corps; les jambes enflées, les gencives puentes, et surtout une lassitude extraordinaire dans tous les membres après le moindre exercice, et cette lassitude dégénère en une disposition à tomber en faiblesse au moindre effort, et enfin au moindre mouvement.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'esprit, de frissons, de tremblemens, et d'une grande disposition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop souvent occasion de remarquer que tout ce qui décourageait nos gens, ou qui confondait leurs espérances, ne manquait pas d'irriter le mal : en telles occasions, ceux qui étaient au dernier période de la maladie, en mouraient, et ceux qui étaient encore capables de quelque service, étaient réduits à garder le branle. Il paraît qu'un des meilleurs préservatifs, c'est un esprit vif, gai et résolu.

Ce n'est pas une petite tâche, de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie : elle produit souvent des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, des violentes douleurs de rhumatisme ; elle cause quelquefois une constipation opiniâtre, avec une grande difficulté à respirer, et ce dernier cas passe pour le plus dangereux des symptômes du scorbut. D'autres fois toutes les parties du corps, mais particulièrement les jambes, sont attaquées d'ulcères de la plus mauvaise espèce, accompagnés de carie dans les os, et de chairs fongueuses luxuriantes qui résistent à tous les remèdes. Une chose très-extraordinaire, et qu'on ne croirait pas sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des cicatrices de plaies guéries depuis bien des années, se sont r'ouvertes par la virulence de cette maladie. Un des invalides qu'on avait embarqués à bord du Centurion, avait été blessé cinquante ans auparavant à la bataille de Boyne ; il fut guéri en peu de tems, et se porta bien pendant

en fasse une mention particulière. Tels sont de grandes taches livides, dispersées sur toute la surface du corps; les jambes enflées, les gencives puantes, et surtout une lassitude extraordinaire dans tous les membres après le moindre exercice, et cette lassitude dégénère en une disposition à tomber en faiblesse au moindre effort, et enfin au moindre mouvement.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'esprit, de frissons, de tremblemens, et d'une grande disposition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop souvent occasion de remarquer que tout ce qui décourageait nos gens, ou qui confondait leurs espérances, ne manquait pas d'irriter le mal : en telles occasions, ceux qui étaient au dernier période de la maladie, en mouraient, et ceux qui étaient encore capables de quelque service, étaient réduits à garder le branle. Il paraît qu'un des meilleurs préservatifs, c'est un esprit vif, gai et résolu.

Ce n'est pas une petite tâche , de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie : elle produit souvent des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, des violentes douleurs de rhumatisme ; elle cause quelquefois une constipation opiniâtre, avec une grande difficulté à respirer, et ce dernier cas passe pour le plus dangereux des symptômes du scorbut. D'autres fois toutes les parties du corps, mais particulièrement les jambes, sont attaquées d'ulcères de la plus mauvaise espèce, accompagnés de carie dans les os, et de chairs fongueuses luxuriantes qui résistent à tous les remèdes. Une chose très-extraordinaire, et qu'on ne croirait pas sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des cicatrices de plaies guéries depuis bien des années, se sont r'ouvertes par la virulence de cette maladie. Un des invalides qu'on avait embarqués à bord du Centurion, avait été blessé cinquante ans auparavant à la bataille de Boyne ; il fut guéri en peu de tems, et se porta bien pendant

plusieurs années. Cependant le scorbut l'ayant attaqué, ses plaies se r'ouvrirent, et parurent telles que si elles n'avaient jamais été guéries. Ce qu'il y a de plus étonnant, le calus bien formé d'un os qui avait été rompu, fut dissous, et la fracture redevint telle que si elle n'avait jamais été consolidée. Plusieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paraissaient se porter encore assez bien; ils buvaient et mangeaient avec appétit, ils étaient de bonne humeur, et parlaient d'un ton de voix ferme. Cependant, si on les remuait, ne fut-ce que d'un côté du vaisseau à l'autre, et cela dans leurs branles, ils expiraient à l'instant même. D'autres, qui se fiaient aux apparences de force qui leur restaient, et qui s'ennuyaient de rester dans leurs branles, moururent avant d'avoir gagné le tillac. Il est souvent arrivé que des gens, qui étaient encore en état d'aller et de venir, et capables de rendre quelque service, sont tombés morts dans un instant, en faisant quelque effort; et c'est ainsi que

nous en avons vu mourir plusieurs durant le cours de notre voyage.

Ici notre historien reprend le récit de ce qui arriva dans ces circonstances au vaisseau *le Centurion*, et nous allons le suivre.

Le mauvais tems se joignait à la maladie , pour rendre notre situation encore plus affreuse : chaque jour de nouveaux coups de vent nous mettaient en danger. Le 22 de mai, on eût dit que toutes les tempêtes que nous avions endurées jusqu'alors, s'étaient réunies pour consommer notre perte. Cet ouragan nous déchira presque toutes nos voiles, et mit en pièces la plus grande partie de nos agrès. Vers les huit heures du soir, une vague, telle qu'une montagne, vint fondre sur nous à tribord, et nous donna une si furieuse secousse, que plusieurs de nos haubans sautèrent, ce qui exposa nos mâts à rompre. Notre lest et nos provisions furent si dérangés, que notre vaisseau se trouva considérablement sur le côté à bâbord. Ce coup nous

consterna , car nous nous attendions à tout moment à couler à fond ; et , quoique le vent s'abaissât peu d'heures après , comme il ne nous restait plus de voiles en état de servir , notre vaisseau resta exposé aux vagues d'une grosse mer. Les roulis étaient si violens , que nous comptions bientôt voir tomber nos mâts qui n'étaient plus que très-faiblement soutenus. Cependant , nous employions tout ce que nous avions de forces à assurer nos haubans , à mettre des palanquins de ris , et à raccommoder nos voiles ; mais , tandis que nous étions occupés de ces travaux nécessaires , nous courûmes grand risque d'être affalés sur la côte de l'île de *Chiloé* , dont nous n'étions pas fort éloignés. Par bonheur le vent sauta au sud , et nous donna lieu de sortir de ce péril et de nous éloigner de la côte , en ne nous servant que de la grande voile seule. Je me joignis au maître , et l'aidai à régir le gouvernail , pendant que tout le reste de nos gens s'occupait à assurer nos mâts , et à tendre les voiles aussitôt

qu'elles étaient réparées. Cette tempête fut la dernière que nous eûmes à essuyer en sortant de ces climats orageux, car, deux jours après, nous nous trouvâmes en pleine mer avec le tems le plus doux que nous eussions eu depuis le passage du détroit de Le Maire. Après avoir croisé vainement en cet endroit pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres vaisseaux de notre escadre, il fut résolu de profiter du tems favorable qui nous avait déjà si bien servi à nous dégager de ces côtes terribles, et de gagner, le plus tôt qu'il serait possible, l'île de *Juan Fernandez*.

Le 30 de mai, nous eûmes la vue du continent du Chili, à la distance de douze à treize lieues. Le pays nous parut blanc, élevé et inégal; c'était sans doute une partie des *Cordillères* que nous voyions, et qui sont toujours couvertes de neige. Quoique cette vue nous assurât de notre position, nous n'en étions pas moins dans la plus cruelle anxiété. La mortalité était parvenue, parmi nous, au point le plus terrible,

et ceux qui vivaient encore étaient abattus par l'idée de rester plus long-tems en mer : notre provision d'eau tirait à sa fin, et tout concourait à nous jeter dans un désespoir qui augmentait la violence de la maladie et nous emportait nos meilleurs matelots. Pour surcroît de malheur , les calmes et les vents contraires nous gênèrent tellement , que nous n'avancâmes qu'avec une extrême lenteur. Ce fut dans ce triste état , si propre à décourager, avec un vaisseau délabré, manquant d'eau , et dont l'équipage était si affaibli que nous n'avions pas plus de dix matelots en état de service , que nous voguâmes jusqu'au 9 de juin , jour auquel nous découvrîmes l'île de *Juan Fernandez*. Elle était alors de nous à la distance de onze ou douze lieues : et quoique le pays nous parût , à la première vue , montueux et rude , comme c'était néanmoins terre , et la terre que nous cherchions, ce fut un spectacle très-agréable à nos yeux.

Comme le vent était alors au nord, nous louvoyâmes tout le jour et la nuit

suivante, pour gagner la terre; et, durant le second quart, voulant revirer de bord, nous eûmes un triste exemple de la faiblesse incroyable de notre équipage; car le lieutenant ne put jamais rassembler plus de deux quartier-mâtres et six matelots en état de manœuvrer; de sorte que sans le secours des officiers, des valets et des mousses, il aurait été impossible de gagner l'île, et, même avec ce secours, il nous fallut deux heures pour border nos voiles. Tel était le déplorable état d'un vaisseau de soixante pièces de canon, qui, trois mois auparavant, avait passé le détroit de Le Maire, avec un équipage de quatre à cinq cents hommes, presque tous sains et vigoureux.

Le 10 juin, l'après-midi, nous nous trouvâmes sous le vent de l'île, que nous côtoyâmes à la distance d'environ deux milles, pour trouver un bon ancrage, qui, suivant la description que nous en avions, était dans une baie au côté septentrional de l'île. Nous étions à portée de voir que les précipices es-

carpés, dont nous nous étions formés de si désagréables idées à une certaine distance, bien loin d'être stériles, étaient presque partout couverts de bois : ils laissaient entre eux des vallées charmantes par leur verdure et par toutes les sources et les cascades dont elles étaient arrosées ; chacune de ces vallées, pour peu qu'elle eût d'étendue, ayant au moins son ruisseau. L'eau, comme nous l'éprouvâmes dans la suite, ne le cédait en bonté à aucune autre, et restait toujours claire. La vue d'un pareil pays aurait été ravissante en tout autre tems ; mais, dans une situation telle que la nôtre, soupirant après la terre et les plantes, qui seules, pouvaient guérir le scorbut, il n'est guère possible de concevoir avec quel transport et quelle ardeur nous contemplions le rivage, non plus que l'impatience qui nous agitait à la vue des herbes et autres rafraîchissemens qui s'offraient à nos regards. Nous les désirions avec une avidité sans exemple. Nos rations d'eau étaient très-médiocres depuis un tems assez consi-

dérable, et nous n'en avons plus que cinq tonneaux à bord. Il n'y a que ceux qui ont souffert long-tems la soif, et qui peuvent se rappeler l'effet que les seules idées de sources et de ruisseaux ont produit alors en eux, qui soient en état de juger de l'émotion avec laquelle nous regardâmes une grande cascade d'eau transparente, qui tombait d'un rocher haut de près de cent pieds, dans la mer, à une petite distance de notre vaisseau. Ceux de nos malades qui n'étaient pas à l'extrémité, quoique alités depuis long-tems, se servirent du peu de forces qui leur restaient, et se traînèrent sur le tillac, pour jouir d'un spectacle si ravissant. Nous côtoyions ainsi le rivage, attentifs à contempler ce paysage, qui nous paraissait plus beau à mesure que nous en approchions. Mais la nuit étant survenue avant que nous puissions trouver la baie que nous cherchions, nous résolûmes d'aller toute la nuit la sonde à la main. Nous eûmes depuis soixante-quatre jusqu'à soixante-dix brasses d'eau, et envoyâmes le lende-

main notre chaloupe à la découverte. Cependant le courant nous porta pendant la nuit, si près de terre, que nous fûmes obligés de laisser tomber notre seconde ancre dans cinquante-six brasses de profondeur, à moins d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin, notre troisième lieutenant fut envoyé avec le canot, pour chercher la baie où nous souhaitions d'être, et revint à midi avec une bonne quantité de veaux marins et d'herbe : car, quoiqu'il y eût dans l'île de meilleures plantes en abondance, ceux qui avaient été à terre n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver, avaient cru que de l'herbe serait un mets très-délicat ; aussi ne se trompèrent-ils pas dans leur attente : cet aliment, tout dédaigné qu'il aurait été en toute autre occasion, fut dévoré avec la dernière avidité. Les veaux marins servirent aussi de rafraîchissemens, mais on n'en fit pas grand cas alors, l'équipage du canot ayant pris beaucoup d'excellent poisson. Ils avaient aussi découvert la baie ; elle était à l'est de l'en-

toit où nous nous trouvions. Le tems nous ayant paru favorable le lendemain matin, nous tâchâmes de lever l'ancre, dans le dessein de gagner cette baie si désirée : mais quoique nous y employâmes toutes nos forces, et que même les balades, qui pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes, nous aidassent, nous avions si peu de monde pour virer le bestan, qu'il s'écoula quatre heures avant que nous pussions avoir notre cable à pic; après quoi, avec tous nos efforts, accompagnés de quelques promesses, dans l'espérance qu'elles pourraient aider, nous nous trouvâmes hors d'état de détacher l'ancre du fond. Mais un vent frais et favorable s'étant levé à l'aide, nous donnâmes toutes nos voiles au vent, ce qui fit quitter l'ancre heureusement. Nous rangeâmes la côte, jusqu'à ce que nous fussions vis-à-vis de la pointe qui forme la partie orientale de la baie. Quand nous fûmes devant l'entrée de la baie, le vent, qui jusqu'alors avait été bon, commença à changer et à souffler par bouffées; mais, grâce

à la hauteur que nous avions gagnée ; et à force de serrer le vent, nous entrâmes dans la baie, et y laissâmes tomber l'ancre sur cinquante-six brasses d'eau. Immédiatement après, nous découvriâmes une voile, et ne doutâmes pas un instant qu'elle ne fût de notre escadre. Nous trouvâmes, quand elle approcha davantage, que c'était le *Tryal*, et lui envoyâmes d'abord quelques matelots, qui l'aidèrent à mouiller entre nous et la côte. Nous apprîmes bientôt que ce vaisseau n'avait été rien moins qu'exempt des maux qui nous avaient si cruellement attaqués ; car le capitaine *Saunders*, étant venu saluer le chef d'escadre, lui fit rapport qu'il avait perdu trente-quatre hommes de son équipage, ajoutant que tous les autres étaient si malades du scorbut, que lui seul, avec son lieutenant et trois de ses matelots, se trouvaient en état de gouverner les voiles. Le *Tryal* jeta l'ancre près de nous, le 12 juin, environ à midi.

Ce jour-là, et les deux jours suivans,

ous envoyâmes tous nos malades à terre. Le plus grand nombre d'entre eux avait si peu de forces, qu'il fallut les hisser dans leurs branles pour les mettre dans la chaloupe, et ensuite, au sortir de la chaloupe, les faire passer de la même manière jusqu'à leurs tentes, en traversant un rivage pierreux. C'était là un ouvrage très-fatigant, peu de nos nôtres étant en état de s'y livrer. Aussi le chef d'escadre, par un effet de sa bonté humaine, fit-il tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter cet ouvrage, obligeant tous les officiers, sans distinction à y prêter la main.

La terre promettait un prompt rétablissement. Point de pays en effet qu'on puisse, dans une telle situation, mettre au-dessus de l'île de Juan Fernandez.

Les arbres qui croissent dans les bois au nord de cette île, sont presque tous aromatiques et de plusieurs sortes: parmi eux on remarque surtout le mirthe; la tête de cet arbre est ronde, et aussi régulière que si elle avait été taillée avec tout le soin possible. Sur

l'écorce croît une espèce de mousse ; dont l'odeur et le goût approchent de l'ail , et qui en tenait lieu à nos gens ; nous trouvâmes aussi l'arbre de piment , et l'arbre à chou , mais en assez petite quantité.

La douceur du climat et la bonté du terrain rendent cet endroit excellent pour toutes sortes de végétaux ; pour peu que la terre soit remuée , elle est d'abord couverte de navets et de raves. Les bois dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes , étaient sans broussailles qui empêchassent le moins du monde qu'on y put passer librement ; et la disposition irrégulière des hauteurs et des précipices , dans la partie septentrionale de l'île , contribuait par cela même à former un grand nombre de vallées , aussi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans les romans. La plus grande partie de ces vallées étaient arrosées de ruisseaux qui tombaient par cascades de rocher en rocher , quand le fond de la vallée se trouvait , par la continuation des hau-

leurs voisines, entremêlé de quelques endroits escarpés. Il y avait dans ces mêmes vallées des endroits où l'ombre et l'odeur admirable qui sortaient des bois voisins, la hauteur des rochers qui paraissaient comme suspendus, et la quantité de cascades transparentes qu'on voyait de tous côtés, formaient un séjour aussi charmant qu'il y ait peut-être sur toute la face de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la simple nature surpasse ici toutes les fictions de la plus heureuse imagination. Il n'est pas possible de dépeindre par des paroles, la beauté du lieu où le chef d'escadre fit dresser sa tente, et qu'il choisit pour sa demeure; c'était une clairière de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi-mille, et située dans un endroit dont la pente était extrêmement douce. Il y avait au-devant de sa tente une large avenue coupée à travers les bois jusqu'à la mer. La baie, avec les vaisseaux à l'ancre, paraissait au bout de cette avenue qui s'abaissait insensiblement vers la mer. Cette clai-

rière était ceinte, par derrière, d'un bois de grands myrtes, rangés en forme de théâtre, le terrain que ce bois occupait ayant plus de pente que la clairière, et cependant pas assez pour que les hauteurs et les précipices qui étaient plus avant dans le pays, ne s'élevassent considérablement au-dessus des sommets des arbres, et n'augmentassent encore la beauté du coup-d'œil. Pour qu'il ne manquât rien au charme de ce site, deux ruisseaux, dont l'eau était transparente comme le cristal, coulaient sous les arbres qui environnaient la clairière, l'un au côté droit de la tente, et l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges.

A mesure que nous avançons dans le mois de juillet, plusieurs de nos gens se rétablissent : nous songeâmes bientôt à nous remettre en mer, et nous employâmes les mieux portans à faire les préparatifs de notre départ. Comme je l'ai dit plus haut, le *Tryal* nous avait joint le 12 juin ; le 26 du même mois le *Gloucester* se rallia encore à nous ;

il fut suivi de la pinque *Anne* : mais ce fut tout ce que nous vîmes de notre escadre ; le *Wager* avait fait naufrage le 14 de mai vers le 47° degré de latitude méridionale ; la *Séverne* et la *Perle*, séparées de nous vers le cap Noir, étaient retournées au Brésil. Cependant notre escadre, réduite de cette façon au nombre de trois bâtimens, s'augmenta d'un quatrième, du vaisseau espagnol le *Callao*, qui avait passé à notre vue, et que nous eûmes le bonheur de capturer. Ce fut le 19 de septembre que nous fîmes voile de l'île de Juan Fernandez, où nous avons trouvé à nous refaire si heureusement et si à propos. Cette île n'avait pas été pour nous seuls un port de salut : un *Moskite Indien* et un Ecossais nommé *Alexandre Selkirk* y avaient déjà été abandonnés. Selkirk, le dernier des deux, y avait fait un séjour d'environ quatre ou cinq ans. Nous y vîmes encore des chèvres qui avaient été marquées par lui. Son séjour dans l'île de Juan Fernandez avait précédé le nôtre, de trente-deux ans.

## ALEXANDRE SELKIRK ,

*Seul dans l'île de Juan Fernandez.*

LA description que nous venons de voir de l'île de Fernandez fait désirer qu'un lieu aussi agréable soit habité. Le premier Européen qui s'y établit est Juan Fernandez , qui lui donna son nom ; il y menâ avec lui quelques familles de sa nation , et y resta jusqu'au moment où le Chili fut soumis aux Espagnols : alors il passa sur le continent , et l'île resta déserte. Elle s'enrichit cependant du séjour passager de ses habitans : elle produisit quelque plantes utiles de plus ; et quelques chèvres que l'on y avait laissées , multiplièrent avec d'autant plus de facilité que l'île ne renferme aucune bête féroce. C'était une terre neuve et chargée de richesses qui attendait un propriétaire. Il en vint un.

En 1705 un écossais appelé *Alexandre Selkirk*, maître à bord du vaisseau anglais les Cinq-ports , eut une querelle avec le capitaine , nommé Stradling ;



*Alexandre Selkirk dans son isle.*



ils en avaient déjà eu plusieurs ensemble, et Selkirk prévoyait qu'il aurait bien des chagrins à éprouver dans le cours du voyage. Comme on se trouvait alors devant Juan Fernandez, l'écossais demanda qu'on le descendît sur cette île, aimant mieux vivre seul et à la merci de tous ses besoins, que de supporter plus long-tems la brutalité du capitaine. Celui ci le prit au mot; il le fit descendre dans la chaloupe, lui donna ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques autres ouvrages de piété, ses instrumens et ses livres de marine, et lui souhaita bon courage. Quand Selkirk se vit sur le rivage, et que les matelots qui l'avaient conduit eurent repris les rames pour regagner le bord, il commença à considérer sa solitude absolue et l'incertitude d'en sortir; sa volonté fut ébranlée; il supplia le capitaine de le reprendre et d'oublier le passé; mais Stradling, sans l'écouter, fit ramer vers

le vaisseau, y monta, remit à la voile et s'éloigna pour ne jamais révenir. Sans doute la Providence crut devoir punir sa cruauté, car à quelque tems de là, il échoua et périt avec la plus grande partie de son équipage.

Selkirk, abandonné à lui-même, et après être resté long-tems sur le rivage, songea aux moyens d'assurer son existence sur cette terre déserte. Cela était peu difficile : à l'aide de son fusil il eut bientôt abattu une chèvre; puis frottant deux morceaux de bois de piment l'un contre l'autre, il fit du feu, et prépara le premier repas qu'il devait prendre dans son île. Il se coucha ensuite sur la terre, sans aucune crainte, sachant qu'il ne se trouvait aucun animal nuisible dans ce lieu. L'île de Fernandez n'a guère que cinq à six lieues de longueur sur une largeur de deux. Selkirk y avait déjà abordé dans un autre voyage pour faire de l'eau, et alors on y avait laissé deux hommes qui y avaient vécu six mois et que le vaisseau avait repris à son retour.

La beauté du lieu et la douceur du climat dispensaient notre solitaire de se donner beaucoup de peine pour se former une habitation : il construisit seulement deux petites huttes avec des branches d'arbres qu'il couvrit d'une espèce de jonc et qu'il doubla de peaux de chèvres. Ces deux cabanes étaient à quelque distance l'une de l'autre, il faisait sa cuisine dans la plus petite ; la plus grande formait sa chambre à coucher et le lieu où il passait ses momens de repos.

Le manque de pain et de sel lui rendit dans le commencement sa nourriture insipide ; aussi ne mangeait-il que lorsque le besoin l'y contraignait. Le bois de piment lui servait à faire cuire sa viande et à l'éclairer, et son odeur aromatique récréait ses esprits abattus. Il ne manquait pas de poisson, mais il en faisait peu d'usage, parce qu'il l'incommodait ; il aimait mieux les écrevisses de rivière qui, à Juan Fernandez, sont d'un goût exquis et aussi grosses que celles de mer ; tantôt il les mangeait

bouillies et tantôt grillées, ainsi que la chair de ses chèvres. Peu à peu il s'habitua à sa nouvelle cuisine, et la trouva fort bonne. Il avait de bons navets, qui avaient été semés par les anciens habitans; il avait aussi en abondance d'excellens choux qu'il cueillait sur les arbres qui en portent, et qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, qui est le même que le poivre de la Jamaïque, et dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir appelé *malaguetta*, qui est fort bon pour chasser les vents et guérir de la colique. Outre ces alimens, qui se trouvaient sous sa main, l'île produisait encore de petites prunes noires fort agréables au goût, mais qu'il était difficile de recueillir, parce qu'elles croissent sur le sommet des montagnes et des rochers.

Sa provision de poudre était petite, elle fut bientôt épuisée. Il fallut alors user d'adresse ou d'agilité. Il n'avait pas encore trente ans et jouissait de toute la vigueur de la jeunesse; il prit le parti

de courir après les chèvres, et parvint à les attraper à-la course; cet exercice, qu'il était obligé de répéter tous les jours, le rendit si agile, que dans la suite il dépassait sans peine les meilleurs coureurs. Il prenait les chèvres et les apportait sur son dos à son habitation. Il en tua cinq cents et en marqua un pareil nombre à l'oreille. Nous avons vu plus haut que les gens de l'amiral Anson trouvèrent dans l'île une vieille chèvre ainsi marquée et qui avait nécessairement été prisonnière de Selkirk. Un jour que notre solitaire poursuivait avec ardeur un de ces animaux, il faillit à périr brisé au fond d'un précipice dont le bord était masqué par des buissons: ce fut sur ce bord qu'il saisit sa proie, mais entraîné par l'impulsion de sa course, il roula avec la bête dans le précipice, et il fut si étourdi de sa chute et si fracassé, qu'il perdit toute connaissance. Quand il reprit ses sens il trouva la chèvre morte sous lui: il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et eut beaucoup de peine à se traîner à sa cabane

qui était à un mille de là. Dix jours se passèrent avant qu'il en pût sortir. Ce fut le seul accident qui lui arriva pendant son séjour dans l'île de Fernandez.

Ses souliers et ses habits furent bientôt usés à force de courir à travers les bois et les broussailles ; il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en ôta ; un clou lui servait d'aiguille. Il se fit aussi des chemises de quelques toiles qu'il avait , et il les cousit de même avec le fil d'estame qu'il tira de ses vieux bas. Quant à ses souliers , ne sachant comment s'y prendre pour en faire d'autres , il prit le parti de marcher pieds nus comme les sauvages , et cela lui réussit si bien , qu'il courait sans crainte et sans danger parmi les pierres et les ronces : la peau de ses pieds était devenue aussi dure que le cuir.

Il fallut aussi se faire un nouveau couteau , le sien était usé jusqu'au dos. Il avait trouvé sur le rivage quelques cercles de fer , il les coupa en plusieurs

morceaux, qu'il applatit du mieux qu'il put, et qu'ensuite il aiguisa sur des pierres. La nécessité mettait son industrie en jeu ; mais cette nécessité était peu pressante, grâce à la douceur du climat et aux nombreux bienfaits que la Providence a répandus dans cette île ; aussi notre solitaire avait souvent du tems de reste, qu'il ne savait trop comment employer. Dans les commencemens, une mélancolie profonde le tenait abattu et pour ainsi dire immobile sur le rivage ; mais peu à peu il se familiarisa avec sa position, et y chercha le peu d'agrémens qui s'y trouvaient : il gravait son nom sur les arbres, avec la date de son exil ; il élevait de jeunes chevreaux, leur apprenait même à danser, et faisait faire le même exercice à des chats qu'il avait apprivoisés. Ces derniers animaux lui furent très-utiles contre une multitude de rats qui semblèrent se réunir pour lui faire la guerre dans les premiers tems. Ces deux espèces venaient sans doute de quelques individus échappés des navires qui avaient abordé cette île

elles y avaient prodigieusement multiplié. Les rats, hardis et affamés, venaient la nuit ronger les habits et même les pieds du pauvre Selkirk; pour se débarrasser de ces ennemis, qui paraissaient vouloir le dévorer tout vivant, il attira les chats en leur faisant part de sa chasse; ces derniers se familiarisant peu à peu avec le solitaire, vinrent coucher par centaine autour de sa cabane, et le délivrèrent des rats qui l'incommodaient.

Mais une des plus importantes et des plus douces occupations de Selkirk, c'était d'adresser ses prières et ses actions de grâces à la Providence, qui veillait sur lui. C'est dans le malheur que l'homme sent toute la puissance de la religion; quand il est abandonné de tout le monde, Dieu lui reste, et cette pensée seule suffit pour lui faire supporter tous les maux. Selkirk chantait les psaumes qui font partie du culte de sa religion, et cherchait dans sa Bible les passages qui lui apportaient le plus de consolation. Ainsi, par son industrie et par sa

résignation en la volonté du ciel, il était parvenu à se rendre aussi heureux qu'il pouvait l'être dans son isolement : il jouissait de l'abondance des premiers biens, et attendait avec impatience que Dieu changeât sa situation.

Il espérait toujours que quelque navire viendrait toucher le rivage de son île et le tirerait de sa solitude. Cet espoir fut plusieurs fois sur le point d'être réalisé, mais les vaisseaux passaient devant l'île et ne remarquaient point les feux qu'il allumait sur le rivage : deux cependant vinrent y mouiller. Incertain à quelle nation ils appartenaient, il s'en approcha pour les examiner ; mais quelques Espagnols qui avaient déjà mis pied à terre ne l'eurent pas plus tôt aperçu, que comme des sauvages pleins de férocité, ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre ; il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs et qu'ils tuassent quantité de chèvres sous ses yeux. L'Espagne alors était en guerre avec l'Angleterre ; et Selkirk,

qui connaissait la défiance des Espagnols, eût mieux aimé mourir dans son île que de tomber entre leurs mains ; car ils n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il donnât des éclaircissemens aux étrangers sur la mer du Sud.

Enfin, dans le courant de 1709 deux vaisseaux aperçurent le feu qu'il avait allumé, dans la persuasion que c'étaient des bâtimens anglais, ce qui était vrai. Ces deux navires, destinés à faire des prises dans la mer du Sud, étaient commandés par *Woodes Rogers* et avaient pour premier pilote le fameux voyageur *Guillaume Dampier*. Rogers fit aussitôt mettre en mer la pinasse pour aller chercher quelques rafraîchissemens et reconnaître le sujet du signal qu'on lui faisait. Selkirk, s'étant assuré que les marins qui venaient à son secours étaient bien des Anglais, courut à leur rencontre et eut enfin le bonheur de parler à des hommes et d'entendre leur voix, après quatre ans et quelques mois de la solitude la plus absolue.

Roggers l'accueillit avec beaucoup d'humanité, et sur la recommandation de Dampier, qui l'avait connu quelques années auparavant, il le prit pour contre-maître.

Roggers fait, au sujet de cet événement, des réflexions qui, quoique fort ordinaires, n'en viennent pas moins à propos. « On voit pas l'exemple de Selkirk, dit-il, que la solitude et la retraite du monde n'est pas un état si triste que la plupart des hommes se l'imaginent, surtout lorsqu'on y tombe par un accident inévitable. On voit aussi par-là qu'un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puisque le vaisseau de son capitaine échoua bientôt après, et que presque toutes les personnes qui composaient l'équipage périrent. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins d'une manière aussi efficace, quoique moins commode que lorsqu'elle est aidée du secours et des lumières de l'art, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien

plus, tout sobre qu'il était, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes et de nos liqueurs, il perdit beaucoup de sa force et de son activité; preuve convaincante que la nourriture la plus simple et la tempérance entretiennent la santé du corps et la vigueur de l'esprit : au lieu que la variété de nos mets et de nos boissons, surtout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un et l'autre. »

Cette aventure d'Alexandre Selkirk rappelle l'histoire si intéressante et en même tems si morale de *Robinson Crusé*; c'est en effet le récit de cette aventure qui donna à *Daniel de Fœë* l'idée de composer son *Robinson*; on a même prétendu qu'il avait connu Selkirk et que celui-ci lui avait confié ses papiers. Quoi qu'il en soit, son imagination a été bien au-delà de la vérité, sans cependant passer le vraisemblable : Selkirk est beaucoup moins industriel que Robinson, et il faut peut-être en accuser l'abondance où il se trouvait dans son île; il n'avait pas besoin de se donner beaucoup de peine pour se

procurer ce qui lui était nécessaire, et c'est pour cette raison qu'il ne s'éleva guère au-dessus de l'animal qui s'arrête où finit le soin de son existence. Si ce n'est par ses sentimens religieux, il ne me paraît guère au-dessus du castor et des autres animaux qui savent se construire une demeure.

NAUFRAGE DU WAGER,  
*Et Aventures de son Équipage.*

DE tous les vaisseaux de la flotte de l'amiral Anson, *le Wager* fut celui dont l'équipage eut le sort le plus déplorable et les aventures les plus extraordinaires. Nous allons donner une relation abrégée de ces aventures, en nous aidant pour cela des mémoires que quelques officiers de ce vaisseau ont publiés après leur retour en Angleterre (1). Ce récit pourra offrir à nos

---

(1) Les principaux auteurs de ces mémoires sont : *Campbell, Bulkeley, Isaac Morris* ; on a aussi consulté les *Voyages de l'amiral Anson*, 4 vol. in-12.

jeunes lecteurs une leçon bien importante ; c'est que les plus grands maux viennent souvent du peu d'union qui existe entre les hommes, et de cet égoïsme qui fait que notre intérêt particulier est tout pour nous et que nous fermons l'oreille à la voix de celui qui implore notre secours ; sentiment inhumain qui est toujours puni par une réciprocité aussi cruelle.

Après sa séparation du reste de la flotte, le *Wager* balotté par une mer presque toujours furieuse, et totalement désemparé, parvint, le 13 de mai, à la vue de la terre ; mais l'officier de quart à qui le charpentier fit part de cette découverte, se persuadant trop légèrement que l'avis était faux, négligea d'en instruire le capitaine qui était malade ; et ce ne fut que lorsque le vaisseau fut entièrement affalé sur la terre, où l'entraînait la marée, qu'on ne put plus dissimuler le péril qui était inévitable. L'impétuosité du vent, jointe à la chute du capitaine qui l'empêcha de se porter lui-même à la manœuvre,

fut la perte de ce navire. Il toucha, le 14, à quatre heures du matin. Ce fut en vain que les Anglais voulurent jeter l'ancre pour l'affermir ; le vaisseau heurta une seconde fois, et brisa la tête de son gouvernail. A ce nouveau choc, l'alarme fut générale; chacun courait de côté et d'autre pour prêter la main à la manœuvre, et tâcher de gouverner avec de gros cordages. Enfin le vaisseau heurta une troisième fois; mais heureusement il s'engagea entre deux écueils qui l'empêchèrent de couler à fond. Le soleil, qui se leva alors, montrant le rivage à la portée du fusil, ranima l'espérance du malheureux équipage. Le lieutenant et le contre-maître, que M. Cheap (le capitaine) envoya successivement pour reconnaître la terre, préférant leur propre conservation à l'humanité et à la subordination, ne revinrent point au vaisseau. Malgré tous ces contre-tems, les Anglais prirent terre, mais par un tems si froid, qu'il était à craindre qu'il n'achevât de détruire ce que les flots avaient épar-

gné. Après avoir retiré de ce vaisseau tous les effets et toutes les provisions qu'ils purent, ils en formèrent un magasin. Peu à peu ils vinrent à bout de se faire des logemens commodes. Ils auraient pu y mener une vie assez douce, si l'ordre et l'intelligence avaient régné parmi eux ; mais soit par la faute des chefs, soit par la mutinerie des subalternes, ils se trouvèrent dans un état d'anarchie et de confusion qui dura jusqu'au moment de leur dispersion.

Le premier sujet de mécontentement fut l'ordre que fit observer M. Cheap dans le transport des effets, du vaisseau au magasin ; et ce mécontentement alla si loin, que les Anglais complotèrent de faire sauter le capitaine et les officiers dans leurs tentes, par le moyen d'une trainée de poudre ; mais ceux-ci en ayant été avertis, les auteurs d'un aussi horrible attentat se retirèrent dans les Lois, pour se soustraire au supplice dû à leur crime. Presque en même tems une affaire beaucoup plus sérieuse acheva d'aigrir les esprits, qui n'étaient

déjà que trop portés à la révolte. Un nommé Cozens, homme inquiet et du plus violent caractère, voulut maltraiter le munitionnaire qui avait retranché la ration d'un des gens de l'équipage. Cheap, informé de ce désordre, et sentant les suites funestes qu'occasionnerait ce manque de subordination, accourut pour réprimer, par son autorité, l'insolence de cet officier subalterne. Mais le furieux Cozens, qui ne reconnaissait plus de maître, résista avec tant d'arrogance au capitaine, que celui-ci, de colère, lui lâcha imprudemment un coup de pistolet qui le renversa baigné dans son sang ; et nonobstant tous les soins qu'on prit de lui, il expira le quatrième jour. Cette mort acheva de révolter les esprits contre Cheap, qui fut encore blâmé d'avoir laissé transporter le blessé dans un endroit plus sain et plus commode.

Au milieu de tant de troubles qui les agitaient tour à tour, les Anglais ne perdirent point de vue le soin de se procurer des viures dans une île qui en

fournissait peu. Tout ce qu'ils purent tirer du vaisseau, en farine, viande salée, vin et liqueurs, était pour eux une faible ressource, dont il fallait user avec ménagement, ignorant le tems qu'ils seraient obligés de rester dans cette île. Ils étaient réduits au nombre de cent. Cependant les Indiens des îles voisines leur apportèrent, à diverses fois, quelques moutons, du poisson, des oies sauvages et des moules excellentes ; mais tout cela n'était pas capable de les garantir de la disette qui les menaçait. La première fois que ces Indiens parurent devant l'habitation des Anglais, ils faisaient tous les signes qui pouvaient les caractériser chrétiens, sans oser pourtant mettre leurs canots à terre. Pour les y engager, M. Cheap fit toutes les démonstrations capables de leur persuader qu'ils recevraient le meilleur traitement. Ils se rendirent enfin à ses sollicitations, et abordèrent. Le capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, leur fit présent à chacun d'un chapeau et d'un habit de soldat,

et les régala de liqueurs qu'ils trouvèrent délicieuses.

L'accueil qu'on leur avait fait, les engagea à revenir souvent, et même en grand nombre, avec toute leur famille. Leurs canots étaient remplis de veaux marins, de moutons et de coquillages, qu'ils apportaient en présent. Ils tiraient leurs canots à terre et se construisaient des cabanes couvertes d'écorces d'arbres et de peaux de veaux marins.

Les Anglais allaient tous les jours au vaisseau, et tous les jours ils en retiraient de nouveaux secours de vivres : mais avec le tems, la violence des marées acheva de briser ce bâtiment, et dès le milieu de juillet ils n'en virent plus que les débris flottans sur les eaux. Ce leur fut une nécessité de ménager leur magasin plus qu'ils n'avaient fait encore ; et pour le garder avec plus de sûreté, le capitaine y fit poser des sentinelles jour et nuit. Cette précaution n'empêcha pas cependant que le magasin ne fût volé à diverses reprises. Après beaucoup de clameurs de l'équipage, on parvint enfin

à découvrir les vrais auteurs des larcins. Cheap résolut d'en faire une justice exemplaire; le conseil de guerre les condamna à recevoir chacun six cents coups de fouet, et à être réduits à une demiration. Une fausse compassion engagea les officiers à leur en épargner deux cents. Le magasin fut encore volé jusqu'à trois fois. On découvrit heureusement les nouveaux voleurs, qui furent abandonnés dans une île déserte.

La disette des vivres devenait de jour en jour plus grande. Les Anglais, comme des loups affamés, couraient partout après un peu de nourriture; heureux, lorsqu'après s'être fatigués toute la journée, ils rapportaient quelques méchantes herbes, pour les mêler avec leur farine et un peu de suif. Ils essayèrent dans cette île des jours si froids et si rigoureux, que, mourans de faim, ils n'avaient pas le courage de sortir de leurs logemens pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste rivage, habitant un pays sauvage et ingrat, éloignés de leur patrie de plu-

sieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers ; déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension pour les maux à venir, leur vie était un désespoir continu. Dans cette cruelle misère, toute leur espérance, après Dieu, était en leur grande barque ; mais cette barque était de beaucoup trop petite pour contenir leur nombre : cependant le charpentier trouva le moyen de l'allonger d'onze à douze pieds vers la quille. Il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage ; son zèle et son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

Cette ressource ne fut pas plutôt prête, qu'on se mit à raisonner sur la route que l'on devait prendre. Le capitaine, toujours constant dans la résolution de suivre, autant qu'il le pourrait, les ordres qu'il avait reçus de M. Anson, voulait aller vers le nord. Le canonnier se persuada qu'il était plus sûr de prendre la route du sud. Cette opposition de sentiment produisit parmi eux un

schisme dont les effets furent poussés bien loin ; et comme il en résulta deux partis pleins d'une animosité mutuelle, les uns se déclarant pour le capitaine, les autres pour le canonnier, il est nécessaire de faire connaître plus particulièrement le caractère de ces deux chefs.

M. Cheap, officier exact et intrépide, était un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, sans considérer les difficultés, et sans se mettre en peine des murmures. Il sentait l'autorité de sa place, et ne croyait pas que ce fût à lui à prendre conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avait le commandement hautin, le naturel vif et colère ; la résistance, loin de l'arrêter, le rendait plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés ; il agissait alors en homme piqué, et aurait perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractère dur et altier lui avait déjà fait perdre l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant pas à lui, la crainte seule pouvait lui conserver du respect et de l'obéis-

sance: l'un et l'autre devaient lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui, se persuaderait qu'il n'était plus à craindre; et c'est ce qui arriva.

Bulkeley, canonnier du vaisseau, navigateur habile et appliqué, était un de ces hommes qui réfléchissent aux conséquences d'un projet, qui en condamnent la hardiesse, lorsqu'elle n'est point accompagnée de sûreté, et qui pensent que, dans des conjonctures difficiles, on doit passer par-dessus les règles ordinaires. Il était assez persuasif pour entraîner les autres dans son opinion, et assez ferme pour soutenir un sentiment qu'il croyait juste, contre toutes les oppositions de pure autorité. Il était estimé de tous les officiers, et aimé de tous les gens de l'équipage. Il avait toujours paru un des plus zélés et des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avait de ses lumières et de la droiture de ses intentions, lui assurait la confiance générale. Aussi, à peine eut-il proposé son idée et développé les raisons qui le faisaient incliner

pour la route du sud , que la plupart furent de son avis. Ce consentement presque unanime le porta à dresser un mémoire raisonné , signé de tous ceux qui étaient pour la route du sud. Ce mémoire fut comme une déclaration de guerre entre les deux partis. Le canonnier le présenta lui-même au capitaine , qui demanda du tems pour faire ses réflexions. Étonné du grand nombre de signatures , il vit bien qu'il risquerait trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant, ce premier feu pourrait se dissiper ; et qu'alors , en tâchant de gagner quelques-uns du parti contraire, il se mettrait en état d'être obéi. Il ne pensait pas qu'il avait affaire à des gens dont l'obstination était au-dessus des artifices. Dès le lendemain , Cheap fit appeler le canonnier avec les principaux officiers : « J'ai fait , messieurs , leur dit-il , mes réflexions sur le contenu de votre mémoire. Il m'a occupé l'esprit au point que je n'ai pas fermé l'œil , de la nuit. Il me semble que vous avez pris votre résolution d'une manière

un peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route du détroit de Magellan; mais faites-vous attention que nous en sommes éloignés de plus de cent soixante lieues, et que nous avons le vent contraire? Songez-vous au long trajet que nous aurons à faire, après avoir passé le détroit, ayant toujours vent devant, et par une route où il n'y a point d'eau à espérer? » Bulkeley répondit à cela, que, selon l'estime des meilleurs navigateurs, ils n'étaient pas à plus de quatre-vingt-dix lieues du détroit; que l'allongement de la barque les mettait en état de porter avec eux une provision d'eau suffisante pour un mois; que d'ailleurs, en faisant route au nord, ils avaient cent lieues à faire pour atteindre l'île de Juan Fernandez, où il y avait cent à parier contre un, qu'ils ne trouveraient ni M. Anson, ni aucun des vaisseaux de l'escadre. Après quelques débats, le capitaine, faisant réflexion que toute vivacité de sa part ne servirait qu'à aigrir encore les esprits, fut obligé de consentir à tout ce qu'ils

voulurent, croyant pouvoir par la suite triompher de la cabale en la divisant ; mais Bulkeley , sentant le désordre qu'occasionnerait leur désunion , prit le parti , de concert avec le reste de l'équipage , dont il était devenu le dieu tutélaire , de déposer le capitaine. Les cris de joie qui succédèrent à cette résolution , étant parvenus jusqu'aux oreilles de M. Cheap , il voulut en savoir la cause ; et , pour cet effet , il fit appeler ses officiers , qui lui déclarèrent qu'on avait résolu de lui ôter le commandement , pour le donner à M. *Beans* , son lieutenant. Que l'on se figure la situation d'un homme tel que M. Cheap , en entendant une déclaration si outrageante. Il eut la force de se posséder ; et se tournant vers le lieutenant , il lui dit d'un ton haut et ferme : « Quel est l'homme assez hardi pour entreprendre de m'ôter le commandement ? Est-ce vous , monsieur ? » Cette apostrophe sévère déconcerta le lieutenant , qui répondit en tremblant , que non. Bulkeley arriva sur ces entrefaites : mais

voyant que Cheap avait des pistolets pendus à la ceinture , il jugea plus prudent de se retirer avec sa suite , qu'il avait fait armer de fusils , que de s'exposer à attenter à la vie de son commandant. Ce malheureux capitaine , ayant quitté ses pistolets , s'avança pour parler à cette troupe révoltée. Il les conjura , au nom de Dieu , de cesser tous leurs tumultes , leur protestant qu'ils seraient satisfaits. Mais ces mutins ne voulurent entendre aucunes raisons , que M. Cheap ne leur eût promis , qu'à l'avenir on distribuerait à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence était pernicieuse , puisqu'une distribution pareille devait absorber la provision entière en moins de trois semaines ; mais il fallut en venir là pour calmer la fureur de ces brutaux , qui ne consentirent à se retirer qu'à cette condition.

Le calme sembla rétabli parmi l'équipage ; mais les passions de ce peuple turbulent ne tardèrent pas à exciter de nouveaux orages. On était à la fin de

septembre, et il est difficile d'éprouver un froid plus rigoureux et des tems aussi incommodes que ceux qu'ils avaient eus constamment, depuis quatre mois qu'ils avaient été jetés dans l'île du *Wager*. La saison cependant commençait à s'adoucir, et quelques beaux jours leur promettaient le retour d'un tems si désiré et si propre au départ. Le capitaine donne ordre au canonnier de s'embarquer sur la chaloupe, avec quatre autres, et d'aller croiser, pendant une semaine, le long de la côte méridionale, pour en prendre une connaissance exacte. Ils furent plusieurs jours en mer, et trouvèrent à peu de distance un bon port, où ils passèrent une nuit. Ensuite, continuant leur course au sud, ils trouvèrent une côte extrêmement dangereuse, au bout de laquelle ils découvrirent un endroit fort commode pour se mettre à l'abri. Ils y tuèrent beaucoup d'oies et de canards sauvages. De là, suivant la même route, ils entrèrent dans une belle baie sablonneuse, où le mouillage est excellent, et

où ils trouvèrent une grande quantité de gibier. Ils débarquèrent, et parcourant la campagne, ils arrivèrent à une seconde baie, large de douze lieues et profonde de dix-huit, au delà de laquelle ils aperçurent distinctement cette côte garnie de bois verts, dont le chevalier Narborough parle dans ses mémoires.

Leur retour et les découvertes qu'ils communiquèrent à leurs compagnons, leur semblèrent d'un bon augure, et il ne fut plus question que de mettre des bornes à l'autorité du capitaine, qui n'en voulait rien relâcher, et sur lequel ils rejetaient leurs malheurs communs. *Pemberston*, capitaine des troupes de terre, soit que l'équipage l'eût gagné, soit animosité particulière contre M. Cheap, soit encore qu'il crût que les désastres dont ils étaient accablés, eussent pour cause la mauvaise conduite du capitaine, se présente à l'équipage, et leur dit: « Mes enfans, je vous demande main-forte pour mettre aux arrêts le sieur Cheap, en punition du meurtre commis par lui sur la personne de

Cozens. » Protestant que ce n'était point l'animosité qui le faisait agir contre le capitaine, mais son devoir, qui le forçait à cette sévérité, pour n'être pas responsable de ce crime à son retour en Angleterre. La proposition fut reçue avec acclamation par les Anglais, et ils s'engagèrent à aller, dès le lendemain, surprendre M. Cheap dans son lit. Il est étonnant que ce capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante et si publique; du moins ne prit-il aucune mesure pour s'en défendre.

Ce fut le vendredi 9 octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Des matelots entrèrent brusquement dans la tente de M. Cheap, qui était couché; ils se jetèrent sur lui, se saisirent de ses armes, et s'emparèrent de tous ses effets. Nonobstant ses clameurs sur le procédé indigne de son équipage, il fut conduit, malgré lui, dans la tente du munitionnaire; ce fut là que les Anglais, à l'envi, insultèrent à son malheur, jusqu'au point de le frapper. Leur intention avait d'abord été de le mener

prisonnier en Angleterre; mais M. Cheap ayant demandé, pour toute grâce, qu'on voulût bien le laisser dans l'île, où il se tirerait d'affaire comme il pourrait, la chose fut proposée à tout le corps de l'équipage, et Bulkeley lui-même, sentant combien cette affaire deviendrait épineuse à leur arrivée, s'ils amenaient leur capitaine prisonnier, persuada ses compagnons d'accorder à M. Cheap ce qu'il demandait. Un autre officier, nommé Hamilton, et le chirurgien, obtinrent la permission de rester avec cet infortuné capitaine.

Toutes choses ainsi réglées, on déféra le commandement à M. Beans, lieutenant, et on dressa des articles de discipline auxquels ce nouveau commandant acquiesça.

La grande barque, la berge et la chaloupe étant préparées, et ayant reçu la quantité de vivres qu'on avait jugée convenable, le canonnier se rendit le 13 octobre auprès de M. Cheap, pour lui faire ses adieux. Le capitaine lui recommanda très - expressément, de

faire en Angleterre un rapport fidèle et sans passion de tous les événemens passés : il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits, et après lui avoir touché la main d'une manière affectueuse, il lui souhaita un bon et heureux voyage. Telle fut la séparation de ces deux hommes, qui se craignaient l'un et l'autre, et qui avaient tant de raison de se haïr.

Les Anglais s'embarquèrent à onze heures du matin, au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf sur la grande barque, douze dans la berge, et dix dans la chaloupe; ils mirent à la voile avec un vent d'ouest-nord-ouest. En sortant de la baie, la voile du mât de misaine se déchira, et ils eurent bien de la peine à éviter les rochers qui bordent la côte; ils s'y seraient infailliblement brisés, sans le secours de la berge et des rames. Ce premier péril fut léger, en comparaison de beaucoup d'autres qu'il leur fallut essuyer depuis. Ils avancèrent le long d'une côte stérile, jusqu'à une baie sablonneuse, où l'an-

crage parut bon. Ils y passèrent une nuit, et le lendemain après-midi, le beau tems les invita à lever l'ancre; mais ils ne firent que croiser, et revinrent passer la nuit au même endroit. L'envie de réparer leurs voiles les engagea à dépêcher la berge à la baie de Cheap, pour y prendre du canevas, qu'ils y avaient laissé en abondance. Neuf personnes, qui furent détachées pour exécuter cette commission, partirent, et ne revinrent plus. Les Anglais attendirent en vain leur berge pendant plusieurs jours, dont ils profitèrent pour pêcher du poisson et des coquillages. Enfin, voyant qu'elle ne revenait plus, ils mirent en mer avec la chaloupe; mais la mer fut toujours si grosse, qu'ils craignaient à chaque instant d'être submergés. Le peu de concert qui régnait parmi eux, rendait leur situation encore plus fâcheuse. Les uns, abattus par le découragement et le désespoir, refusaient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires; les autres, livrés à une humeur inquiète et

turbulente, étaient toujours prêts à se mutiner; joint à cela que l'humidité de leurs habits, et la transpiration de tant de corps entassés les uns sur les autres, répandaient autour d'eux une infection insupportable.

Ils furent ainsi très-long tems à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en mer, et la nécessité les contraignant d'aller à terre, pour y chercher des vivres. Ils eurent bien de la peine à dépasser les petites îles qui sont au sud de l'île du Wager : enfin, ils aperçurent le vrai continent; mais cette nouvelle côte, plus dangereuse que les précédentes, ne leur offrit qu'un amas de rochers à fleur d'eau, contre lesquels la mer venait se briser avec un horrible fracas; de sorte qu'ils avaient continuellement la mort devant les yeux, n'osant se hasarder de tenir la mer, et ne pouvant, sans le plus grand risque, tenter d'aller à terre. Cependant ils n'avaient, pour toute nourriture, que quatre onces de farine par jour; et le

besoin d'y suppléer par l'industrie, les força de passer par-dessus toutes les difficultés, pour s'introduire successivement dans tous les havres, où ils espéraient trouver de l'abri et des vivres. Ils virent, le long de cette côte, diverses cabanes d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 novembre, ils se trouvèrent, par leur observation, à cinquante degrés de latitude méridionale. C'était avoir fait bien du chemin, l'île du Wager, d'où ils étaient partis trois semaines auparavant, étant à quarante-sept degrés. Ils n'en étaient cependant pas plus contents : les écueils, dont ils étaient environnés, ne leur offraient qu'une mort certaine, et ils crurent devoir attribuer à un effet tout particulier de la bonté divine, leur entrée dans un bon havre, quoiqu'ils n'y trouvassent que leur sûreté, la côte étant tout-à-fait stérile, et la mer impraticable pour la pêche. Leur chagrin pour les contretems qui leur arrivaient successivement dans leur route, fut bien augmenté,

par la perte qu'ils firent de leur chaloupe, que la force de la marée emporta. Ce malheur entraîna la désertion d'onze des leurs qui se firent mettre à terre, après avoir exigé qu'on leur donnât leur part des provisions embarquées.

Nos navigateurs, réduits au nombre de soixante, continuèrent leur route à travers les rochers et les brisans, dont toute cette côte est remplie, et le 10 ils se trouvèrent à la hauteur du cap *Victoria*, et peu de tems après à l'embouchure du détroit de Magellan. La grande quantité de rochers et de brisans, la marée d'une violence supérieure à tout ce qu'ils avaient vu, tout concourait à augmenter leurs alarmes : ils furent tout le jour entre la vie et la mort ; leur barque même fut tellement engloutie, qu'ils désespérèrent de la pouvoir retirer. Un ouragan qui s'éleva, leur fit croire leur perte certaine, lorsque tout à coup le tems s'éclaircit, et un vent frais les conduisit dans un bon havre, où ils trouvèrent l'eau aussi

tranquille que celle d'un étang. Ils y virent quelques Indiens, avec lesquels ils troquèrent une paire de culottes de toile, pour un chien qu'ils mangèrent avec l'avidité de gens réduits depuis huit jours à quatre onces de farine. Les traits d'inhumanité qui arrivaient journellement, représentaient au naturel l'horreur de leur situation; chacun d'eux craignant pour soi, gardait précieusement tout ce qui pouvait assurer sa nourriture, et aurait vu de sang froid mourir tout l'équipage, plutôt que de faire la plus petite libéralité. Dès qu'ils pouvaient attraper un peu de farine; ils se jetaient dessus et la dévoraient telle qu'elle était. Tous les jours il mourait quelqu'un, faute d'alimens. Le 14, ils découvrirent à l'ouest le cap *Pilar*, et le lendemain, le cap *Mauday*. La discorde retarda encore leur route; les uns disaient qu'ils n'étaient pas dans le détroit; les autres, au contraire, assuraient qu'on l'avait presque passé. Le premier sentiment prévalut, et ils retournèrent; mais au

bout de quelques jours, ayant découvert le cap *Desseada*, au sud-ouest vis-à-vis le cap *Pilar*, ils reconnurent leur erreur. Le 6 décembre, se trouvant près du cap *Huad*, ils aperçurent de la fumée sur le rivage opposé, et virent, à l'entrée d'une petite baie, des Indiens qui leur crièrent de toutes leurs forces, *boua! boua!* Quelques Anglais descendirent à terre, et échangèrent avec eux des marchandises de vil prix, pour deux chiens, trois ou quatre oies sauvages et plusieurs pièces de veau marin sec.

Après quelques autres rencontres, ils furent quatorze jours sans voir la terre, encore ne l'abordèrent-ils qu'avec la plus grande difficulté. Il fallut que quelques-uns d'entre eux se jetassent à la nage; le reste, par le moyen de tonneaux vides, leur fit parvenir des mousquets, de la poudre et du plomb. Ils firent une ample chasse de veaux marins, de chevaux et de chiens. Le lendemain, la barque approcha la terre de fort près, et ceux qui y étaient res-

tés, ayant amarré leurs rames dans l'écoutille, s'en servirent pour tirer à eux ce que leurs compagnons avaient préparé. Une partie des Anglais qui étaient à terre, revinrent à bord; mais à peine furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de mer si violente, qu'ils furent obligés de partir, laissant à terre huit hommes de l'équipage, et toute l'eau fraîche. La tourmente fut si extraordinaire, que la tête de leur gouvernail fut brisée, et le bâtiment faillit à être séparé en deux. Se voyant forcés de prendre le large, sans pouvoir rappeler ces huit hommes, qu'il était impossible d'aller chercher, ils mirent à flot un de leurs poinçons, qu'ils remplirent d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles et d'autres provisions, avec une lettre, pour informer ces malheureux du danger où était la barque. Les Anglais de cette barque virent de loin leurs infortunés compagnons se saisir du poinçon que le flot avait poussé sur le rivage, le défoncer et après la lecture

de la lettre, se jeter à genoux et pousser des cris qui tenaient du désespoir.

Ce fut le 28 janvier 1742, que ces Anglais découvrirent l'embouchure de *Rio-Grande*, rivière du Brésil. Cette vue excita en eux les transports de joie que peuvent éprouver des hommes, qui, depuis long-tems à deux doigts de la mort, se sentent rendus à la vie.

L'embouchure de cette grande rivière est très-dangereuse, par une barre de sable et plusieurs bas-fonds qui en rendent l'entrée très-difficile. Bulkeley, qui servit de pilote, conduisit habilement la barque à l'entrée de la ville, où l'on jeta l'ancre.

A peine les Anglais furent-ils arrivés, qu'on dépêcha vers eux un bateau avec un sergent et un soldat, qui étaient chargés d'amener quelqu'un de cette barque, pour rendre compte au gouverneur, et lui apprendre qui ils étaient, d'où ils venaient, et quel était leur dessein en abordant à *Rio-Grande*. Tout y était alors dans le plus grand désordre. La garnison s'était révoltée contre ses officiers

et les avait chassés : des soldats avaient pris leur place. Le gouverneur ne devait lui-même la conservation de son autorité, qu'à la manière dont il s'était trouvé compromis dans cette sédition, qui avait été en partie l'effet de la mauvaise conduite des officiers.

Beans, Bulkeley et deux autres Anglais se rendirent à terre pour se présenter au gouverneur, qui leur fit un accueil des plus gracieux, les logea et les traita avec toute l'hospitalité possible. Il se hâta aussi d'envoyer des vivres à ceux de leurs camarades qui étaient restés dans la barque. Ce fut de lui que Beans apprit que le *Severn* et la *Perle*, deux vaisseaux de l'escadre de l'amiral Anson, étaient alors à Rio-Janeiro, en très-mauvais état.

La curiosité attira un peuple innombrable pour voir de près la barque des Anglais, et considérer des malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfans, chacun s'empressait de venir à bord. Le gouverneur, accompagné du

commandant et du commissaire des guerres, les honorèrent de leur visite : ces officiers ne pouvaient assez admirer combien les besoins extrêmes donnent d'industrie, et ils comprenaient encore moins comment plus de soixante personnes avaient pu trouver place dans un bâtiment si petit. Le gouverneur promit de les faire partir, le plus tôt possible, pour Rio - Janeiro, et assura qu'en attendant ils ne manqueraient de rien.

Ces belles promesses n'eurent cependant pas tout l'effet qu'on en devait attendre. Bientôt même les Anglais ne reçurent plus une ration suffisante de vivres. Le lieutenant Beans, leur commandant, fut seul excepté de ce cruel abandon ; mais la faveur dont il continua de jouir, ne put être d'aucune utilité à ses compagnons d'infortune : logé magnifiquement, traité chez le gouverneur, il oublia que son sort était lié à ceux d'hommes qui l'avaient librement reconnu pour leur chef, et qu'on laissait dans le dénuement le plus absolu.

On ne s'occupait même point de leur faciliter les moyens d'aller joindre, à Rio-Janeiro, le *Severn* et la *Perle*, sur lesquels ils espéraient retourner en Europe. Enfin, à force de représentations et de sollicitations, on les embarqua le 28 mars. Le bâtiment sur lequel on les transporta, était un brigantin nommé la *Sainte-Catherine*. Le 8 d'avril, ils mouillèrent dans le port de *Saint-Sébastien*. Le 12, ils étaient à Rio-Janeiro. Le gouverneur de cette ville les reçut avec toute l'hospitalité possible, et commit un chirurgien hollandais, qui parlait parfaitement bien anglais, pour leur servir de protecteur, avec titre et autorité de consul. Il lui donna ses ordres pour leur chercher un logement, et régla qu'outre la chandelle et le bois, on leur donnerait à chacun huit vingtaines par jour pour leur entretien. Le nouveau consul s'empressa de leur procurer tous les secours possibles; il les logea bien, et leur envoya tous les ustensiles nécessaires à leur établissement. Leur situation ne pouvait être

plus agréable ; il ne tenait qu'à eux d'en jouir : mais ce calme heureux fut bientôt troublé par de nouvelles divisions. Le bosseman, que les officiers avaient eu la faiblesse d'introduire dans leur chambre, et même d'admettre à leur table, suscita dans tout l'équipage, par son caractère insupportable et par les airs de commandant qu'il voulait se donner, des troubles qui allèrent jusqu'à obliger les officiers de s'éloigner du corps, et de prendre des habitations séparées, pour se soustraire aux violences de cet homme et de ceux qu'il avait mis dans son parti. Le gouverneur fit partir ces officiers par un vaisseau nommé le *Saint-Ubes*, qui était chargé pour Bahia et Lisbonne. Le jour du départ fut fixé au 20 mai. Le trajet, jusqu'au port de Bahia, où ils mouillèrent le 7 de juin, n'eut rien de remarquable. Ils trouvèrent, dans cette capitale du Brésil, moins de compassion pour leur état malheureux, qu'à Rio-Grande et Rio-Janeiro ; et sans le capitaine du *Saint-Ubes*, ils n'au-

raient su comment se tirer de cette cruelle situation. Après quatre mois de séjour dans cette ville, ils en partirent le 11 septembre pour Lisbonne, sur ce même vaisseau le *Saint-Ubes*. Ils arrivèrent dans la capitale du Portugal, le 28 novembre, après avoir essuyé par les trente-neuf degrés dix-sept minutes de latitude nord, et par les six degrés de longitude ouest, une tempête qui mit leur vaisseau dans le plus grand danger. Nos passagers anglais se rendirent au comptoir de leur nation, où ils apprirent que le lieutenant Beans, qui était parti de Rio-Grande avant eux, avait passé quelque tems auparavant, et était parti ensuite, par le paquebot, pour l'Angleterre. Les consuls les firent embarquer pour leur patrie, à bord du vaisseau le *Sterling-Castle*, le 20 de décembre, et le 1<sup>er</sup> janvier 1743, ils arrivèrent à *Spithead*, où, après avoir reçu toutes les réprimandes que méritaient des officiers rebelles, on leur interdit le service de Sa

leurs appointemens. Cet arrêt fait voir, que, quelque abus que les supérieurs fassent de leur autorité, il n'est point de raison qui autorise à en secouer le joug.

Nous devons maintenant apprendre à nos lecteurs, quel fut le sort des huit hommes que la barque laissa sur la côte des Patagons; nous les entretiendrons ensuite du capitaine Cheap et de ses compagnons particuliers d'infortune.

Les huit Anglais ayant reçu le poinçon que leurs compatriotes de la barque leur avaient envoyé par le flot, avec la lettre contenant les raisons de ce délaissement, furent accablés d'une conduite si barbare, qu'ils supposaient n'être occasionnée que par l'incommodité du nombre, et se laissèrent aller à toutes les fureurs du désespoir. Ils se trouvaient dans un pays désert et sauvage, sur une côte où les vaisseaux n'abordent jamais, éloignés de cent lieues de Buenos-Ayres, qui encore était une ville ennemie. Leurs corps, épuisés de

fatigues et de souffrances, leur rendaient impossibles les efforts nécessaires pour les tirer d'une situation aussi désespérée. Ils tentèrent deux fois de se rendre à Buenos-Ayres, mais toujours en vain, ayant été contraints, faute de vivres, de revenir à leur ancienne cabane. Pour comble d'infortune, ils perdirent quatre des leurs, dont ils trouvèrent deux égorgés, présumant que les deux autres avaient été emmenés prisonniers par les meurtriers. Fatigués des malheurs qui, comme à l'envi, les accablaient, nos Anglais se mirent, une troisième fois, en chemin pour Buenos-Ayres, aimant mieux s'exposer à tout, et être prisonniers des Espagnols, que de se voir en proie aux bêtes féroces, dont cette contrée est remplie, et aux visites des Indiens qui avaient égorgé leurs compagnons. Leur dessein fut d'abord de côtoyer la mer, pour ne pas manquer l'embouchure de la rivière de la Plata, et ensuite les bords de ce fleuve, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelque habi-

tation; mais les dunes de sables qui règnent le long de cette côte, et qui sont fort élevées, rendirent leur chemin extrêmement pénible; ils marchèrent dix jours avant de trouver la fin de ces sables incommodes. Enfin, ils arrivèrent à l'embouchure d'une rivière, qu'ils crurent être celle qui faisait l'objet de toutes leurs espérances; mais voulant la côtoyer, ils rencontrèrent une multitude de ruisseaux bourbeux qui leur barraient le passage; ils en traversèrent quelques-uns à la nage; dans d'autres ils enfonçaient quelquefois jusqu'aux épaules. Les obstacles se multiplièrent au point que, quoiqu'il leur fût infiniment douloureux de reculer, leur plus court parti fut de retourner à leur ancien quartier.

Tant de tentatives infructueuses les firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos-Ayres, par terre. Revenus à leur triste asile, ils n'osaient plus s'écarter comme ils faisaient auparavant, n'ayant point d'armes pour se défendre. L'exemple de leurs mal-

heureux compagnons , et les bêtes féroces qui sont répandues sur la côte , les rendaient circonspects : ils y vécutrent trois mois de viande crue , leur industrie ne leur ayant pas suggéré d'autre moyen de faire du feu , qu'avec des pierres. Enfin , la Providence les tira du misérable état où ils étaient. Nous allons , en cet endroit , laisser parler une des victimes mêmes. « Un soir que j'étais resté seul au logis , dit un des ces huit Anglais , mes trois camarades étant allés à la quête des provisions , quand je vis le moment de leur retour approcher , je voulus marcher à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas , que j'aperçus une douzaine de chevaux qui venaient à moi au grand galop. Je m'arrêtai , et à mesure qu'ils approchaient , je reconnus à la couleur et à l'habillement des cavaliers , que c'étaient des Indiens , ou Patagons. Il n'y avait plus moyen de fuir , et je me crus mort. Je repris mes sens un instant , pour me disposer à attendre ma destinée avec toute la

fermeté dont j'étais capable. Je me présentai aux Indiens, et me jetant à genoux, je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria : *ne craignez rien, Isaac, nous sommes tous ici* ; c'étaient mes trois camarades, que les Indiens menaient en croupe. Je laisse à imaginer la douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que puisque les autres n'avaient point eu de mal, je n'avais pas beaucoup à craindre. Les Indiens mirent pied à terre ; une partie alla visiter notre cabane ; les autres restèrent auprès de nous, le sabre levé, en disposition de nous ôter la vie au moindre signe de résistance. Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en croupe, et nous emmenèrent à quinze milles de là, sur le bord de la mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cents chevaux, dont ils avaient fait capture à la chasse. Ils nous régalerent d'un cheval, qu'ils

tuèrent , et firent rôtir. Ce mets parut délicieux à des gens comme nous , réduits , depuis plus de trois mois , à ne vivre que de viande crue. Ils nous firent aussi présent de quelques vieux morceaux d'étoffe , pour nous couvrir ; car nous étions nus. J'appris alors de mes camarades , le risque que j'avais couru d'être laissé tout seul. Ils me dirent que , lorsqu'ils avaient été rencontrés par les Indiens , ceux-ci voulaient les emmener sur-le-champ à leur rendez-vous , et qu'ils avaient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre par signes , qu'il y en avait encore un d'eux qui était resté à une cabane peu éloignée ; ce qui détermina les Indiens à venir m'enlever avec les trois autres. »

Le lendemain , les Indiens qui s'étaient emparés de cet Anglais et de ses compagnons d'infortune , quittèrent le rivage pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres , chassant devant eux cette grande troupe de chevaux. Dix-neuf jours de marche vers le sud-ouest , les firent arriver au second rendez - vous qui

pouvait être éloigné du premier, d'environ quatre-vingts lieues. Ils s'arrêtèrent dans une vallée, entre deux hautes montagnes, où il y avait d'excellens pâturages pour les chevaux, et plusieurs petites rivières, mais point de bois, excepté quelques taillis clairs et peu étendus. Il y avait dans cette vallée, une douzaine de cabanes, occupées par un autre parti d'Indiens qui y avaient leurs familles. Ils parurent dans une admiration singulière de voir des hommes blancs. Les Anglais séjournèrent un mois dans ce hameau, et ils y furent vendus et achetés nombre de fois. Une paire d'éperons, un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, et d'autres bagatelles semblables, furent le prix de ces acquisitions. Quelquefois on les jouait, ou bien on les tirait au sort, de manière qu'ils changeaient de maîtres plusieurs fois en un même jour.

Pendant ce tems-là différens partis d'Indiens les joignirent, de retour des courses pour lesquelles ils avaient été

détachés. Chaque parti amenait les chevaux dont il avait fait capture. Après leur réunion, ils partirent, avec quinze cents de ces animaux, pour la ville principale, où le Roi de ces Indiens fait sa résidence. Ils employèrent quatre mois à faire ce voyage. Ces Indiens ont une manière de voyager fort avantageuse; ils portent avec eux leurs cabanes et tous les ustensiles du ménage. Ces cabanes sont faciles à porter, ne consistant qu'en quelques piquets, dont une partie se met debout, et le reste en travers de l'un à l'autre, et le tout est couvert de peaux de cheval : de sorte que ces cabanes sont aussi commodes que nos tentes pour le transport, et qu'elles mettent plus à l'abri de la pluie et du froid. Quand ils furent sur le point d'arriver, ceux de ces Indiens à qui les Anglais étaient échus par le dernier achat, se détournèrent pour les emmener à leur bourgade qui était à quatre-vingts lieues au delà; mais les autres ayant donné avis de cette circonstance au Roi, celui-

ci dépêcha aussitôt un parti de gens à cheval , avec ordre de courir après *les hommes blancs* , à toute bride , et de les revendiquer comme lui appartenant. Les Anglais furent donc conduits dans la capitale , composée d'une trentaine de cabanes , petites , basses et de forme irrégulière ; éloignées entre elles de trois pieds au plus , et n'ayant pour toute séparation , qu'une palissade à hauteur d'appui , dont chacune est environnée. Ils comparurent devant le Roi , dont la cabane ne valait pas mieux que celles des autres. Ce chef ( car ce titre lui convient beaucoup mieux que celui de roi ) , était assis à terre , ayant d'un côté un javelot , de l'autre un arc et des flèches. Toute sa parure consistait en un tablier d'étoffe pendu à sa ceinture , et en un bonnet de plumes d'antruche , qui lui servait de diadème. Les Anglais lui rendirent les hommages les plus respectueux , et lui dirent qui ils étaient , à quelle fin ils étaient venus dans la mer du Sud , et par quel malheur ils avaient été

conduits dans son royaume. Le titre d'ennemis des Espagnols , fut l'attrait le plus grand pour exciter l'Indien à bien traiter les Anglais. On leur fit construire une cabane dans l'enceinte de cette capitale, où ils demeurèrent huit mois comme esclaves ; leur service se bornait cependant à aller chercher l'eau et le bois, et à écorcher les chevaux que l'on tuait.

Ayant fait les plus vives instances pour être conduits à Buenos-Ayres , et y être vendus aux Espagnols , on leur accorda leur demande, à l'exception d'un des leurs, qui avait le teint basané, et qui fut vendu à un maître qui l'emmena bien avant dans le pays. Les trois autres partirent avec une caravane et se rendirent à Buenos-Ayres , dont le gouverneur traita de leur rançon. Il les envoya ensuite à bord du vaisseau *l'Asie*, que l'amiral Pizarre avait laissé à *Monte-Video*, ville située sur le bord du fleuve, à trente lieues de Buenos-Ayres. Dans ce vaisseau nos trois malheureux Anglais

se trouvèrent avec treize autres prisonniers de leur nation. Ils y passèrent plus d'un an, traités comme de vrais esclaves.

Las de porter continuellement des fardeaux la nuit, et d'être excédés de travail le jour, ils complotèrent tous de se sauver à la nage, dans l'espérance qu'ayant pris terre, ils pourraient parvenir à quelque habitation portugaise au nord de la rivière; mais ils furent découverts, arrêtés et condamnés aux fers pour quelque tems. Au milieu des infortunes dont ils étaient accablés, ils eurent cependant la consolation de retrouver à Monte-Video M. Campbell, officier de marine qui avait fait naufrage avec eux dans le vaisseau *le Wager*, et qui était du nombre des neuf personnes qui, détachées à une certaine époque par les rebelles pour aller chercher du canevas dans le lieu où le capitaine Cheap avait été abandonné, partirent avec la berge, et ne revinrent point à la grande barque. Cette réunion inattendue leur présa-

gea la prochaine fin de leurs malheurs.

Suivant le récit de Campbell, M. Cheap et ses compagnons d'infortune, se trouvant abandonnés dans l'île qu'on avait appelée Wager, du nom du vaisseau, ne désespérèrent point de leur délivrance. Toute leur occupation, pendant les premiers jours, fut de ramasser des coquillages pour épargner le peu de provisions qu'ils avaient en réserve. Cette petite colonie se composa de douze hommes, lorsque Campbell et les siens eurent joint le capitaine, car ce fut près de lui qu'ils se retirèrent quand ils disparurent avec la berge. Elle fut ensuite portée jusqu'à vingt, M. Cheap ayant encore bien voulu recevoir huit hommes de l'équipage du Wager, qui, précédemment, avaient été abandonnés sur une côte voisine, pour leur conduite criminelle.

La berge et l'esquif, qui faisaient toute la ressource de ces vingt infortunés, avaient grand besoin de réparations; ils les tirèrent sur le rivage, et ils devinrent tous artisans et char-

pentiers. Le capitaine lui-même donna l'exemple, et se montra un des plus actifs. Le mois de novembre fut si mauvais, qu'ils se virent contraints de consommer les vivres qu'ils conservaient pour leur route, et qu'ils se trouvèrent réduits à n'avoir, pour toute nourriture, que de l'algue marine, qu'ils accommodaient avec du suif que le flot amenait du navire échoué au rivage. La disette devenant plus grande de jour en jour, ils résolurent d'aller au vaisseau, et leur voyage ne fut pas infructueux; ils en tirèrent trois tonnes de bœuf salé, qui les aidèrent à vivre jusqu'au moment de leur départ.

Toutes sortes de motifs les pressaient de sortir promptement de l'île de Wager, pour tâcher de s'approcher de quelque terre habitée. Dès que les deux petits bâtimens furent en état, ils les lancèrent à l'eau. Cheap, Byron et le chirurgien se mirent dans la berge, avec huit rameurs; et Hamilton et Campbell dans l'esquif, avec quatre rameurs. En peu d'heures ils furent

en mer ; mais le vent devint si fort , et la mer si grosse , que la crainte de couler à fond , les obligea de jeter le peu de hardes et de provisions qu'ils avaient à bord. Ils n'en vinrent à cette extrémité , qu'avec la plus vive douleur : mais l'idée d'une mort inévitable les fit passer par-dessus toutes les raisons qu'ils avaient de sauver au moins quelques vivres. Il ne leur restait plus de ressource ; ils voguaient au hasard sur une mer furieuse , abandonnés à la merci des vents qui les jetaient sur la côte , prêts à être surpris par la nuit , sans savoir où ils étaient. Ils s'attendaient à tout moment à être brisés contre des rochers , lorsqu'ils aperçurent un passage au milieu de ces mêmes rochers. Ils l'enfilèrent avec courage , quoiqu'il fût si étroit qu'à peine les rames pouvaient agir. Dès qu'ils furent entrés , ils trouvèrent un bassin , à l'abri des vagues et du vent , environné de rochers énormes , dont les pointes perpendiculaires menaçaient d'écraser ceux qui se trouvaient au

piéd; ils y passèrent la nuit , et les jours suivans ne furent pas plus heureux. Tous les soirs ils couchaient à terre dans les îles qui sont en grand nombre sur cette côte , sans cependant pouvoir contenter la faim qui les dévorait, et dont ils ne modéraient les ardeurs, que par quelques coquillages et par quelques racines qu'ils trouvaient, et quelques oies qu'ils tuèrent.

Il y avait déjà plus de six semaines que les Anglais avaient quitté l'île le Wager. Ils étaient sans vivres, sans habits. Les difficultés, qui, comme à l'envi, s'opposaient au dessein qu'ils avaient de doubler un cap qu'il fallait nécessairement passer pour gagner les côtes du Chili, et la perte de leur esquif qui avait coulé bas, les rebutèrent au point, qu'ils prirent la résolution de retourner à l'île de Wager. Le long séjour qu'ils avaient fait dans cette île, la leur faisant regarder comme une seconde patrie, et les incommodités qu'ils avaient souffertes depuis leur départ, leur persuadaient qu'ils y se-

raient moins mal que partout ailleurs.

Ils partirent donc à la fin de janvier 1742, pour l'île de Wager, où ils arrivèrent excédés de fatigue, et dans la plus grande disette. La Providence leur envoya, de tems en tems, quelques petits secours, qui, en les soulageant, ranimaient leurs espérances. Vers la mi-février, il leur arriva deux canots d'Indiens. Un de ces Indiens, natif de Chioé, parlait un peu espagnol; les Anglais lui proposèrent de les conduire à cette île, en lui promettant, pour ses peines, de lui abandonner à leur arrivée, la berge, et tout ce qui serait à bord. L'Indien y consentit, et sur-le-champ ils se préparèrent pour ce voyage. Quelques différends qui s'élevèrent entre le capitaine Cheap et Hamilton, n'empêchèrent cependant point que tous ensemble ne partissent le 6 mars. Au bout de trois jours, ils arrivèrent dans une grande baie, où la femme de cet Indien était dans sa cabane, avec deux enfans. Les Anglais y séjournèrent deux fois vingt-quatre heures;

après quoi ils s'embarquèrent avec leur guide, sa femme et ses enfans. Ils se trouvèrent bientôt à l'embouchure d'une rivière qu'il fallut franchir. Ils se fatiguèrent beaucoup pour vaincre la violence de ce courant; et ils étaient si exténués par la disette, qu'un d'eux mourut. Ils sortirent néanmoins de cette embouchure, presque morts de fatigue et d'inanition, et pour se refaire, ils ne trouvèrent à terre qu'un peu de pourpier sauvage et quelques moules, dont ils firent leur souper. Ce même jour, le capitaine Cheap fit une action qui révolta tout son monde. Tandis que ses compagnons d'infortune étaient employés à la manœuvre pour passer cette rivière, sans avoir aucune nourriture, il eut la cruauté de prendre, en leur présence, un morceau de veau marin, et de le manger, sans offrir d'en donner à aucun de ces malheureux qui mouraient de faim. Tous les Anglais murmuraient de cette inhumanité, et même ils proposèrent d'abandonner le capitaine. Le matin du jour suivant,

l'Indien partit avec sa femme et ses enfans , pour aller chercher des vivres , et il leur indiqua un endroit où ils pourraient trouver des coquillages : ils y furent avec leur berge. Dès qu'ils eurent mis pied à terre , ils se dispersèrent pour faire la provision la plus abondante. Aussitôt six d'entre eux , qui s'étaient donné le mot , rentrèrent dans la berge , mirent en mer , et on ne les a jamais revus.

Ils restaient à cinq , y compris le capitaine Cheap , sans armes , sans habits , sans aucune ressource , dans un désert qui n'était que bois et rochers. Ce moment , la plus terrible époque de leur vie , ne leur annonça d'abord pour l'avenir , que l'assemblage de plusieurs maux : ils s'armèrent de force et de constance pour ne pas succomber au désespoir que leur inspirait le cruel abandon où ils se voyaient. Au bout de quelque tems , ils aperçurent un bateau en mer ; et ensuite des mouvemens qu'ils se donnèrent pour faire connaître leur extrémité , le canot aborda. C'était

l'Indien et sa femme qui les avaient quittés pour aller leur chercher des vivres. Il avait laissé auprès des Anglais un jeune Indien, que ceux qui avaient emmené la berge avaient pris avec eux pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginèrent que les Anglais l'avaient tué; et craignant pour eux-mêmes un sort semblable, ils se lamentaient de la manière la plus touchante. Les Anglais n'oublièrent rien pour les guérir de leur appréhension, en les assurant qu'il n'arriverait aucun mal à leur camarade; que leurs compagnons ne l'avaient emmené, que pour arriver plus sûrement et plus vite à l'île Chiloé, et qu'ils auraient pour eux toutes sortes d'amitiés, pourvu qu'ils voulussent leur rendre le même service. Ils se laissèrent persuader à ces protestations, tirèrent leur canot à terre, et séjournèrent quinze jours dans cet endroit, en attendant l'arrivée de quelques autres Indiens qui avaient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres qu'ils avaient

apporté, suffisait à peine pour les empêcher de mourir de faim. La femme, qui était une habile plongeuse, allait, de tems en tems, chercher des coquillages et du poisson, dans le fond des eaux. Les Anglais vécurent ainsi jusqu'à l'arrivée des Indiens que l'on attendait : les chasses abondantes que firent les nouveaux venus, leur rendirent la vie plus aisée; mais il fallut acheter cet avantage par la dépendance où les tenaient les Indiens, qui, étant alors le plus grand nombre, se regardaient comme leurs maîtres, et exigeaient d'eux une soumission sans réserve.

Vers la mi-mars, les Anglais, réduits au nombre de cinq, s'embarquèrent avec les Indiens, dans cinq canots, pour se rendre à Chiloé, leurs conducteurs ne les ayant ainsi séparés que pour être absolument les maîtres d'eux. Après six jours d'un travail pénible qui leur avait servi à passer une rivière très-rapide qui se jette dans la mer par plusieurs branches, ils furent contraints de traîner leurs canots à travers des

bois, pour gagner une autre rivière distante de huit milles, qui les conduisit à la mer. Ils apprirent en chemin des nouvelles de la pinque *Anne*, un des bâtimens de l'escadre de l'amiral Anson, qui avait mouillé dans ces parages avant de le rejoindre. Après avoir essayé toutes sortes de dangers, et perdu encore un de leurs compagnons, les Anglais arrivèrent enfin à l'île de Chiloé, habitée par des Indiens et des Espagnols. Quelque tems après, les Indiens, qui avaient envoyé un exprès à Castro, au corrégidor espagnol, leur dirent qu'ils avaient ordre de les mener dans une cabane éloignée, et de les remettre entre les mains d'un officier Espagnol, chargé de les conduire au corrégidor. Ils partirent et n'arrivèrent que de nuit à Castro. Lorsqu'ils furent près de la ville, on leur défendit d'avancer, jusqu'à ce qu'on eût donné avis de leur arrivée à l'officier commandant. Enfin, ils furent introduits chez le corrégidor, qui les envoya au collège des Jésuites, où ils furent parfaitement bien traités.

Le gouverneur, qui demeurait à *Chaco*, au nord de l'île, les envoya ensuite chercher, en observant les mêmes précautions qu'on avait prises à *Castro*, et ils y reçurent l'accueil le plus favorable.

Les quatre Anglais furent embarqués sur le vaisseau *De Lima*, qui était arrivé vers la mi-décembre, et partirent le 2 janvier 1743; ils furent quatre jours à se rendre à *Velprisio*, dans le Chili, où ils mouillèrent l'ancre. Le gouverneur de cette place les fit mettre dans un cachot, et ils ne durent un traitement plus modéré qu'au président de *San-Iago*, Don Joseph *Manso*, qui, les ayant fait venir, leur accorda la liberté, et les logea commodément chez un gentilhomme Anglais qui eut pour eux des attentions aussi tendres que s'ils eussent été ses frères. Il était à présumer que quatre hommes, d'une même nation ayant chacun les mêmes intérêts, et compagnons des mêmes infortunes, se tiendraient unis, et que la discorde qui avait causé la plus grande partie

de leurs malheurs, ne troublerait plus un si petit nombre : cependant ils ne furent pas exempts des divisions qu'avait occasionnées le caractère de M. Cheap, au point que Campbell fut obligé de se séparer de ses trois compatriotes, et de prendre un logement à part.

Après un an de séjour à San-Iago, l'arrangement fait entre les cours d'Espagne et d'Angleterre pour l'échange des prisonniers, leur donna la liberté de retourner en Europe, quand ils le jugeraient à propos. Un vaisseau français, arrivé à Velprisio, servit à MM. Cheap, Hamilton et Byron, pour repasser dans leur patrie; Campbell pria l'amiral Pizarre, qui était venu de Buenos-Ayres, où il avait laissé son vaisseau, et qui y retournait pour se rendre en Espagne, de lui permettre de l'accompagner, ce que cet amiral lui accorda le plus gracieusement du monde. Ce fut par suite de ce voyage, que Campbell rencontra à Monte-Video, ceux de ses malheureux compa-

triotés qui y étaient prisonniers à bord du vaisseau *l'Asie*.

La joie de leur réunion devint encore plus grande, par la connaissance de leurs malheurs réciproques. Ils ne pouvaient assez admirer la Providence, qui, après les avoir fait passer par de si rudes épreuves, en les dispersant sur diverses terres barbares, les faisait rencontrer dans un lieu propre à remplir le désir qu'ils avaient tous de revoir leur patrie.

Ils restèrent à Monte-Video, jusqu'au 13 d'octobre de la même année, que le vaisseau sur lequel ils étaient détenus, partit pour l'Espagne.

A leur arrivée au port de Corcuion, les Anglais furent enfermés dans une étroite prison; mais Campbell fut envoyé à Madrid, où il obtint un passeport, avec lequel il se rendit à Lisbonne, et de là en Angleterre. Quelque temps après, la cour d'Espagne fit partir le reste des Anglais pour Porto, et là ils s'embarquèrent le 18 avril 1746, pour Londres, où ils arrivèrent le 8 juillet.

## AVENTURES DE SONNINI,

*Dans les déserts de la Libye.*

M. Sonnini, que ses connaissances et ses travaux ont placé parmi les plus célèbres naturalistes de notre tems, et que la mort a enlevé depuis peu, avait beaucoup voyagé; mais il n'a publié que la relation de son voyage dans la basse et la haute Egypte, et encore ne s'est-il décidé à la publier que lors de l'expédition des français dans cette antique patrie de l'Afrique. Il employa trois années à ce voyage: il partit en 1777 et ne revint qu'en 1780. Il voyageait aux frais du gouvernement, pour faire des recherches utiles aux sciences et surtout à l'étude de l'histoire naturelle. Arrivé à Alexandrie, son premier désir fut de faire une excursion dans le désert et de connaître ces portions stériles de notre globe. Il eut plusieurs difficultés à vaincre, et plusieurs dangers à courir: ces dangers vinrent principalement de l'idée que les peuples ignorans de

ces contrées s'étaient formée, qu'il cherchait des trésors et qu'il possédait la science qui les fait trouver; ils tentèrent de lui enlever ces prétendus trésors. Au surplus, cette idée est commune à la plupart des Orientaux, qui ne peuvent pas concevoir que les Européens quittent leur pays, seulement pour examiner de vieilles ruines et emporter quelques pierres. M. Sonnini, ayant besoin d'un guide et d'un protecteur au milieu du désert dangereux qu'il allait parcourir, s'arrangea avec un *scheick* ou chef d'Arabes bédouins, qui, moyennant quatre *pataques* par jour ou environ vingt-deux francs, devait lui fournir un cheval et quatre chameaux, et le conduire et le défendre, si cela était nécessaire. Ce *scheick* se nommait Hussein, et était renommé par sa bravoure; il avait été lui-même quelques années auparavant un des plus redoutables brigands du désert. M. Sonnini passa une nuit sous sa tente, et y trouva cette hospitalité si célèbre des Arabes; cette tente était dressée auprès d'Aboukir.

La petite caravane en sortit le premier janvier 1778 à huit heures du matin. Elle mit cinq jours à traverser le Bahiré; c'est ainsi que l'on nomme la contrée qui s'étend depuis Aboukir jusqu'au désert.

Le 6 au matin, dit M. Sonnini, nous entrâmes dans une des portions dépeuplées du globe, dans une des vastes coupures entre les terres habitables, séjour d'une sécheresse perpétuelle et d'une aridité brûlante, et qui, semblables aux plaines liquides de l'Océan, ont aussi leurs pirates et leurs naufrages. L'immense désert de la Libye s'ouvrait devant nous : aucun chemin, aucun sentier ne peut y guider les pas : des traces à peine empreintes y sont aussitôt effacées, et des flots de sable, soulevés par des vents impétueux, y engloutissent quelquefois les hommes. L'Arabe, familiarisé avec ces solitudes, sans routes comme sans boussole, sait les parcourir dans tous les sens; et, guidé par l'inspection des astres, il ne s'y égare jamais. Hussein avait une

longue expérience de ces sortes de voyages. Je me le représente encore, rarement sur son chameau, presque toujours à pied, les mains derrière le dos, et marchant avec une tranquille insouciance dans ces lieux découverts, où aucune remarque ne peut diriger, et comme s'il eût été dans la promenade la mieux alignée.

Le nom arabe de ces lieux de nudité, dans lesquels il n'existe pas un atome de terre végétale, et où tout est sable et pierre, est *Dsjebel*, qui veut dire montagne. En effet, le sol s'y élève par une pente douce qui forme d'abord des éminences, puis des collines, et enfin des montagnes.

Nous montâmes insensiblement, pendant deux ou trois lieues, sur une couche épaisse de sable fin et mouvant, sur lequel les hommes et les animaux enfoncent en marchant. Nous trouvâmes ensuite des plaines couvertes de cailloux. Ces espèces, rares d'abord, augmentèrent en surface, et le sable fin disparaissait à mesure que nous nous

élevions avec le terrain. Enfin, au sommet de ces collines il n'y avait plus de ce sable menu et mouvant; la couche sablonneuse était solide et jonchée de cailloux de diverses formes et de diverses couleurs. Toutes ces matières, productions lentes, mais inanimées, de la vieille nature, ne sont que des accessoires de la sécheresse et de l'horreur. Sur ces espaces rudes et raboteux, aucune plante ne récrée de sa verdure la vue fatiguée, et aucun arbre ne présente un ombrage sous lequel un voyageur puisse respirer. Ce n'est que dans les lieux moins élevés, dans les gorges qui séparent les collines, où un sable plus atténué est assez divisé pour retenir une portion de la fraîcheur des rosées, et où des couches profondes ne sont point pressées par une multitude de pierres, que rampent quelques plantes dures et maigres, quelques espèces d'arbrisseaux à feuillage rare, et dont la plupart poussent autant d'épines que de feuilles. Ces arbustes, presque toujours éloignés entre eux, sont quelque-

fois réunis en bouquets dans des places moins disgraciées, et forment de tristes garennes, dans lesquelles des lièvres trouvent leur nourriture et leur gîte, et les gazelles et d'autres animaux sauvages, des lieux de retraite et de pâture.

Nous marchâmes toute la journée au sud-ouest; nous nous arrêtâmes vers six heures du soir, et nous passâmes la nuit, couchés sur le sable. Depuis minuit, nous fûmes mouillés par une rosée abondante autant que si nous eussions été exposés à une forte pluie. Nous souffrîmes beaucoup du froid, mais nous ne voulions pas allumer du feu, de peur d'être découverts. Nous nous remîmes en route à cinq heures du matin, et dès que le brouillard fut dissipé, nous aperçûmes de toutes parts des troupeaux de gazelles et de bœufs sauvages : ces groupes d'êtres animés offraient des scènes mouvantes, les seules qui pussent intéresser au milieu d'une vide immense, et cette affluence d'être vivans rendait ce désert

moins nu, moins affreux, en un mot moins désert.

Nous avons fait environ treize à quatorze lieues dans cette contrée, en montant sans cesse sur un plan qui s'élève par degrés. Nous arrivâmes au sommet d'une colline, ou plutôt d'une chaîne de collines, s'étendant au nord-nord-ouest. Vis-à-vis, et à trois ou quatre lieues de distance, est une autre chaîne parallèle à la première : elles forment entre elles un vallon profond, et sillonné de gorges étroites et plus profondes. Les côtés de ce vallon sont taillés à pic depuis le sommet des collines jusqu'à plus de la moitié de leur hauteur : le reste est une pente adoucie, de sable fin et sans consistance. C'est au fond du vallon et au pied de la colline de l'est que sont les lacs de natron : ils captivent les regards du voyageur fatigué de l'effrayante monotonie du désert. Un vaste bassin d'eau, la multitude d'arbrisseaux qui ombragent ses bords, les roseaux et les autres plantes aquatiques dont sa surface est verdie ;

les troupeaux de bêtes fauves qui se réunissent pour se désaltérer ; des oiseaux au milieu desquels le brillant phénicoptère se fait distinguer par l'éclat de son plumage, offrent sur ce point le tableau de la nature riante, lorsque tout ce qui l'entoure ne présente que les symptômes de la nature morte.

Il n'est pas possible de fixer l'étendue des lacs dans lesquels se forme le natron ; elle varie selon les saisons : dans celle où l'eau abonde le plus, les deux lacs n'en font plus qu'un beaucoup plus long que large, et qui occupe un espace de plusieurs lieues : à d'autres époques, ce ne sont plus que des étangs peu spacieux.

Je m'arrêtai quelque tems près des lacs, dont je parcourus les bords ; nous nous remîmes ensuite en route, nous dirigeant toujours au sud-ouest. Nous avançons sur un sable entièrement couvert de natron endurci, qui rendait la marche pénible et fatigante pour les hommes et les animaux. Nous arrivâmes à quelque distance d'un grand bâtiment carré,

dans lequel vivent enfermés quelques moines cophtes. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une position plus horrible, plus rebutante que celle de cette sorte de monastère. Bâti au milieu du désert, ses murs, quoique fort hauts, lorsqu'on les aperçoit d'un peu loin, ne se distinguent pas des sables, dont ils ont la couleur rougeâtre et l'aspect de nudité. Il n'y a point d'entrée apparente. Nul arbre, nulle plante élevée ne l'environne; aucun chemin n'y conduit; nulle trace d'hommes ne se remarque dans son voisinage, ou si quelques-unes y sont empreintes, elles sont bientôt recouvertes par les sables, ou effacées par les pas des bêtes féroces et sauvages, véritables habitans de ces affreuses solitudes.

Nous en étions à environ cinq à six cents pas; Hussein avait pris le devant, afin de nous procurer l'entrée du couvent, que l'on n'accorde qu'avec beaucoup de peine. J'étais à quelque distance, et le reste de notre compagnie suivait d'assez loin. Une troupe de ca-

valiers bédouins sortit tout à coup de derrière les murs. Je ne les distinguai pas d'abord au milieu des nuages de poussière qu'ils faisaient lever; mais lorsqu'ils furent développés, je reconnus, et l'espèce, et le nombre de gens auxquels nous allions avoir affaire. Je tournai bride à l'instant, et, monté sur un excellent coursier avec lequel j'aurais pu ne pas être atteint, j'eus bientôt rejoint mes compagnons, qui, du haut de leurs chameaux, avaient aussi aperçu la cavalerie. Je les trouvai à pied, et rangés en peloton serré. Je me jettai à bas de mon cheval, et je les engageai à une vigoureuse défense. Nous étions six en tout, entre lesquels nous ne devons compter que sur trois. Deux hommes du pays ne pouvaient être d'une grande ressource, et nous avions un dessinateur, jeune et sans expérience, qui ne savait pas tirer un coup de fusil.

La contenance d'une poignée d'hommes isolés au milieu d'une plaine de sable, et découverts de tous côtés

en imposa à un escadron de bédouïns d'environ cent hommes; par cela même, l'on peut juger combien sont peu redoutables de pareils ennemis, dont le courage se borne à se réunir en troupes nombreuses pour exercer un facile brigandage, et à faire lâchement la petite guerre. Quoiqu'ils arrivassent sur nous au grand galop de leurs chevaux, ils s'arrêtèrent tout à coup à une centaine de pas. Ils nous criaient de ne pas faire feu, et moi je leur répondais de ne point avancer. Ils restèrent quelques instans dans une sorte d'hésitation, et nous les vîmes conférer entre eux. Ils se divisèrent ensuite en quatre bandes, dont trois partirent ventre à terre, et se disposèrent sur nos flancs et sur le derrière. Cette manœuvre, qu'il n'était pas en notre pouvoir d'empêcher, déconcerta mes deux compagnons d'armes, et quelques instances que je pusse leur faire, il me fut impossible de les déterminer à se défendre. Nous avions de bons fusils et une quantité considérable de cartouches. Je savais qu'aussitôt

que les Bédouins voient tomber quelques-uns des leurs, ils prennent la fuite, et j'étais sûr que nos premières décharges en jeteraient bas plusieurs. Je ne réfléchissais pas, à la vérité, que nous nous trouvions dans une immense solitude, et que, si nos ennemis avaient fui, ce n'aurait été que pour revenir bientôt nous accabler par milliers, et venger, en nous massacrant, la mort de ceux qu'ils auraient perdus. Je jetai mon fusil à terre, de dépit d'être forcé de me rendre à de pareils brigands. Ils furent bientôt sur nous; et, sans se donner même la peine de descendre de cheval, ils nous eurent dépouillés en un clin-d'œil. Argent, armes, effets, vêtements, provisions, tout fut enlevé. Ils me laissèrent ma longue veste de dessous et ma culotte : mes compagnons n'avaient plus que la chemise. Mon turban avait été pris : ma tête, nue et rasée, brûlait à la grande ardeur du soleil, et me faisait de grandes douleurs, que mes deux mains, dont je la cachais de mon mieux, ne parvenaient pas à modé-

rer. Nos dépouilles étaient étendues sur le sable. Une vingtaine d'Arabes à pied, que nous n'avions pas aperçus, et qui étaient cachés derrière un amas de pierres, s'étaient réunis aux premiers, et tous, mais non sans de bruyantes querelles, s'occupaient du partage.

Notre position commune, sous le pinceau d'un peintre habile, aurait fait le sujet d'un tableau piquant. Sur un des plans, on aurait vu la horde des voleurs couverte de poussière, à teint noir ou basané, à physionomies desséchées comme les sables, que leurs brigandages rendent encore plus affreux, se disputer le butin. Au milieu d'eux, mon vieux serviteur cherchant avec un grand sang-froid à leur arracher quelques petites parcelles de nos dépouilles, et faisant quelquefois le coup de poing pour y parvenir. En avant, un de mes compagnons de voyage, immobile et déconcerté; les deux Égyptiens se regardant avec l'œil de la stupidité; moi, à l'écart, me mordant le poing, et avec la contenance du dépit et de l'indigna-

tion ; enfin , le dessinateur pleurer à chaudes larmes , et me répondre en sanglotant , quand je m'approchai de lui pour savoir s'il avait reçu quelque mauvais traitement : *Non , Monsieur ; mais qu'est-ce que nous mangerons à présent ?*

Ennuyé d'être le spectateur d'une scène , dans laquelle il était inutile que je figurasse , je m'acheminai vers le monastère , dans l'espérance d'y trouver Hussein qui s'y était rendu , lorsque je m'entendis appeler , et ensuite je me sentis prendre par le bras : c'était le commandant des voleurs , arabe des déserts de la Nubie , car il avait le visage noir comme un nègre. Il me ramena , sans me rien dire , au milieu de sa bande. Je pensais qu'il regrettait les habits qu'il m'avait laissés , ou que la réflexion lui avait fait prendre le parti de m'ôter la vie. Quelle fut ma surprise quand je vis ce chef s'informer avec soin des vêtemens et des effets qui m'appartenaient en particulier , et après avoir été trop brusquement mon valet

de chambre pour me déshabiller, l'être encore, mais avec plus d'honnêteté, en m'aidant à passer les différentes pièces de mon habillement, en me rendant ma bourse, et en me remettant les armes à la main ! D'autres Bédouins rendaient d'un autre côté le même service à mes compagnons, également étonnés d'une aventure aussi singulière qu'inattendue.

Elle était le fruit de la conduite vigoureuse de Hussein. Pendant qu'il était auprès des murs du couvent, où il s'était rendu, son fusil en bandoulière, quelques arabes s'étaient détachés pour le retenir : ils lui avaient saisi son arme ; mais Hussein, après de longs démêlés, parvint à sauter en groupe derrière un Bédouin, et à gagner le lieu où était la troupe entière des voleurs. « Arabes, leur dit-il en s'adressant aux chefs, vous avez dépouillé un homme confié à ma sauve-garde, et dont je répons sur ma tête ; un homme avec lequel j'ai mangé, qui a dormi sous ma tente, et qui est devenu mon frère ! Je ne pourrai donc

plus rentrer sous cette tente ; je n'oserai plus me montrer dans mon camp ; il faut que je renonce au plaisir d'embrasser ma femme et mes enfans : Arabes, ôtez-moi la vie, ou rendez à mon frère, tout ce qui lui appartient ! » Ce discours, qu'accompagnaient la contenance la plus ferme et l'accent de la résolution, avait fait impression sur l'esprit des Bédouins ; Hussein avait arraché son fusil des mains de celui qui s'en était emparé, et, en attendant la détermination qui serait prise, il couchait en joue le principal chef des brigands, déterminé à le tuer en cas de refus, et à s'exposer ainsi à être massacré, plutôt que de consentir à ce qu'il nous fût fait le moindre dommage. Notre conducteur était connu ; on savait que son caractère décidé le porterait à exécuter ce qu'il annonçait ; partie par crainte, partie par déférence, le chef noir consentit à me restituer tout ce qui m'avait été pris, et cela s'exécuta avec une fidélité vraiment admirable. Il fallait, à la vérité, une réclamation, quand il

s'agissait de quelque effet qui avait du prix aux yeux de celui qui l'avait volé; mais quand le chef insistait, l'effet était rapporté, et cette discipline, chez des agens et dans des lieux où on ne s'attend pas à en trouver l'exemple, me paraissait une chose extrêmement étonnante. Le chef venait me demander quelles étaient les choses qui me manquaient encore; quand j'en avais nommé une il montait sur une petite éminence, et criait: *Arabes, telle chose n'est pas rendue : qu'on la rapporte.* Si l'on tardait à lui obéir, il ajoutait: *Allons, Arabes, ne faites pas tant attendre;* et l'objet réclamé m'était rapporté à l'instant. Le chef désignait ensuite un autre vol, et il m'était restitué de la même façon.

Deux heures s'écoulèrent avant que cette espèce d'inventaire de mes effets pût être rempli : ils me furent tous rendus, à l'exception de l'argent, dont je ne reçus qu'une très-faible portion; mais ce ne fut pas la faute des deux *Scheicks*. Hussein, en particulier, exigea

que je comptasse en sa présence les sequins qui m'avaient été remis. Les Arabes, aux yeux desquels ma bourse paraissait de bonne prise, et qui s'en étaient partagé la plus grande partie, attendaient avec inquiétude le résultat de ce compte, et ils furent tranquilisés quand ils m'eurent entendu déclarer que je tenais tout mon argent. Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, je fis volontiers le sacrifice des deux tiers de ce que je possédais, pour ne pas encourir la haine et la vengeance des honnêtes voleurs dont j'étais entouré. Je n'oubliais pas que j'étais encore dans le désert, et que j'avais tout à craindre de tomber une seconde fois dans leurs mains, ou dans celles de quelques-uns de leurs semblables, qui auraient reçu d'eux les renseignemens, et qui auraient été moins complaisans.

Ce n'était pas assez de paraître justes, ces bandits voulurent aussi être polis. Le chef m'amena son cheval, et me força à le monter pour faire le petit trajet de l'endroit où nous étions au

monastère, et il me suivit à pied. D'autres Arabes faisaient le même honneur à mes compagnons, et chacun d'eux marchait aussi à côté de son cheval. Arrivés près des murs, nous vîmes descendre, par une corde, des corbeilles de pain et des plats de bois remplis de lentilles : nous nous assîmes en cercle sur le sable, et nous mangeâmes ces provisions avec des gens qui, un instant auparavant, étaient nos ennemis. Après le repas, quelques-uns d'entre eux m'approchèrent avec franchise, et même avec une espèce de cordialité; ils remerciaient le ciel de ce qu'il ne m'était rien arrivé de fâcheux, et ils me reprochaient, du ton de l'intérêt, la témérité que j'avais eue de voyager dans le désert, qui, de leur aveu, n'était qu'un repaire de voleurs et de brigands. Ils ne manquèrent pas surtout de faire leur prière avec beaucoup de dévotion, après s'être frottés de sable les bras et les jambes, faute de l'eau nécessaire aux ablutions prescrites par la loi.

Le Scheick voleur me fit demander une gratification, en me faisant observer qu'il n'avait point gardé de mon argent, et que, d'ailleurs, il s'était donné beaucoup de mouvement pour que mes effets me fussent rendus. Je me disposais à lui donner les sequins qui me restaient, lorsque Hussein s'en aperçut. Il se mit fort en colère, et protesta qu'il ne souffrirait jamais que je donnasse un médin. En effet, quoi que je fisse pour tromper sa surveillance, il me fut impossible de saisir le moment de remettre mon cadeau à l'autre Scheick.

Cette obstination, très-généreuse sans doute de la part de Hussein, indisposa nos amis d'un moment, et manqua de leur faire reprendre des formes ennemies. Ils se contentèrent néanmoins de m'avertir que je prisse garde à moi, parce qu'une autre fois les choses ne se passeraient pas de la même manière, et qu'ils commenceraient par tuer Hussein. Mais celui-ci se moqua de leurs menaces, et ne per-

sista pas moins dans son refus. S'il avait su que ces mêmes gens étaient possesseurs d'une grande partie de mon argent, il aurait fait un beau tapage, et il n'aurait pas eu de repos que le tout ne me fût rendu.

Enfin, pour que rien ne manquât à une suite de scènes aussi extraordinaires, le Scheick *Abdalla*, c'est ainsi que s'appelait le chef des Bédouins, exigea que je lui donnasse un écrit, par lequel j'attesterais que m'ayant rencontré dans le désert, il ne m'avait rien volé; qu'au contraire j'étais satisfait de ses procédés. Il fit descendre un des moines du couvent par la même corde qui avait descendu les plats et les corbeilles; le titre de satisfaction fut écrit en arabe, et on me le présenta à souscrire. Je n'avais assurément aucune envie de donner un certificat de bonne conduite à de pareils brigands; je pris un nom qui avait quelque analogie avec notre aventure, et je signai, *la Déroute*. *Abdalla* serra précieusement ce *bon billet*, et il nous laissa après m'avoir .

souhaité un très-bon voyage, et m'avoir répété que je devais me tenir sur mes gardes. Ses conseils étaient superflus; j'étais bien déterminé à prendre toutes les mesures qui seraient en mon pouvoir, afin de ne pas me laisser surprendre de nouveau.

Débarrassé de ces personnages dangereux, il me fallut entamer de longues discussions avec les moines. Ils prétendaient entre autres qu'ils nous monteraient par la corde, comme la seule voie qui fût en usage. Leur enceinte, dont les murs sont très-élevés, est fermée de toutes parts, à l'exception d'une petite porte, d'un guichet en fer, et c'était par cette entrée naturelle que je voulais pénétrer. Les cophytes assuraient que la porte ne s'ouvrait que dans les occasions rares, où ils recevaient leurs provisions, et jamais quand des Arabes rôdaient aux environs : ils m'exhortaient à m'attacher à la corde. Celui qui était avec nous, pour nous montrer combien cette manière de voyager en l'air était commode, s'y suspendit, et

par le moyen d'une poulie on l'enleva comme le seau d'un puits. Deux ou trois des miens, croyant sans cesse voir les Bédouins à leurs côtés, prirent la même voie. L'exemple ne me tentait pas, et puisqu'il y avait une porte, j'insistais pour qu'elle s'ouvrit. J'étais soutenu par Hussein; il jurait que si les moines ne lui donnaient pas les moyens de mettre ses chameaux à l'abri, il reviendrait dans peu de jours exterminer tout ce qui se trouverait dans le couvent. Ses menaces eurent plus d'effet que mes sollicitations, et le guichet nous fut livré, non sans des précautions extraordinaires. Mais il était beaucoup trop bas pour que les chameaux y entrassent : Hussein les fit accroupir sur une natte, en leur attachant une jambe par une corde passée sur le dos, afin qu'ils ne pussent pas se relever. Les efforts de plusieurs hommes réunis faisaient glisser la natte avec le chameau auquel on abaissait le cou, et on parvint à les faire passer ainsi l'un après l'autre.

Cependant M. Sonnini ne tarda point

à perdre son guide et son ami : dès le lendemain de son entrée au monastère , le fidèle et généreux Hussein vint lui faire observer qu'ils ne pouvaient plus voyager ensemble , que lui Hussein courrait même danger de sa vie , s'ils étaient de nouveau rencontrés par les Arabes. On se sépara avec peine , et en se prodiguant des marques mutuelles d'estime et d'affection. M. Sonnini voulant continuer son voyage , fut obligé d'attendre dans le monastère qu'un nouveau chef d'Arabes se chargeât , pour une certaine somme , de le guider et de le protéger à travers ce dangereux pays.

#### LES SOLDATS FRANÇAIS EN ÉGYPTE.

LORS de l'expédition du général Bonaparte en Égypte , la plupart des divisions de l'armée française , en descendant des navires , ne firent que traverser Alexandrie , pour aller camper dans le désert : on ne voulait pas donner à l'ennemi le tems de se reconnaître , et à nos troupes celui de voir la pénurie d'Alexandrie et son âpre terri-

toire ; pour que la discipline se maintînt parmi les soldats placés dans une position aussi extraordinaire et réservés à d'aussi grandes choses , on sentait qu'il fallait que l'obéissance fût aveugle , et que personne ne pût être tenté de discuter le motif des ordres du chef. Un officier disait à son régiment au moment du départ : « Mes amis , vous allez concher à Béda ; vous m'entendez , à Béda ; cela n'est pas plus difficile que cela : marchons , mes amis ; » et les soldats marchèrent. Il est sans doute difficile de citer un trait plus frappant de naïveté d'une part , et de confiance de l'autre : c'est avec ce courage insouciant , avec ce respect pour la discipline militaire , qu'on entreprend ce que d'autres n'osent projeter , et qu'on exécute ce qui paraît inconcevable. Plus curieux qu'étonnés , ils arrivent à Béda qu'ils devaient croire un village bâti , peuplé comme les nôtres : ils n'y trouvent qu'un puits comblé de pierres , au travers desquelles distillait un peu d'eau saumâtre et bourbeuse ; puisée avec des

gobelets, elle leur fut distribuée comme de l'eau-de-vie, à petite ration. Voilà la première étape de nos troupes dans une autre partie du monde, séparées de leur patrie par des mers couvertes d'ennemis et par des déserts mille fois plus redoutables encore ; et cependant cette étrange position ne flétrit ni leur courage ni leur gaité. (*Voyage de M. Denon en Égypte.*)

#### LES FRANÇAIS A SYÈNE.

Un corps de troupes françaises, après beaucoup de fatigues et quelques combats, arriva au fond de l'Égypte, et s'établit à Assouan ou Eçouan, autrefois Syène. M. Denon, qui avait suivi les troupes pour visiter les magnifiques débris de l'ancienne Égypte, et qui avait éprouvé tous les désagrémens et les privations qui devaient accompagner un pareil voyage, fait la peinture suivante de nos soldats à un si grand éloignement de la patrie ; c'est un vrai trait de caractère.

— Nous employâmes, dit-il, nos pre-

miers momens à nous établir : nous avions un assez beau quartier ; c'était la maison du kioschef, bâtie en pierre, avec un étage, des terrasses et des appartemens voûtés : nous fîmes des lits, des tables, des bancs ; se déshabiller, s'asseoir et se coucher me parut de la mollesse, une véritable volupté : les soldats en firent de même. Le second jour de notre établissement, il y avait déjà dans les rues de Syène, des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des barbiers français avec leur enseigne, des traiteurs et des restaurateurs à prix fixe. La station d'une armée offre le tableau du développement le plus rapide des ressources de l'industrie ; chaque individu met en œuvre tous ses moyens pour le bien de la société ; mais ce qui caractérise particulièrement une armée française, c'est d'établir le superflu en même tems et avec le même soin que le nécessaire ; il y avait jardins, cafés et jeux publics, avec des cartes faites à Syène. Au sortir du village, une allée d'arbres alignés se diri-





*On ne m'accusera pas de n'avoir pas part  
tagé le dernier morceau de pain avec  
l'ami que je me suis fait.*

geait au nord; les soldats y mirent une colonne milliaire, avec l'inscription, *route de Paris, n°. onze cent soixante-sept mille trois cent quarante*; c'était quelques jours après avoir reçu une distribution de dattes pour toute ration, qu'ils avaient des idées si plaisantes ou si philosophiques. La mort seule peut mettre un terme à tant de bravoure et de gaité; les plus grands malheurs n'y peuvent rien.

## HOSPITALITÉ DES ARABES.

UN officier français, dit M. Denon dans son Voyage en Égypte, était depuis plusieurs mois le prisonnier d'un chef d'Arabes; le camp ayant été surpris la nuit par notre cavalerie, ce chef n'eut que le tems de se sauver; tentes, troupeaux, provisions, tout fut pris. Le lendemain, errant, isolé, sans ressources, il tire de ses habits un pain, et en donnant la moitié à son prisonnier, il lui dit: Je ne sais quand nous en mangerons d'autre; mais on ne m'accusera point de n'avoir pas partagé

le dernier avec l'ami que je me suis fait.

### JALOUSIE CHEZ LES ORIENTAUX.

Si l'on veut avoir la mesure du despotisme domestique des Orientaux, si l'on ne craint pas de frémir de l'atrocité de la jalousie, quand elle a pour appui un préjugé reçu, et quand la religion absout de ses emportemens, qu'on lise l'anecdote suivante.

A l'époque de l'envahissement de l'Égypte par nos troupes, sous le commandement du général Bonaparte, quelques soldats rencontrèrent, près de Béda, dans le désert, une jeune femme, le visage ensanglanté; elle tenait d'une main un enfant en bas âge, et l'autre main égarée allait à la rencontre de l'objet qui pouvait la frapper ou la guider. Leur curiosité est excitée; ils appellent leur guide, qui leur servait en même tems d'interprète, ils approchent, ils entendent les soupirs d'un être auquel on a arraché l'organe des larmes; une jeune femme, un enfant, au milieu

d'un désert! Étonnés, curieux, ils questionnent : ils apprennent que le spectacle affreux qu'ils ont sous les yeux, est la suite et l'effet d'une fureur jalouse. Ce ne sont pas des murmures que la victime ose exprimer ; mais des prières pour l'innocent qui partage son malheur, et qui va périr de misère et de faim. Nos soldats, émus de pitié, lui donnent aussitôt une part de leur ration, oubliant leur besoin près d'un besoin plus pressant ; ils se privent d'une eau rare dont ils vont manquer tout-à-fait. Ils voient arriver un furieux, qui, de loin, repaissant ses regards du spectacle de sa vengeance, suivait de l'œil ces victimes : il accourt arracher des mains de cette femme, ce pain, cette eau, cette dernière source de vie que la compassion vient d'accorder au malheur : Arrêtez ! s'écrie-t-il ; elle a manqué à son honneur, elle a flétri le mien ; cet enfant est mon opprobre, il est le fils du crime ! Nos soldats veulent s'opposer à ce qu'il la prive du secours qu'ils viennent de lui donner ; sa jalou-

sie s'irrite de ce que l'objet de sa fureur devient encore celui de l'attendrissement : il tire un poignard , frappe la femme d'un coup mortel , saisit l'enfant , l'enlève et l'écrase sur le sol ; puis , stupidement farouche , il reste immobile , regarde fixement ceux qui l'environnent , et brave leur vengeance.

Je me suis informé , dit M. Denon qui raconte ce fait , s'il y avait dans le pays des lois répressives contre un abus aussi atroce ; on m'a répondu qu'il avait mal fait de la poignarder , parce que si Dieu n'avait pas voulu qu'elle mourût , au bout de quarante jours on aurait pu recevoir la malheureuse dans une maison , et la nourrir par charité.

#### LES PSYLLES.

LES Psylles , ces fameux mangeurs de serpens , se retrouvent encore en Égypte , et se donnent principalement en spectacle à la fête de *Sidi Ibrahim* , dans la ville de Rosette. Ce *Sidi Ibrahim* , ou *Seigneur Abraham* , est le patriarche Abraham pour lequel les Arabes ,

qui en descendent par Ismaël, ont la plus grande vénération. Voici l'idée que Savary donne de cette fête, dont il fut témoin. Un Turc, dit-il, me permit d'aller chez lui voir passer la procession. Assis à la fenêtre, j'observais avec attention ce nouveau spectacle. Les différens corps d'artisans défilèrent fort gravement chacun sous sa bannière. L'étendard de Mahomet que l'on portait en triomphe attirait une grande foule. Tous voulaient le toucher, le baiser, se l'appliquer sur les yeux. Ceux qui avaient eu cette faveur s'en retournaient contents. Le tumulte se renouvelait sans cesse. Venaient ensuite les scheicks, coiffés de longs bonnets de cuir en forme de mître; ils marchaient à pas lents et chantaient les hymnes du Coran. A quelques pas derrière eux, j'aperçus une troupe de forcenés, les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens, qui formaient des replis autour de leur corps, et faisaient des efforts pour s'échapper. Ces Psylles, les empoignant fortement

auprès du cou, évitaient leur morsure, et, malgré leurs sifflemens, les déchiraient avec les dents et les mangeaient tout vivans. Le sang coulait de leur bouche impure. D'autres Psylles s'efforçaient de leur arracher leur proie. C'étaient des combats à qui dévoreraient un serpent.

M. Denon, qui ne put voir cette cérémonie religieuse, eut cependant la facilité d'examiner de près et à son aise les jongleries des Psylles.

Toujours curieux, dit ce voyageur, d'observer les moyens que les hommes emploient pour commander à l'opinion, j'avais regretté de ne m'être pas trouvé à Rosette à la procession de la fête d'*Ibrahim*, où les convulsions des Psylles sont pour le peuple la partie la plus intéressante de cette fonction religieuse. Pour me dédommager, je m'adressai au chef de la secte qui était com-  
merce de l'ckel ou auberge des francs. Je le flattai : il me promit de me rendre spectateur de l'exaltation d'un Psylle auquel il aurait soufflé l'esprit : c'étaient

ses expressions. Il crut dans ma curiosité reconnaître un prosélyte, et me proposa de m'initier ; j'acceptai : mais ayant appris que dans la cérémonie de réception le grand-maître crachait dans la bouche du Néophyte, cette circonstance refroidit ma vocation, et je sentis qu'elle ne résisterait pas à cette épreuve ; je donnai de l'argent au concierge, et le grand-prêtre me promit de me faire voir un inspiré. Effectivement le moment arriva ; le chef de la secte me vint trouver avec tout le sérieux de sa suprématie : il était vêtu d'une longue robe, dont la magnificence était relevée par le dépenaillement des trois initiés qui l'accompagnaient, et qui n'avaient que quelques haillons sur le corps.

Ils avaient apporté des serpens, ils les sortirent d'un grand sac de cuir où ils les tenaient, et les firent se dresser et siffler en les irritant. Je remarquai que la lumière était principalement ce qui causait leur irritation, car dès qu'on les remettait dans le sac, leur colère cessait, et ils ne cherchaient plus à mor

dre; ils avaient cela de particulier, qu'au-dessous de leur tête, dans la longueur de six pouces, la colère dilatait leur peau de la largeur de la main. Je vis parfaitement que je ne craignais pas plus la morsure des serpens que les Psylles : car, ayant bien remarqué comment en les attaquant d'une main ils les saisissaient avec l'autre tout auprès de la tête, j'en fis, à leur grand scandale, tout autant qu'eux, et sans danger. On passa de ce jeu, au grand mystère : un des Psylles prit un des serpens à qui il avait d'avance rompu la mâchoire inférieure, et dont il ratissa encore les gencives jusqu'à l'amputation totale du palais; cela fait, il l'empoigna avec l'affectation de l'emportement, s'approcha du chef, qui, avec celle de la gravité, lui accorda le souffle, c'est-à-dire qu'après quelques paroles mystérieuses il lui souffla dans la bouche. A l'instant l'autre, saisi d'une sainte convulsion, les bras et les jambes crispés, les yeux hors de la tête, se mit à déchirer l'animal avec les dents; et ses deux acolytes,

touchés de ce qu'il paraissait souffrir, le retenant avec peine, lui arrachèrent de la main le serpent qu'il ne voulait pas leur abandonner. Dès qu'il en fut séparé, il resta comme stupide : le chef s'approcha de lui, marmotta quelques mots, reprit l'esprit par aspiration, et il redevint dans son état naturel; mais celui qui était saisi du serpent, tourmenté de l'ardeur de consommer le mystère, vint aussi demander le soufflé, et comme il était plus vigoureux que le premier, ses cris et ses convulsions furent encore plus forts et plus ridicules. Je me crus assez initié, et cette grossière jonglerie finit.

Cette secte des Psylles remonte, dans ces contrées, à la plus haute antiquité : elle existait particulièrement dans la Cyrenaïque; le Dieu Knuphis, ou l'architecte de l'univers, selon Strabon et Eusèbe, était adoré à Eléphantine sous la figure d'un Serpent.

## DÉCOUVERTE DE L'ISLE D'OTAHITI.

L'ISLE d'Otahiti ayant acquis une grande célébrité par les voyages qu'y ont fait MM. de Bougainville et Cook, nous allons présenter le tableau de la découverte de cette terre dont les habitans sont devenus les meilleurs amis que les Européens aient eus parmi les nombreux insulaires de la mer du Sud.

Le capitaine Wallis, chargé par le roi d'Angleterre d'un voyage dans cette mer, mit à la voile le 22 août 1766. Il montait le vaisseau *le Dauphin*, et était accompagné du *Swallow*. Ce dernier navire, qui se trouvait en très-mauvais état, gênait beaucoup la marche de Wallis : on avait été obligé de l'attendre plusieurs fois, et au débouquement du détroit de Magellan, il resta tellement en arrière, qu'il finit par perdre de vue le Dauphin. Celui-ci poursuivit seul sa route, et nous allons donner le détail abrégé de la manière dont il découvrit l'île d'Otahiti, et des

premières relations que l'équipage eut avec les naturels.

Nous avions sur notre route, dit le capitaine Wallis, découvert plusieurs îles, lorsque le 18 juin 1767, à deux heures après midi, nous aperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'île d'Osnabruck à l'E. N. E., et cette nouvelle terre de l'O. N. O. à l'O.  $\frac{1}{4}$  Sud. Comme le temps était couvert et orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour, nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes;

depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêrèrent, nous regardant avec un grand étonnement, et s'entretenant successivement les uns les autres. En même tems nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite, et faisant le tour du vaisseau, et nous adressant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure, et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon, et sauta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac, et

nous lui présentâmes différentes quincailleries. Il nous paraissait les voir avec plaisir , mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques-uns des Indiens se fussent approchés , et qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présens , et plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau , ne connaissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens était debout sur le passavant , une de nos chèvres vint le heurter de sa tête au derrière. Surpris du coup , il se retourne brusquement , et voit la chèvre dressée sur ses pieds , se préparant à l'assaillir de nouveau. La vue de cet animal , si différent de tous ceux qu'il connaissait , le frappa d'une telle terreur , qu'il se pressa de sortir du vaisseau , et tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur , et revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos

chèvres et de nos moutons , je leur montrai nos cochons et nos volailles , et ils me firent comprendre par leurs signes , qu'ils avaient chez eux des animaux de ces deux espèces. Je leur distribuai alors quelques quincailleries et des clous , et je leur fis signe qu'ils allassent à terre , et qu'ils nous apportassent de leurs cochons , de leurs volailles et de leurs fruits ; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce tems-là ils cherchèrent à nous dérober quelque'une des choses qui étaient à leur portée ; notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin cependant , un de nos officiers de poupe étant venu où ils étaient , et étant occupé à parler à l'un deux par signes , un autre vint par derrière , et lui enlevant son chapeau bordé , sauta dans la mer par-dessus le couronnement , et l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit , nous gouvernions le long de la côte , en envoyant en même tems les bateaux pour sonder

plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile, et ne pouvant pas nous suivre, regagnèrent le bord. Le pays nous présentait le coup-d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat et couvert d'arbres à fruits de différentes espèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, et qui, dans l'éloignement, ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites collines couronnées de bois et terminées par autant de hauteurs, d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond, mais nous trouvâmes l'île bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie où il y avait quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées

pour sonder , et tandis qu'elles étaient ainsi occupées , j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnait. Je soupçonnai que les Indiens avaient le dessein de les attaquer ; et comme je voulais absolument prévenir toute espèce de querelle , je fis signal à nos gens de revenir : et en même tems , pour intimider les Indiens , je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues ; malgré l'effroi que leur avait causé notre feu , ils s'efforcèrent de lui couper le chemin : mais notre petit bâtiment marchant plus vite avec des voiles que les pirogues ne pouvaient faire avec leurs rames , se débarrassa bientôt de celles qui l'entouraient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avaient beaucoup de monde , et d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs de nos gens. Sur cela , l'officier qui était à bord de la chaloupe , tira un coup de mousquet chargé de

gros plomb, à l'homme qui avait jeté la première pierre, et le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetèrent à la mer, et tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur et un grand désordre. Aussitôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau, on les rentra à bord. Pendant qu'on était occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile et venant à nous. Comme je pensai qu'elle pouvait ramener quelques chefs, ou m'apporter quelque message de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchait très-bien, et fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parut avoir quelque autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, et ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur notre bord une branche de bananier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, et nous lui rendîmes la pareille en lui jetant une

des branches que nous avaient laissées les Indiens qui nous avaient rendu visite. Avec cela et quelques colifichets que nous leur présentâmes , il nous parut que nous les avions fort satisfaits , et peu de tems après ils se retirèrent.

Les officiers qui avaient été avec les chaloupes, m'informèrent qu'ils avaient sondé tout près du récif, et trouvé une aussi grande profondeur d'eau que dans les autres îles ; cependant comme j'étais au vent de l'île , j'avais lieu d'espérer que je trouverais à jeter l'ancre en courant sous le vent. Je pris donc ce parti ; mais , trouvant des brisans qui se prolongeaient à une grande distance de l'extrémité sud de l'île , je serrai le vent et je continuai la même manœuvre toute la nuit, pour pouvoir gagner l'est de l'île.

Le 20 , à cinq heures du matin , nous fîmes voiles , la terre nous restant au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. , à la distance de dix lieues , et nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au N. E. ; et une montagne remarquable , faite en pain de sucre , au N. N. E. Quand nous fûmes

à environ deux lieues du rivage qui nous offrait l'aspect le plus agréable, et qui était couvert de maisons et d'habitans, nous vîmes plusieurs grandes pirogues sous voile près de la côte, mais aucune ne dirigeait sa marche au vaisseau. A midi, nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'île, et nous l'avions alors du S.  $\frac{3}{4}$  O. au N. E.  $\frac{1}{4}$  O. Nous continuâmes de côtoyer le rivage, quelquefois à la distance d'un demi-mille, et quelquefois à quatre ou cinq milles; mais jusque-là nous n'avions point trouvé de fond. A six heures du soir, nous étions en travers d'une belle rivière, et la côte paraissant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit, et à tenter de jeter l'ancre le matin.

Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les chaloupes pour sonder le long de la côte et examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, et une

grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie et des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles et très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance; mais lorsque nos bateaux approchèrent du rivage; les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même tems à l'assaillir avec leurs bâtons et leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés, furent obligés de faire feu, et tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup ils tombèrent tous les deux dans la mer, et le reste de ceux qui étaient dans la pirogue, s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau, virent que nos bateaux demeuraient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue et

y réprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds, pour voir s'ils pourraient se tenir debout; et trouvant qu'ils ne le pouvaient pas, ils essayèrent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux et le soutinrent dans cette posture; mais, voyant que l'autre était tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournèrent au rivage, et d'autres revinrent de rechef au vaisseau pour trafiquer : ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite, que quand ils auraient envers nous des dispositions pacifiques, ils n'auraient rien à craindre, et qu'ils sentaient qu'ils avaient attiré sur eux-mêmes le malheur qui leur était arrivé.

Les bateaux continuèrent de sonder jusqu'à minuit, qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond était très-bon, par cinq brasses à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avait une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les officiers me dirent

que les Indiens étaient en foule sur le rivage, et que plusieurs venaient à la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau; qu'ils les pressaient, jusqu'à l'importunité, de descendre à terre, particulièrement les femmes, qui venaient jusque sur le bord.

L'après-midi j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pièces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un des fonds, et qui ont une anse par laquelle on peut les porter. Je voulais me procurer de l'eau dont nous commençons à avoir grand besoin. Pendant ce tems, plusieurs pirogues continuaient de se tenir près du vaisseau; mais les Indiens s'étaient rendus coupables de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures, les bateaux revinrent avec deux pièces d'eau seulement, que les Indiens avaient remplies; mais, pour se payer de leur peine, ils avaient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens, qui ne voulaient pas quitter leur bateau, usèrent de tous les moyens

possibles pour engager les Indiens à les leur rendre ; tout fut inutile : les Indiens, de leur côté, pressèrent fortement nos gens de descendre à terre, invitation à laquelle ils jugèrent qu'il n'était pas prudent de se rendre. Il y avait plusieurs milliers d'habitans de l'un et l'autre sexe et un grand nombre d'enfans sur le rivage, lorsque nos bateaux s'en éloignèrent.

Le 22, au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une provision de clous, de haches et d'autres choses semblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même tems un grand nombre de pirogues vint au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille et des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux et autres articles de ce genre ; de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

Les bateaux , en revenant , ne nous apportèrent que quelques Calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens était si grand sur le rivage , que nos gens n'avaient pas osé descendre , quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avaient employées le jour précédent. Les fruits et les autres provisions furent mis à terre et rangés sur le rivage , et les étrangers invités à venir les prendre ; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation , et furent inexorables ; et montrant aux Indiens les pièces d'eau qu'ils avaient à bord , ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avait retenues la veille. Les Indiens , de leur côté , furent sourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grappins , et sondèrent les environs pour voir si le vaisseau pourrait venir assez près pour couvrir ceux qui feraient de l'eau , auquel cas ils pourraient se hasarder à terre , en dépit de toute l'île. Quand ils s'éloignèrent , les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes et des

poinnes, en les huant et en leur donnant toutes les marques de mépris et de moquerie qu'elles pouvaient imaginer.

Sur leur rapport, le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, et nous partîmes sur-le-champ pour y aller, précédés de nos bateaux qui marchaient en avant pour sonder. A neuf heures nous tournâmes autour du récif, et nous nous arrêtâmes dans le dessein de jeter l'ancre; mais lorsque nous fûmes proches des bateaux, notre vaisseau toucha. Nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible, et nous allégeâmes le vaisseau de tout ce qu'il y avait de plus pesant sur le pont. Nous mîmes en même tems notre chaloupe dehors avec notre ancre de toue, notre petite ancre et son cable, et une hansière, dans le dessein de les

porter au dehors du récif, afin que, quand les ancres auraient pris fond, nous pussions nous touer sur elles, en forçant sur le cabestan ; mais malheureusement , en dehors de la chaîne de rochers , il n'y avait pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant , le vaisseau continuait de battre contre le roc avec une grande violence , et nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tentèrent cependant pas de nous aborder ; mais ils paraissaient attendre notre prochain naufrage. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation , sans pouvoir rien faire pour nous en tirer , si ce n'est de défoncer quelques tonneaux : mais une brise levant heureusement de terre , l'avant de notre navire se détacha ; nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles , sur quoi il commença à se mouvoir , et fut bientôt en pleine eau.

Nous prîmes tout de suite le large , et les bateaux ayant été envoyés sous le vent , trouvèrent que le récif s'étendait

à l'ouest environ un mille et demi, et qu'au-delà il y avait un fort bon mouillage. Le maître, après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif, et garni la chaloupe d'ancres et de hansières à touer, et d'une garde pour la défendre de la part des Indiens, vint à bord et pilota le vaisseau autour du récif jusque dans le havre, où, sur le midi, il fut à l'ancre, à dix pieds d'eau sur un beau fond de sable noir.

Bientôt un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe. Comme je vis qu'elles avaient des cochons, de la volaille et des fruits, je chargeai le canonier et deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions, pour des couteaux, des clous, des grains de verre et d'autres quincailleries, en défendant en même tems tout commerce avec les Indiens, à tout autre personne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté, et celles qui vinrent les dernières étaient doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts et vi-

goureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étaient préparées bien plus pour la guerre, que pour le commerce; n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étais malade, j'appelai M. Furneaux, mon premier lieutenant, et je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau. Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée; je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file. Pendant que ces dames s'offraient à nous, les grandes pirogues qui étaient chargées de pierres, s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très-petite distance; quelques-uns des Indiens chantant d'une voix rauque, quelques autres soufflant dans des conques marines, et d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après, un homme, qui était couché sur une espèce de ca-

napé placé sur une de ces grandes doubles pirogues , fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau ; j'y consentis tout de suite , et quand il fut près de mon bord , il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes , lui faisant signe qu'il me la remît. Je la reçus avec des expressions d'amitié , et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais , à mon grand étonnement , il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau , et , au signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main , il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous , et nous lancèrent un grêle de pierres par tous les côtés ; c'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait , d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible. J'ordonnai donc de faire feu , je fis tirer aussi de très-près deux pièces du gaillard , que j'avais fait charger à

mitraille. La décharge mit quelque désordre parmi les Indiens ; cependant, quelques minutes après, ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont, prirent alors leur poste : je fis tirer mes grosses pièces, et j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes ; et de nouvelles pirogues arrivaient de tous côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à venir sur nous. Aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis, et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureuse-

ment trompé; une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées, se rassemblèrent de nouveau; elles demeurèrent quelque tems sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse, par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs blessèrent nos gens, qui en auraient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac, pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce tems, plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portaient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter sur-le-champ quelques pièces, pour les faire tirer, en même tems que deux autres tireraient de l'arrière sur

les pirogues qui nous attaquaient par là. Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant, il y en avait une où paraissait être quelque chef d'Indiens, car c'était de cette pirogue qu'était venu le signal qui les avait rassemblés. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré si juste, qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, ils se dispersèrent avec tant de vitesse, que, dans une demi-heure, il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue, et que tout ce peuple qui couvrait le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

Quand l'on se fut assuré que l'atterrage était bon, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés et garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, et de s'établir sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouverait à portée d'être protégé par le bateau et le vaisseau. A

deux heures , les bateaux débarquèrent sans opposition , et M. Furneaux planta un bâton de pavillon , arracha une motte de gazon , et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté , en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de *l'Isle du roi Georges III*. Il alla ensuite à la rivière , goûta l'eau qu'il trouva excellente , et en fit boire à tous ses gens avec du rhum , à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils étaient à la rivière , large d'environ douze verges , et guéable , il vit de l'autre côté deux hommes âgés , qui , apercevant qu'ils étaient découverts , se mirent en posture de supplians , et parurent effrayés et confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la rivière ; l'un d'eux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens , il s'avança rampant sur ses mains et sur ses genoux ; mais M. Furneaux le releva ; et tandis qu'il était encore tout tremblant , lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans notre vaisseau , et s'efforça de lui faire entendre que , si les habitans n'entre-

prenaient plus rien contre nous<sup>1</sup>, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions besoin, il leur fit voir quelques haches et d'autres choses, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il désirait avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation pantomime, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verres et d'autres bagatelles; après quoi ils se rembarqua et laissa le pavillon flottant. Aussitôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien vint au pavillon et dansa autour pendant un assez long tems, ensuite il se retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jeta à terre, et se retira une seconde fois; nous le vîmes reparaitre peu de tems ensuite avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une position suppliante, et s'approchèrent du pavillon

à pas lents ; mais le vent étant venu à l'agiter , lorsqu'ils en étaient tout proches , ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent un peu de tems à quelque distance , occupés à le regarder , ils s'en allèrent ensuite , et rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au bas du bâton du pavillon , et enfin prenant courage , ils se mirent à danser. Après cette cérémonie , ils portèrent les cochons au rivage , lancèrent une pirogue et les mirent dedans. Le vieillard , qui avait une grande barbe blanche , s'embarqua seul avec eux et les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous , il fit un discours suivi , et prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier , une à une , qu'il nous présenta en proférant pour chacune , à mesure qu'il nous les donnait , quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre : je me disposais à lui faire quelques présens ; mais il ne voulut rien accepter , et bientôt après il retourna au rivage.

La nuit survint et fut obscure ; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques et d'autres instrumens à vent, et nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte. Le 26, à six heures du matin, je ne vis paraître aucun habitant sur le rivage ; j'observai que le pavillon avait été enlevé : sans doute qu'ils avaient appris à le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, et si tout était tranquille, de nous le faire savoir, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de tems après, nous eûmes le plaisir de voir qu'il envoyait pour avoir des pièces d'eau, et, à huit heures du matin, nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens étaient occupés de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent du côté opposé de la rivière, avec le vieillard que l'officier avait vu le jour précédent, et qui bientôt après passa la rivière, apportant avec lui des fruits et quelques volailles qui furent aussi en-

voyés au vaisseau. A ce moment, j'étais si faible par l'indisposition dont je souffrais depuis près de quinze jours, que je pouvais à peine me traîner. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie, j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, en même tems, un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'Ouest, et ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je vis au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissaient derrière. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui doubaient avec beaucoup de vitesse l'autre pointe de la baie à l'Est. Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier, qui était à terre, de ce que j'avais vu; et pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le fallait, ses pièces d'eau à terre. Il

avait lui-même aperçu le danger, et s'était embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens se glissaient vers lui, par derrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris et s'avancèrent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, et les Indiens ayant passé la rivière, s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivaient sur la côte, excepté une multitude de femmes et d'enfans qui se placèrent sur une colline d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, se trouvèrent plus voisines de l'endroit où était mouillé le vaisseau, elles se rapprochèrent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portaient avec eux de grands

sacs que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avaient doublé les deux pointes et beaucoup d'autres parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaisseau; de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter le hasard d'une seconde attaque. Comme je pensai que le combat serait moins meurtrier si j'en diminuais la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive, et à mettre fin par-là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens, qui étaient tous à leur poste, de faire feu d'abord sur les pirogues qui étaient en groupes. Mon ordre fut si bien exécuté, que celles qui étaient à l'Ouest, regagnèrent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible; tandis que celles qui venaient du côté de l'Est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le

combat. La colline se trouvait alors couverte de plusieurs milliers de personnes qui se croyaient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire, et dans l'espérance que quand ils auraient éprouvé que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, je fis tirer sur eux quatre coups rasans: deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avait beaucoup d'Indiens rassemblés. Ils furent frappés de terreur et de consternation; de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement. Après avoir ainsi nétoyé la côte, j'armai mes bateaux et j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avait tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement achevée, et plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étaient de soixante pieds de long, larges de trois et amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes, si l'on

en excepte deux ou trois plus petites qui portaient des fruits, des volailles et quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, et se retirèrent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avaient les jambes liées, et qu'ils placèrent auprès des branches; après quoi ils se retirèrent encore. Enfin, ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons et quelques chiens qui avaient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; et rentrant dans le bois, ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, et qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils le placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnaître bien en quoi consistaient ces gages de paix. Nous

parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffes; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le cou s'élever à plusieurs reprises, et marcher quelque tems debout et droits, nous les prîmes pour une espèce d'animal étranger et inconnu, et nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, et notre étonnement cessa. Nos gens trouvèrent neuf bons cochons, outre les chiens et les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent l'étoffe et délièrent les chiens; en échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous et d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens, qui étaient à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau était-il revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons, et nous appelèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avaient touché à rien de ce que nous

avons laissé sur le rivage; quelqu'un imagina que s'ils ne recevaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture était juste; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent et emportèrent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière et remplirent toutes les pièces d'eau, faisant à peu près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avaient point souffert pendant le tems que les Indiens en avaient été maîtres, et que nous n'avions perdu que quelques seaux de cuir et un entonnoir, que nous ne pûmes recouvrer.

Le matin du jour suivant, 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard qui avait passé la rivière pour aller à eux le premier jour, parut de l'autre côté, et après avoir fait un long discours,

traversa l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens, l'officier lui montra les pierres qui étaient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon, et qui y avaient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avais fait briser, et il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avons fait, n'avait eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs avec une grande émotion, et de tems en tems avec des regards, des gestes et une voix capables d'effrayer. Son agitation se calma pourtant par degrés; et l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas entendu un mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put s'imaginer, qu'il désirait vivre en paix avec les Indiens, et que

nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa et lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être le plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous désirions obtenir d'eux des provisions ; que les Indiens ne vissent qu'en petit nombre à la fois, et que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils restassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira, paraissant fort satisfait ; et avant midi il s'établit un commerce régulier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la volaille et des fruits, de sorte que tout l'équipage, tant sains que malades, eut de tous ces vivres à discrétion.

La bonne intelligence étant ainsi établie entre les habitans de l'Isle d'Otaïti et nous, nos relations devinrent de plus en plus intimes : nous avions à terre un poste permanent où nos malades allaient refaire leur santé, et qui étaient en quelque sorte l'entrepôt de notre commerce,

et chaque jour nous recevions de nouvelles visites à notre vaisseau. Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme, qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons; après quoi elle était retournée avec lui, au lieu d'aller à l'aiguade, et lui avait témoigné le désir de venir au vaisseau; ce qu'il lui avait paru convenable d'accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit, pendant tout le tems qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai

un grand manteau bleu, que je jetai sur ses épaules où je l'attachai avec des rubans, et qui descendait jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir, de la verroterie de différentes sortes, et plusieurs autres choses, qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt; je compris qu'elle voulait dire que je devrais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que je m'y rendrais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut s'en retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner; après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison, elle en avait une autre, fermée d'une palissade.

Le 12, au matin, j'allai à terre pour la première fois, et ma princesse ou plutôt ma reine, car elle paraissait eu

avoir l'autorité, vint bientôt à moi suivie d'un nombreux cortège. Comme elle s'aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras et de me porter non-seulement au delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison : on rendit, par ses ordres le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie : j'avais commandé un détachement qui nous suivit. La multitude s'assemblait en foule sur notre passage, mais au premier mouvement de sa main sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait librement passer. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle ; elle me les présenta en me faisant comprendre par ses gestes, qu'ils étaient ses parens, et me prenant par la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassait un espace de terrain, long de 327 pied

et large de 42; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté, et 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait 30 pieds de hauteur, et les côtés de la maison au-dessous des bords du toit, en avaient 12, et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement et dans le

silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand, s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frotaient, reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure; après quoi elles nous r'habillèrent, et, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse hôtesse fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquels elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette faveur; mais, ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédaï. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore, mais, comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras, et toutes les fois que nous trouvions en

notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant, lorsque j'étais en santé.

Cette femme, qui se montra constamment l'amie des Anglais pendant leur séjour à l'île d'Otaïti, se nommait Obéréa : elle était mère de l'héritier présomptif de l'autorité souveraine, encore en bas âge, et c'était à cette considération qu'elle devait le crédit dont les Européens la virent jouir à cette époque; car, plus tard, lorsque Cook vint visiter les mêmes parages, Obéréa ne tenait plus dans l'Isle d'Otaïti, que le rang d'une riche particulière. L'attachement qu'elle avait conçu pour le capitaine Wallis et les siens, était véritable; ils en eurent la preuve lorsqu'il fut question de leur départ. On devait mettre à la voile le 27 juillet; le 26, sur les six heures du matin, la reine vint à bord, apportant un présent de cochons et de volaille, mais elle retourna à terre bientôt après. Cependant elle revint en-

core au vaisseau sur les trois heures de l'après-midi, comme si elle n'eût pu se faire à l'idée de la séparation qui ne devait pas tarder à avoir lieu. Elle nous donna de très-beaux fruits, dit le capitaine Wallis; elle m'engagea d'une manière très-pressante, à séjourner dix jours de plus dans l'île, me faisant entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je lui répétais que je mettrai à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes, et quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes, quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours, elle me dit par signes, de ne pas attendre si long-tems, et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut satisfaite. Elle resta à bord jusqu'à la nuit, et ce fut avec

beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt, elle se jeta sur un fauteuil, et pleura pendant long-tems, avec tant de sensibilité, que rien ne pouvait la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée de sa suite. Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, et j'envoyai en même tems à terre le grand bateau et le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; et doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahiens, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. La reine s'avança, et les invita à descendre. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons et des fruits; et, lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier ayant reçu ordre

de n'amener personne, ne voulut pas se charger d'elle. Quand elle vit que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord ; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise ; nous levâmes l'ancre, et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'il fallait absolument qu'elle retournât dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs : toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer ; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, et celle qui portait la reine, s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Obéréa alla dans

l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, et sans paraître y faire beaucoup d'attention. A dix heures, le vaisseau du capitaine Wallis avait dépassé le récif; il s'éleva un vent frais; les Otahitiens, et surtout la reine, voyant définitivement partir leurs bons amis les Anglais, leur dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que les navigateurs ne purent retenir leurs larmes.

HISTOIRE DE M. JOHNSON,  
*Citoyen de Virginie, pris par les  
 Indiens, en 1790.*

M. Laroche foucauld Liancourt rapporte dans son Voyage aux Etats-Unis, un fait qui nous paraît très-propre à piquer la curiosité du lecteur et à lui faire connaître quelques-unes des nations sauvages de l'Amérique: nous allons en donner un récit abrégé.

M. *Johnson*, négociant de la Virginie, étant appelé par quelques affaires dans le Kentucky, partit de Richemond dans les premiers jours de mars 1790, avec M. *May*, habitant de Pétersbourg, dans le même état, son ami, et grand propriétaire de terres au Kentucky. Tous deux se rendirent sur les bords du grand Kanhawa. Ils y trouvèrent *Jacob Skuyt*, marchand de Greenbriar-court-House, en Virginie, portant aussi au Kentucky une grande quantité de marchandises. Ils achetèrent ensemble un de ces bateaux destinés à descendre l'Ohio, qui, ne pouvant pas le remonter, n'ont de solidité que celle nécessaire pour faire le voyage, et par conséquent se vendent à bon marché : ce sont de longs bateaux plats non pontés. Embarqués avec leurs marchandises et leurs provisions, ils descendirent la rivière, conduisant eux-mêmes ce bateau. Il n'est question dans tout le trajet, qui est de 295 milles jusqu'à *Limestone*, que de tenir le bateau dans le courant, assez rapide pour le conduire sans l'aide des

rames. Au confluent du grand Kanhawa avec l'Ohio, à *Point-Pleasant*, ces trois voyageurs en trouvèrent trois autres qui attendaient une occasion pour descendre au Kentucky : c'étaient *William Phlyn*, de Point-Pleasant, petit marchand très-accoutumé à ce voyage, et *Doly* et *Peggy Flaming*, jeunes filles du même lieu, allant, sous la protection de Phlyn, leur parent, s'établir au Kentucky.

Partis de Point-Pleasant le vendredi 20 mars, de bonne heure dans la matinée, ils avaient dans vingt-deux heures parcouru cent dix milles. Il était cinq heures du matin ; ils n'étaient pas loin de l'embouchure du Scioto, et ils devaient, selon toute probabilité, arriver à Limestone le lendemain avant la pointe du jour, lorsqu'ils entendirent des cris lamentables. Ces cris venaient de deux hommes, qui, parlant anglais, et s'exprimant dans les accents les plus douloureux, appelaient leur assistance, leur disant qu'ils avaient été pris par les Indiens, qu'ils leur avaient échappé,

mais qu'ils n'avaient pas mangé depuis quatre jours. Ils demandaient que si on ne pouvait les recevoir dans le bateau, on leur donnât au moins quelque nourriture.

Le premier sentiment de tous les passagers fut d'aller au secours de ces malheureux ; mais le second fut , pour quelques-uns d'eux, celui de l'inquiétude que cette action ne les mît eux-mêmes dans le danger de tomber entre les mains des Indiens. M. Johnson et M. May se déclarant pour cette crainte, elle fut combattue par les deux autres hommes qui la regardaient comme sans fondement, et par les deux femmes, qui, cédant à la pitié, mouvement plus habituel à leur sexe qu'au nôtre, traitaient de barbarie l'opposition que ces deux messieurs mettaient à sauver la vie à ces hommes près d'expirer.

La discussion dura quelque tems : MM. Johnson et May ressentaient toujours la même inquiétude, mais ils commençaient à ne plus la témoigner aussi vivement ; l'humanité de leurs com-

pagnons de voyage les faisait rougir.

Les deux malheureux suivaient sur le rivage le bateau qu'entraînait la force du courant. Leurs plaintes, leurs cris, leurs expressions de désespoir redoublaient, lorsque William Phlyn, à qui l'habitude au Kentucky donnait quelque crédit parmi les autres, proposa de descendre seul et de porter du pain à ces hommes, si on voulait le mettre à terre. Il assurait qu'il verrait venir de loin les Indiens s'ils se présentaient, qu'alors le bateau pourrait, à l'aise, gagner le large, et leur échapper, et que lui-même, suivant à pied le rivage, arriverait le lendemain à Limestone, sans tomber dans leurs mains.

Il eût été trop dur pour ces deux messieurs de s'opposer à une telle proposition, car les deux femmes et Jacob Skuyl l'appuyaient ardemment; ils s'y rendirent donc, et le bateau fut dirigé vers le rivage, le long duquel les deux malheureux se traînaient dans l'attitude de la dernière souffrance. Faut-il que

la bonne foi et l'humanité soient si souvent déçues ! Hélas ! l'inquiétude de ces messieurs n'était pas sans fondement ; ces hommes étaient deux traîtres apostés pour attirer le bateau ; par les Indiens qui suivaient leur marche en se tenant toujours éloignés du rivage et cachés derrière les arbres qui le bordaient. Ils parurent lorsque le vaisseau fut près d'aborder , et se montrèrent au nombre de vingt-cinq à trente , en poussant des cris affreux et faisant feu sur les voyageurs. M. May et Doly Flamming furent tués à la première décharge ; les autres , aussi étonnés qu'effrayés , cherchèrent à regagner le courant ; mais déjà trop près du bord , rendus moins adroits sans doute par la présence d'un grand danger , ils ne s'en éloignaient que lentement.

Les Indiens continuaient leur feu ; Jacob Skuyt venait d'être blessé , deux chevaux embarqués venaient aussi d'être tués. La frayeur redoublait dans les trois voyageurs qui pouvaient agir

encore , et leurs moyens d'activité diminuaient.

La rage des Indiens augmentant par l'espérance du succès, quelques-uns d'eux se mirent à la nage, et approchèrent du bateau, tandis que les autres, restés sur le rivage, menaçaient les voyageurs, en les tenant en joue, de tirer sur eux s'ils faisaient la moindre résistance. Les Indiens nageurs amenèrent donc le bateau sur le bord, et les malheureux Américains abordèrent au milieu des cris de ces Indiens, qui n'étaient plus des cris de fureur, mais des expressions de joie. Les Indiens leur présentèrent la main, que ceux-ci acceptèrent avec plus ou moins d'empressement, selon le degré de leur crainte, et il est facile de juger qu'elle était extrême; cependant cette réception la tempéra un peu.

Tandis qu'une partie des Indiens accueillait ainsi à leur manière les prisonniers, en les écartant du rivage, une autre partie était dans le bateau, prenant et emportant toutes les marchan-

dises, toutes les provisions; quelques autres coupaient du bois et faisaient du feu. Auprès de ce feu on apporta le butin et les deux malheureux tués à la première décharge; ceux-ci, d'abord dépouillés de tous leurs vêtemens, furent sur-le-champ *scarpelés* ( c'est à dire que les sauvages leur enlevèrent la chevelure avec la peau de la tête ). On jeta ensuite leurs corps dans la rivière. M. May était l'ami intime de M. Johnson; ce spectacle lui fit souffrir un supplice affreux. Les sauvages mirent ces scarpels sécher auprès du feu, pour qu'ils pussent servir ensuite à augmenter les trophées de la tribu à laquelle ils appartenaient.

Aucun des vêtemens de Peggy-Flaming ne fut touché. Les trois hommes furent déshabillés avec plus ou moins de rigueur, selon l'humeur de ceux qui s'en chargeaient et de ceux dont ils étaient entourés. M. Johnson, par exemple, dépouillé de son habit et de sa veste, l'était déjà à moitié de sa chemise, lorsqu'un des Indiens, qui jusque-là

ne s'était pas mêlé de sa toilette, la lui remit de force, en parlant à celui qui la lui ôtait, d'un ton à faire croire qu'il le blâmait, et qu'il avait droit de le faire. Il lui fut donné, par ce même Indien, une couverture, pour le dédommager de la perte de son habit et de sa veste. Ses souliers lui furent ôtés et changés contre des mockissous, souliers indiens, faits avec des peaux de daim. Ses culottes et ses bas lui furent laissés pour ce jour-là. Tous les différens habillemens furent réunis aux effets déjà pris. Les Indiens étaient alors au nombre d'environ soixante-dix, parmi lesquels était une douzaine de femmes.

Leur chef les rassembla autour du feu, et là, le *tomahawk* à la main, il les harangua pendant environ un quart-d'heure, avec une grande facilité de paroles, et avec les gestes, le ton et l'expression de l'enthousiasme sur le visage; il montrait successivement le ciel, la terre, la rivière et les prisonniers. Presque à chaque phrase, les Indiens qui l'écoutaient avec une grande

attention, applaudissaient par un espèce de son guttural, traînant, profond et triste.

Le butin fut distribué entre les sept différentes tribus qui concouraient à cette expédition. Trois des prisonniers furent donnés à la tribu des *Shawaneses*, la plus nombreuse dans cette petite armée, et à laquelle appartenait le chef général; l'autre fut donné à celle des *Cherokées*, et c'était William Phlyn : chacun d'eux fut d'ailleurs confié plus particulièrement à la garde d'un Indien, chargé de répondre de sa personne. Les prisonniers, ainsi distribués, restèrent réunis, et ne perdirent pas la liberté de communiquer entre eux sans contrainte. Ce fut alors que les deux hommes qui les avaient attirés par leurs plaintes, rejoignirent les Indiens. Ils reçurent de durs reproches de leurs infortunées victimes, et ces reproches étaient encore modérés par la crainte que les Indiens ne les entendissent. Ils s'excusèrent, en disant qu'ils avaient été forcés d'agir ainsi, sous peine de la vie. C'é-

taient deux habitans du Kentucky, pris six mois auparavant dans leur propre habitation, par ces mêmes Indiens, qui, depuis, les avaient fait plusieurs fois servir au même usage auquel ils venaient d'être employés.

Les provisions trouvées dans le bateau, furent mangées par les Indiens, qui cependant les partagèrent généreusement avec leurs prisonniers. La nuit arriva, et chacun se coucha sous les arbres; les prisonniers, entourés par la tribu à laquelle ils avaient été donnés, et plus particulièrement veillés par l'Indien auquel ils avaient été confiés. Peggi Flamming, qui ne fut pas abandonnée de ses gardes, fut cependant, pour cette nuit, particulièrement entourée de femmes. M. Johnson fut lié par les coudes, et chacun des bouts de la corde était attaché à des arbres très-distans; de manière qu'il n'avait pas la faculté de se coucher. Ce n'était pas encore assez pour tranquilliser son garde; il lui passa autour du cou une corde attachée à un arbre derrière lui,

corde qui ne les serrait pas , mais qui , portant une grosse sonnette , eût éveillé toute la troupe au moindre mouvement qu'il eût fait. On prit à peu près les mêmes précautions avec tous les autres. Les deux traîtres blancs étaient en entière liberté , et quelques Indiens entouraient à une certaine distance , cette caravane , pour veiller à tout ce qui se passait autour d'elle.

Le lendemain matin , les prisonniers , détachés de leur arbre , furent rendus à la même liberté que la veille.

Sur les dix heures , les Indiens tapis le long de l'Ohio , vinrent avertir qu'ils voyaient de loin un bateau descendant le fleuve ; alors les prisonniers reçurent ordre de se joindre aux deux qui , la veille , avaient trompé leur compassion , et d'appeler à eux , par tous les moyens possibles , les voyageurs qui étaient dans le bateau. Il est plus aisé de se faire une juste idée de l'horreur que leur fit une telle proposition , que de l'effroi que leur inspirait la certitude de perdre la vie , s'ils s'y refusaient ; car les me-

nances les plus positives accompagnaient cet ordre , et ne leur laissaient aucun lieu d'hésiter.

Il fallut donc se résoudre à suivre les deux blancs. M. Johnson se promit seulement , puisque la sûreté de sa vie l'obligeait à faire partie de cette troupe avilie et perfide , de ne pas se rendre , au moins par aucun acte volontaire , coupable de l'esclavage , et probablement de la mort des malheureux que le bateau portait ; de ne faire aucun geste , de ne prononcer aucune parole. Il n'en eut pas besoin ; ses compagnons en firent assez pour toucher l'humanité des nouveaux voyageurs , qui , sans hésitation , se dirigèrent vers le rivage , dans l'intention d'y soulager l'infortune. A peine en approchèrent-ils , que les Indiens , suivant derrière les broussailles , comme ils avaient fait la veille , parurent , firent feu et atteignirent les six personnes que le bateau contenait. Les cris de triomphe succédèrent encore aux cris de fureur. Le bateau fut promptement amené : deux des malheureux atteints n'étaient

pas morts; ils furent sur le champ achevés à coup de tomahawk. Les six scalpels furent enlevés, mis à sécher comme la veille, et le butin distribué avec autant d'égalité, mais moins de cérémonie.

Peu de temps après, trois nouveaux bateaux furent annoncés par les sentinelles; même ruse employée, mais cette fois, inutilement. Ces familles, qui se rendaient au Kentucky, ne firent paraître aucune tentation de se détourner de leur marche, et la continuèrent. Les Indiens firent feu sur les bateaux; mais la largeur de l'Ohio étant de près d'un mille, les balles ne les atteignirent pas. La terreur n'en prit pas moins aux voyageurs: ils étaient distribués, avec leurs bestiaux, sur les trois bateaux; ils se réunirent sur un seul, croyant, par la réunion de leurs forces, accélérer davantage sa marche, et échapper avec plus de certitude; ils abandonnèrent les deux autres au courant. La division des bateaux donna aux Indiens l'espérance de s'en rendre maîtres; jamais ils ne l'eussent osé, si les voyageurs, sans les désunir,

eussent continué leur route ; car , plus avides que hardis dans leurs entreprises les Indiens n'attaquent jamais sans croire à la supériorité de leurs forces , et ils n'y croient pas légèrement. Encouragés donc par leur nombre, par la terreur apparente de leur ennemi, ils se déterminèrent à le poursuivre. Ils avaient eux-mêmes pris, depuis la veille, deux bateaux ; ils y entrèrent au nombre d'environ trente, y jetant leurs prisonniers, et se dirigèrent aussi vite qu'ils purent vers le bateau qui fuyait. Les deux qui avaient été abandonnés au courant leur appartinrent bientôt. Ce n'était alors rien pour eux : ils voulaient avoir le troisième ; ils le poursuivirent avec des efforts redoublés et les cris les plus perçans , ils tirèrent sur lui tous les fusils qu'ils portaient, mais leur feu comme leurs efforts furent également sans succès. Le bateau, déjà fort éloigné, approchait des lieux où les Indiens craignaient de trouver de nouveaux ennemis ; il leur fallut donc renoncer à leur espoir, et se contenter du riche butin

qui était tombé dans leurs mains. C'étaient les effets , les provisions , les richesses de toute nature de quatre familles de Virginie , qui émigraient ensemble pour s'établir au Kentucky.

Ils les amenèrent au rivage , et sans commencer cette fois par se distribuer tout ce qu'ils contenaient , ils se jetèrent avec avidité sur quelques barriques de whiskey , et en burent avec un tel excès qu'ils en furent promptement ivres. Six ou sept de ceux à qui la garde du butin était confiée , avaient reçu au commencement du repas , l'ordre de demeurer sobres , et étaient les seuls qui n'eussent pas perdu la raison. Tous les autres étaient couchés et endormis profondément ; et de ce nombre étaient le chef et les gardes particuliers des prisonniers. William Phlyn lui-même avait assez bu de whiskey pour être dans le même état que ses maîtres.

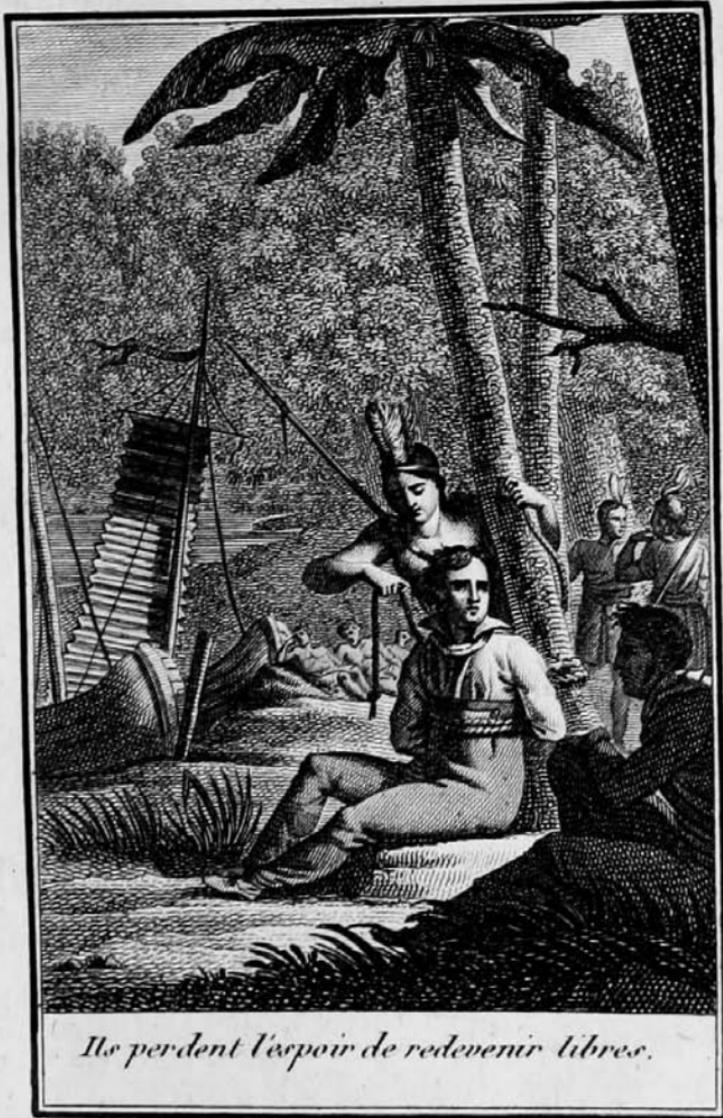
M. Johnson livré à de sérieuses réflexions , n'avait pris aucune part à cette dégoûtante orgie. Ses pensées n'avaient pour objet que le danger certain de sa

position, et le désir ardent d'y échapper s'il en trouvait la possibilité. Il crut la voir dans le sommeil général de tout ce dont il était environné. Il en fit part à Jacob Skuyl, auprès duquel il était couché. Les bateaux étaient attachés à des pieux le long du rivage, et à une petite distance ; il ne s'agissait que de s'y glisser sans être vu, et la nuit était noire, que de se jeter dans le premier et de l'abandonner au courant. Le succès était assuré s'ils pouvaient arriver à ces bateaux, et leur mort, s'ils étaient surpris, ne leur paraissait pas plus certaine que celle qui leur était destinée s'ils n'échappaient pas. Jacob Skuyl entra d'autant plus avidement dans ce projet, qu'il n'avait, deux heures plus tôt, évité la mort que par une espèce de miracle. Un Indien, dans la fureur de son ivresse, et sans aucun motif, avait couru sur lui, le couteau à la main, et allait le scarpeler, quand deux autres, plus sobres pour le moment, avaient arrêté sa violence.

Les derniers mots du petit complot

se disaient tout bas entre MM. Johnson et Skuyl, lorsqu'un Indien, couché à une assez grande distance d'eux pour qu'ils n'eussent pas cru possible qu'il les entendît quand il aurait su l'anglais, se leva, vint à eux et les attacha comme ils l'avaient été la nuit précédente, toutefois sans aucune démonstration de colère, sans même leur adresser une seule parole.

S'il est facile de se faire une idée du bonheur que les deux prisonniers croyaient à l'instant même si près d'eux, il est possible de se figurer l'horreur actuelle de leur situation; liés étroitement à des arbres, séparés l'un de l'autre, convaincus, par la triste expérience qu'ils venaient d'en faire, que la surveillance la plus exacte ne les abandonnait jamais dans les momens où ils s'en croyaient les plus éloignés, ils se voyaient perdus sans ressources. Le souvenir de tout ce qui leur avait été vingt fois raconté de la barbarie des Indiens pour leurs prisonniers, se représentait sans cesse à leur pensée d'une manière



*Ils perdent l'espoir de redevenir libres.*



effroyable. Ils savaient qu'ils étaient destinés aux outrages les plus humilians, aux fatigues les plus pénibles, aux supplices les plus cruels, les plus multipliés et les plus barbarement prolongés; et ils étaient entourés des hommes qui, abrutis aujourd'hui dans la stupeur de l'ivresse, seraient avant peu les instrumens de leurs tortures. C'est dans ces tristes réflexions que nos deux infortunés passèrent le reste de la nuit.

Le retour du jour éveilla successivement la troupe qui les environnait; ils furent déliés comme la veille, et cette journée, la troisième de leur captivité, se passa en continuation d'orgie, dont le reste des liqueurs spiritueuses donnait le moyen.

Le lendemain, le chef jugeant sans doute son expédition assez lucrative, prononça qu'elle était terminée, et les différentes tribus qui composaient la troupe, se mirent en route pour retourner à leurs habitations. Elles étaient toutes des environs des lacs Ontario et

Erié; la tribu la plus nombreuse était celle des Shawanèses.

MM. Johnson, Jacob Skuyl et Peggy Flamming avaient été dévolus, comme nous l'avions déjà dit, à la tribu des Shawanèses, composée d'environ quarante Indiens; ils quittèrent ensemble le rivage de l'Ohio, laissant William Phlyn s'acheminer avec les Cherokees.

Dans la marche du premier jour, M. Johnson fut chargé de conduire une vache qui faisait partie du butin pris la sur-veille dans les bateaux abandonnés. Jacob Skuyl, comme blessé, n'eut aucun autre soin que celui de suivre la marche de la troupe. Peggy Flamming, tantôt entourée d'Indiens, tantôt de femmes, marchait à sa volonté, et tous les trois avaient la liberté de se réunir, sans que jusque-là la défiance des Indiens en conçut quelque ombrage. Le butin considérable réparti à cette tribu était porté sur des chevaux pris dans les bateaux, et par les Indiens qui furent, cette première journée, chargés de ce que les chevaux ne pouvaient porter,

et qui, de tems en tems, en faisaient partager le poids à M. Johnson.

Cette première marche ne fut que de cinq milles. Les Shawaneses s'arrêtèrent dans une vaste et belle vallée, où sous des arbres très-épais, paissaient une quarantaine de chevaux qu'ils avaient pris, depuis le commencement de l'expédition, à différens voyageurs, et envoyés à cette place, par où les Indiens devaient passer en s'en retournant, et qui d'ailleurs, comme presque toutes les parties de ces éternelles forêts, fournit un paturage épais, substantiel, propre même à engraisser des animaux. Dans la halte la vache fut tuée, rôtie et mangée; tout ce qui n'en était pas consommé, le lendemain au moment du départ, fut abandonné; mais alors la troupe était diminuée du chef et de huit à dix Indiens, qui, montés sur les meilleurs chevaux, gagnaient les devans, dans le dessein d'arriver promptement à leur ville. Ils avaient emmené avec eux Peggy Flammig, qui, pour sauver sa vie, montra une volonté positive de

plaire aux chefs et aux Indiens de qui elle dépendait, et trouva ainsi grâce auprès d'eux. La bonne humeur de Peggy Flamming lui réussit à souhait ; elle fut placée sur un des meilleurs chevaux, et dut, pendant le reste du voyage, être moins inquiète des dangers de son sort futur.

Ses deux compagnons d'infortune n'ayant pas, comme elle, les moyens de charmer leurs maîtres, continuèrent leur route aussi tristement qu'ils l'avaient commencée. Seulement les chevaux qu'on ramenait à la tribu, étant plus nombreux, et la vache étant tuée, ils n'eurent plus rien à porter, ni à faire. La troupe se mettait en marche vers huit à neuf heures du matin, après avoir déjeûné avec quelques viandes sèches prises dans les bateaux, ou quelques débris du repas de la veille. Elle s'arrêtait vers midi ; on faisait cuire les animaux que les chasseurs venaient de tuer, et souvent l'heure de la station était déterminée par le succès de leur chasse ; en fumant quelques pipes après

dîner, on se remettait en marche jusqu'à une heure avant la nuit, on soupaît comme on avait dîné; encore quelques pipes fumées en silence, et l'on se couchait sur des peaux d'animaux. Les prisonniers étaient liés tous les soirs, et le voyage recommençait le lendemain.

Dans la marche, quelques Indiens s'écartaient en avant, et c'étaient communément les chasseurs; d'autres se tenaient à quelque distance en arrière pour épier si la troupe n'était pas suivie; car la méfiance et la vigilance des Indiens sont extrêmes. Si quelques Indiens de la troupe, ou de l'espèce d'arrière-garde, aperçoivent quelque gibier, ils le tuent comme ceux qui marchent en avant, mais qui cependant y semblent plus particulièrement destinés. On ne tue que le gibier nécessaire pour le prochain repas: l'immense quantité qu'on en trouve dans ces forêts, ne permettant pas la moindre inquiétude pour le repas suivant. Le gibier tué et dépouillé, est coupé en morceaux très-gros, et fixé sur des pieux de bois pointus, fichés

en terre. On allume le feu autour ; les femmes sont ordinairement chargées du soin de cette cuisine. Les Indiens prennent toutes les précautions convenables pour éviter que leurs feux se communiquent aux arbres qui sont sur pied.

Les deux prisonniers, comme on peut le croire , profitaient dans leur marche, de la liberté d'être ensemble ; leur conversation mélancolique roulait plus sur la douleur d'avoir manqué l'occasion si favorable de se sauver , que sur l'espoir de la retrouver, qui, quoique devenue une chimère à leurs yeux, ne les abandonnait cependant pas entièrement. Le chef conçut quelque méfiance de leur réunion continuelle , cette inquiétude fut augmentée par la vue d'un couteau qui, un soir, sortit de la poche de M. Johnson, et que celui-ci réservait pour la possibilité, de couper ses cordes, si quelque occasion favorable se présentait. Quelques guinées échappées aussi à la première recherche faite dans les poches de Jacob Skuyl, s'y trouvèrent dans le nouvel examen qu'on en

fit; et le premier moyen que les Indiens prirent pour se tranquilliser, fut de dépouiller ces deux malheureux de leurs culottes; une légère couverture qui, nouée autour de leurs hanches, tombait jusqu'à mi-cuisse, leur fut donnée pour les couvrir à la manière indienne. On leur ôta aussi leurs chemises; mais seulement parce qu'elles étaient plus fines et meilleures que celles grossières et pleines de trous, contre lesquelles on les échangea. Toutes ces précautions n'étaient pas encore suffisantes; le chef ordonna le lendemain à la troupe de se diviser: Jacob Skuyl en suivit une partie, M. Johnson l'autre; tous les deux allant, par un chemin différent, à la ville indienne.

Cette nouvelle séparation remplit le cœur de M. Johnson, d'amertume. Jacob Skuyl, que six jours plus tôt il n'avait jamais vu, était, par la parité de leurs malheurs, devenu son meilleur ami; il était sa ressource, son espérance; il était alors pour lui le premier des êtres existans, et il le perdait, et il restait lui

seul dans la nature , en proie à ses peines , et à ses inquiétudes plus grandes encore !

Qu'opposer à l'empire de la nécessité ? le seul mérite des hommes sages est de connaître plutôt que les autres , que tout effort contre elle est inutile , et de s'y résigner plus promptement ; ce fut celui de M. Johnson ; il se détermina donc à cacher de son mieux ses tristes impressions , et chercha , par une contenance sereine , à dissiper la méfiance de ses maîtres. Il était aidé dans cette résolution par un caractère ferme , calme et disposé au bonheur. Si ses pensées lui présentaient souvent la probabilité de la mort , il savait aussi qu'elle n'est pas le sort inévitable des prisonniers ; que les Indiens les emploient quelquefois à les servir à la chasse , les incorporent même dans leurs tribus ; et il m'a répété plusieurs fois que dans les momens les plus cruels de sa captivité , il n'avait jamais été long-tems de suite sans que quelques sentimens d'espérance relevassent son courage.

La monotonie du reste de la route fut interrompue par peu d'accidens. Les marches étaient plus ou moins longues, selon la rencontre plus ou moins prompte du gibier, selon que durait le sommeil qui succédait au repas, et le plaisir de la pipe qui succédait au sommeil; plus que tout, selon la fantaisie du chef, et d'après les avis de leurs jongleurs, les rêves qu'ils font, sont aussi souvent cause que l'on change la direction de la route.

Différentes troupes d'Indiens furent rencontrées. Suivant l'heure où cette rencontre avait lieu, la station était plus ou moins longue. Quelquefois les deux troupes dînaient ensemble; et toujours se racontant leur dernière aventure, elles se montraient mutuellement leurs prisonniers, et en faisaient triomphe. Le soir, l'infortuné M. Johnson, lié comme à l'ordinaire, était plus ou moins fortement serré, suivant le bon plaisir de celui qui s'en chargeait. Un jour; entre autres, il fut tellement serré, que ses bras en étaient déchirés, et que leur

enflure couvrait la corde qui les attachait. Alors il ne fallut pas se plaindre ; car , comme l'intérêt de la caravane était de conserver le prisonnier , tout ce qui assurait cette conservation était généralement approuvé. Une autre fois il reçut un coup de bâton du chef , sans autre motif que la mauvaise humeur de ce brutal , et il n'osa rien dire. Dans un autre moment encore , il fut rudement frappé par un Indien ; cette fois , retenant moins sa patience , il rendit le coup , et tous les autres l'approuvèrent , en disant , *qu'il montrait qu'il était un homme , car il n'y avait que les femmes qui se laissassent battre* ; et il crut s'apercevoir depuis qu'il était traité avec plus de considération. Cependant le véritable chef , qui , le second jour de la marche , avait quitté la troupe avec quelques Indiens , la rencontra , et s'y rejoignit ; quelques fantaisies avaient changé le projet dans lequel il était parti , d'arriver promptement à la ville : il avait erré , avec ses prisonniers et ses Indiens , dans les bois , et le ha-

sard seul lui faisait rencontrer la troupe. Peggy Flamming, très-accoutumée à ses maîtres, préférait leur faveur à la compagnie de M. Johnson. Cependant le moment de la délivrance de ce dernier approchait. Un marchand Français du Canada averti par les Indiens premiers arrivés, que les Shawanese amenait un prisonnier blanc, vint pour l'acheter. Il fut d'abord refusé, et une seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Mais les Shawanese s'étant mis à faire orgie, et le whiskey leur ayant manqué, un d'entre eux proposa de vendre M. Johnson pour se mettre à même de boire en abondance avant de courir les hasards d'une nouvelle campagne. Un matin, à la pointe du jour, il fut appelé par les deux chefs qui le firent monter sur un cheval, et l'emmenèrent entre les leurs, très-précipitamment et très-vite. Ne sachant pas ce qu'on voulait faire de lui, il crut sa dernière heure venue : mais son inquiétude ne fut pas de longue durée ; le lieu où il fut conduit n'était distant que

d'environ cinq milles, et c'était la *maison de M. Duchoquet*, le même marchand qui avait déjà tenté deux fois de dessaisir les Indiens de leur proie. Après quelques verres de whiskey, le marché fut conclu, et six cents de ces petites boucles d'argent dont les hommes du peuple attachent leur chemise, furent le prix de la rançon de M. Johnson. Leur valeur était de vingt sous pièce, ainsi sa liberté coûta vingt-cinq louis. On peut juger de son bonheur. Cependant, comme il arrive toujours après les crises violentes, il ne le sentit pas d'abord dans toute son étendue; cette prompte et complète délivrance de la mort ou de la captivité lui paraissait un rêve auquel il n'osait se livrer. M. Duchoquet cherchait à faire rentrer le calme dans son cœur, quand, le lendemain matin, les deux Indiens qui l'avaient ramené la veille, reparurent. M. Duchoquet crut lui-même qu'ils venaient réclamer contre leur marché, et il fortifiait son nouvel hôte dans la résolution où il se montrait de vendre

chèrement sa vie, lorsqu'un des Indiens, s'avançant à lui sans armes et en riant, lui dit qu'il avait oublié la veille un meuble qui lui appartenait; c'était un code des lois de la Virginie qui lui avait été laissé par ses maîtres pendant son voyage. M. Johnson put jouir enfin d'une entière sécurité qui, depuis ce tems, ne fut troublée par aucun incident nouveau.

Ne pouvant rentrer dans les parties habitées de l'Amérique, sans conducteur, il lui fallut attendre que la saison qui conduisait M. Duchoquet en Canada, fût revenue; jusqu'à cette époque, il resta avec lui dans son habitation, et l'assista dans son commerce. Enfin ils partirent pour le Canada, au mois de juin, et ce fut le 13 de ce même mois, qu'ils se quittèrent au Détroit. Le gouverneur Anglais donna passage à M. Johnson, sur un sloop du Roi, pour traverser le lac Erié. Un bateau le conduisit ensuite à Niagara; de là, côtoyant en canot les bords du lac Ontario, puis entrant dans la rivière Os-

wego, il se rendit en Virginie après avoir passé par Albany et par New-York, heureux de retrouver sa famille et ses amis, qu'il n'avait jamais compté revoir. Il avait été six semaines le jouet du sort et des sauvages.

Voici ce qu'étaient devenus les compagnons d'infortune de M. Johnson.

Deux ou trois Indiens avaient emmené Peggy Flamming, et après quelques jours de voyage dans les bois, l'avaient donnée à trois Cherokees, qu'ils avaient rencontrés. Ceux-ci l'avaient amenée à Santucky, où M. Duchoquet et M. Johnson l'avaient été voir, sans pouvoir tirer d'elle une seule parole, sans doute par l'expresse défense qu'elle en avait reçue de ses maîtres. Peu de jours après, les Indiens l'amenèrent vers le lac Santucky, où, trouvant une place à leur gré, ils dressèrent leurs tentes, et résolurent de passer quelques jours. M. *Mac-Intosh*, partner de M. Duchoquet, informé qu'une femme blanche était dans ce pays avec des sauvages, s'y rendit dans l'intention

de l'acheter. Un jeune Virginien, qui pris depuis peu d'années par les Wyandots, avait été adopté par leur tribu, s'y rendit avec lui. Il connaissait un peu Peggy Flamming, et beaucoup sa famille. Fort aimé du chef de sa tribu, il le supplia d'obtenir cette prisonnière de ces Indiens, lui disant qu'elle était sa sœur; le vieux chef le promit, alla trouver les trois Cherokées, et leur demanda de lui donner ou de lui vendre cette jeune personne. Les Indiens la lui refusèrent avec d'autant plus d'obstination, que ses instances étaient plus pressantes, et finirent par le menacer de le tuer, et elle aussi, plutôt que de la lui remettre. Le vieux chef, forcé de se retirer, revint le lendemain avec une vingtaine d'hommes de sa tribu. Peggy-Flamming était attachée à un arbre, et les trois Cherokées dormaient autour d'elle. Les Wyandots se saisirent d'eux, le vieux chef coupa lui-même les liens de la prisonnière, et quand il l'eut en son pouvoir, il donna aux Cherokées, pour sa rançon, quelques centaines de

petites boucles d'argent, dont ils furent obligés de se contenter; et Peggy-Flamming fut rendue par le vieux chef, à son favori, le jeune Virginien, que l'on nommait Whiteyka. Peggy-Flamming fut habillée, choyée dans cette tribu. Whiteyka avait épousé une Indienne qui prit d'elle un soin particulier, et peu de tems après, elle fut conduite, par une escorte d'Indiens de cette tribu, au travers des forêts, jusque sur les bords de l'Ohio, vis-à-vis Point-Pleasant, d'où elle était partie.

Jacob Skuyl fut conduit à l'habitation des Shawaneses, où, maltraité, insulté, il arriva, sa blessure à demi-gangrenée par l'excès de la fatigue et par la morsure des moustiques. Il n'en fut pas moins employé aux travaux pénibles de la tribu, c'est-à-dire à la culture. Jacob Skuyl était fort inquiet de son sort, mais les moyens de fuir étaient difficiles; et où fuir au milieu des déserts dans lesquels il devait, à chaque pas, rencontrer des Indiens. Cependant un jour, une des femmes avec lesquelles

il travaillait habituellement, et qui prenait un grand intérêt à lui, l'avertit qu'il devait être brûlé deux jours après; tout effort devait donc être tenté pour essayer d'échapper à ce supplice certain. Muni d'un fusil et de quelques gâteaux de maïs, il put, dans la nuit, quitter l'habitation, et traversant les bois, il arriva sur les bords du Miami. Là, il crut devoir abandonner son fusil, qui, cependant, assurait à la fois sa défense et sa subsistance. Il attacha sur sa tête ses gâteaux de maïs, et passa le fleuve à la nage. Quelques soins qu'il prit pour éviter de rencontrer des Indiens, il en trouva un grand nombre; il fut même obligé de passer dans des habitations: le soin qu'il avait pris de se peindre, quelques mots de la langue des Indiens qu'il avait appris durant sa captivité, son maintien d'assurance, le firent prendre pour un véritable Indien, et il reçut même ainsi quelques secours; enfin, après avoir échappé à tous les dangers qu'il craignait, il pensa succomber à celui qu'il devait le moins craindre. Ar-

rivé au lac Érié, et voulant le passer pour se rendre au détroit dans un bateau qu'il trouva, le conducteur le refusa long-tems, le prenant pour un espion qui voulait le séduire, et le punir ensuite s'il se laissait aller à ses instances. Il fallut courir chez le maître du bateau qui demeurait à deux milles de distance; le conducteur lui avait dit que les Shawanesees étaient venus, la veille, faire des recherches le long du rivage, au sujet d'un prisonnier qui leur avait échappé au moment de son supplice; il ne pouvait se méconnaître à cette indication, et la célérité de son passage redoublait d'importance, puisque seule elle pouvait le sauver. Il dit au maître du bateau qu'il était le prisonnier que les Shawanesees cherchaient, et cet homme, plus humain, moins défiant que son domestique, consentit à son passage, voulut le passer lui-même, pour être plus assuré qu'il serait promptement hors de danger. Arrivé au détroit, il rejoignit, par le Canada, les États du Nord, et successivement *Greenbriar-court-house*.

William Phlyn, livré à la tribu des Cherokees Chykamawgées, habitans des rivages du grand Miami, fut le seul qui périt. Arrivé à leur ville, il eut à subir des supplices qui durèrent deux jours, et qui finirent par le feu. Jacob Skuyl, en se rendant avec ses maîtres à la ville des Shawaneses, vit la place où, la veille, il avait été brûlé.

## FAMINE EXTRAORDINAIRE.

S'IL est un tableau horrible à présenter, c'est celui de la faim poussée à l'extrême. L'homme alors se dépouille de tout ce qu'il a d'humain ; les lois, la religion ne sont plus rien pour lui ; c'est une véritable bête féroce qui n'écoute que la voix du besoin. En voici un exemple que l'on trouve dans les papiers anglais de l'année 1766.

En 1765, y est-il dit, le brigantin *la Peggy*, chargé pour le compte de quelques négocians de New-York, et commandé par David Harrison, fit voile pour les îles Açores. Il arriva heureusement à Fyal, l'une d'elles : après y

avoir déchargé ses marchandises, il prit en retour du vin et des eaux-de vie. Le 24 octobre de la même année, il en partit pour retourner à New-York.

Dès le 29, le vent qui avait été favorable depuis le départ d'Harrison, changea tout à coup. De violentes tempêtes, qui se succédèrent presque sans interruption dans tout le courant de novembre, endommagèrent beaucoup le vaisseau. Malgré les efforts de l'équipage et toute l'expérience du capitaine, les mâts furent renversés et toutes les voiles déchirées, à l'exception d'une seule; pour comble d'infortune, on découvrit plusieurs voies d'eau à fond-de-cale.

Au commencement de décembre, les vents s'apaisèrent un peu, mais le vaisseau était écarté de sa route, il était sans agrès, sans voiles et sans mâts; devenu le jouet des flots, reculant et avançant sans cesse, il ne pouvait être gouverné. Cependant ce n'était que le moindre mal; un plus effrayant encore se manifesta bientôt. Par la vérification

qui fut faite des vivres, ils se trouvèrent presque totalement épuisés. Dans une situation aussi déplorable, l'équipage n'attendait de secours que du hasard. Quelques jours après on découvrit, dès le matin, deux vaisseaux, qui donnèrent quelques lueurs d'espérance au malheureux équipage de la Peggy; mais l'agitation de la mer ne permit pas au capitaine Harrison de s'approcher de ces vaisseaux. Les matelots, dont cette circonstance sembla augmenter encore la rage, se jetèrent alors sur le vin et sur les eaux-de-vie de la cargaison. Ils abandonnèrent au capitaine deux petites mesures d'eau, de quatre pintes chacune; c'était l'unique reste de la provision. L'ivresse les garantit pendant quelques jours des atteintes de la faim; mais ils semblaient réservés à tout ce que les raffinemens de la barbarie la mieux calculée pourrait faire endurer à des hommes. Le quatrième jour après ce pillage, le mousse sentinelle aperçut un vaisseau qui s'avancait à pleines voiles: on s'empressa de lui faire les signaux de dé-

tresse, et ce fut une grande joie dans tout l'équipage de voir qu'il y répondait. La mer assez calme permit aux deux vaisseaux de s'approcher. Le tableau énergique de leurs malheurs parut toucher beaucoup. On promit une certaine quantité de biscuit, mais on ne la donna point sur-le-champ, le capitaine s'excusa de ce retard sur une observation nautique qu'il avait commencée, et qu'il voulait finir. Quelque peu raisonnable, quelque révoltant même que fût un pareil motif dans une telle circonstance, les malheureux affamés de la Peggy furent obligés d'y souscrire. Le délai allait expirer, lorsqu'à leur grand regret, le capitaine de ce vaisseau eut la cruauté de remettre à la voile sans tenir sa parole. On ne saurait trouver d'expressions pour peindre le désespoir et la consternation qui s'emparèrent alors des matelots. Furieux, ils se jetèrent sur ce qu'ils avaient épargné jusqu'à ce moment. Les seuls animaux qui restaient à bord, étaient une paire de pigeons et un chat; ils furent

dévorés dans l'instant. Toute la grâce que l'on fit au capitaine, en considération de son grade, fut de lui donner la tête du chat. Il assura depuis, dans sa déposition, que ce mets, pour lequel il aurait eu la plus grande répugnance en toute autre occasion, lui parut dans le moment le morceau le plus friand et le plus délicat. Les huiles, les chandelles, les cuirs servirent encore d'alimens à ces malheureux ; mais, cette dernière ressource épuisée, on ne sut plus à quel moyen avoir recours pour prolonger son existence. Le capitaine Harrison, depuis quelque temps, ne sortait point de sa chambre, une goutte cruelle le retenant au lit. Le 13 janvier, vers dix heures du matin, tous les matelots se rendirent auprès de lui : le contre-maître était à la tête ; il porta la parole, et après avoir fait au capitaine la peinture affreuse de la situation déplorable où ils étaient réduits, il lui déclara qu'il était nécessaire d'en sacrifier un pour sauver les autres ; que leur parti était pris irrévocablement, et que le sort

allait marquer la victime. Le capitaine, humain et sensible, ne put entendre un discours aussi horrible, sans frémir; il leur représenta qu'ils devaient tous se regarder comme frères; que cette infâme nourriture ne pouvait prolonger leur vie que de quelques jours, et qu'il leur défendait, par toute son autorité, de se porter à ce crime atroce. Ce langage ne pouvait obtenir aucun succès, le désespoir produisait la révolte. Tous répondirent à la fois au capitaine: qu'il leur était indifférent qu'il approuvât, ou non, leur résolution: que ce n'était point par déférence qu'ils étaient venus lui en faire part; qu'ils ne le prévenaient, que parce qu'il devait lui-même courir les risques du sort. Ils ajoutèrent que dans l'infortune générale, tout commandement, toute distinction cessaient. Ils le quittèrent après ces mots, et montèrent sur le pont, où ils se mirent aussitôt à tirer au sort. Un nègre qui appartenait au capitaine Harrison, fut la victime désignée. Il y a tout sujet de croire que le sort n'avait été consulté

que pour la forme, et que le malheureux noir était proscrit, dès le moment même où les matelots avaient pris leur résolution. Il fut immolé sur-le-champ. Un d'eux, pressé par la faim, en arracha le foie et le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Quelques instans après, il en tomba malade, et il mourut le lendemain, avec tous les symptômes de la rage. Quelques-uns de ses camarades proposèrent de le conserver pour le manger après le nègre; mais le plus grand nombre rejeta cet avis, sans doute par la crainte du mal qui l'avait emporté. Ils lui firent définitivement des funérailles de mer, en le jetant dans les flots. Le capitaine, dans les intervalles de sa goutte, n'était pas plus exempt que le reste de l'équipage, des atteintes de la faim; mais il résista à toutes les instances que les matelots lui firent de partager leur horrible repas : il se contentait de l'eau qui lui avait été cédée, et dans laquelle il mêlait un peu de liqueur; ce fut la seule nourriture qu'il prit dans tout ce tems de détresse.

Le corps du négre, partagé et mangé avec la plus grande économie, dura jusqu'au 26 janvier. Le 29, la troupe affamée, délibéra de choisir une seconde victime; elle alla encore en prévenir Harrison, qui parut y consentir, de crainte que les matelots irrités ne consultassent le sort sans lui. Ils le laissèrent le maître de le faire prononcer dans la forme qu'il jugerait à propos. Le capitaine ranima ses forces, et fit écrire sur de petits billets le nom de chaque homme existant alors dans le brigantin. Ayant ensuite plié ces petits billets, il les mit dans un chapeau, qu'il balotta quelque tems. Pendant ces préparatifs effrayans, l'équipage resta dans le silence, tous l'œil fixe et la bouche béante; la terreur était empreinte sur chaque visage. Celui qui porta la main dans le chapeau, pour en tirer le billet fatal, ne le fit qu'en tremblant; il le remit au capitaine, qui l'ouvrit et lut tout haut le nom de *David Flat*. Le malheureux que le sort avait désigné, parut se soumettre tout à coup : *Mes amis*, dit-il à

ses compagnons, *la seule grâce que j'aie à vous demander, c'est de ne me pas faire souffrir : dépêchez-moi aussi promptement que le nègre.* Se tournant ensuite vers celui qui avait fait cette première exécution : *C'est toi que je choisis*, ajouta-t-il, *pour me porter le coup mortel.* Il demanda encore une heure pour se préparer à la mort. Ses compagnons ne lui répondirent que par des larmes. Cependant la pitié et les représentations du capitaine combattirent la faim des plus insensibles : ils résolurent unanimement de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain onze heures du matin. L'infortuné Flat ne reçut qu'une faible consolation d'un si court délai. La certitude de mourir le lendemain fit une impression si profonde sur son esprit, que son corps, qui avait résisté depuis un mois à la privation de presque toute nourriture, succomba promptement ; il fut saisi d'une fièvre violente, Son état devint même si grave par les transports qui l'agitaient, que quelques matelots proposaient de le tuer sur-le-

champ, pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qui avait été prise d'attendre jusqu'au lendemain matin, prévalut à la pluralité des voix. Le 30 janvier, à dix heures du matin, on avait déjà allumé un grand feu pour cuire les membres de la victime, lorsqu'on aperçut dans l'éloignement, un vaisseau qu'un vent favorable poussait vers la Peggy; c'était la *Suzanne*, qui venait de la Virginie, et faisait voile pour Londres. Le capitaine ne put retenir ses larmes au tableau touchant des malheurs de l'équipage affamé; il lui fit porter les secours les plus prompts en alimens et en agrès, et le prit sous sa conserve pour le conduire à Londres. L'éloignement des côtes de la Nouvelle York et la proximité de celles d'Angleterre, joint au mauvais état du brigantin, déterminèrent les deux capitaines à préférer ce dernier parti. La traversée fut heureuse; il ne mourut que deux matelots; tous les autres reprirent peu à peu leurs forces. Flat

même recouvra la santé, après avoir été si près de la mort.

A peine débarqué, Harrison s'empressa de faire la déclaration de ses infortunes, pour sa décharge et celle de ses matelots. Elle fut reçue par M. Robert Shank, notaire, en présence de M. George Nelson, lord-maire de Londres. Il y joignit, pour la rendre plus authentique, celle du capitaine de la Suzanne et de ses principaux officiers. La cargaison de la Peggy et le vaisseau ne lui appartenant point, il en devait tenir compte aux intéressés, et il était de la plus grande importance pour lui que les circonstances malheureuses où il s'était trouvé, fussent constatées par la voie la moins suspecte : mais après des témoignages aussi respectables, on peut dire que le sceau de la vérité est apposé à sa relation.

AVENTURE EXTRAORDINAIRE DE  
BONTIKOË.

GUILLAUME ISBRANTZ BONTIKOË avait été nommé en 1618, par la compagnie hollandaise des Indes orientales, capitaine du vaisseau la *Nouvelle-Hoorn*, envoyé aux Indes pour des intérêts de commerce. Ce navire, monté de deux cent six hommes d'équipage, et du port de onze cents tonneaux, était à la hauteur du détroit de la Sonde, lorsque Bontikoë, qui se trouvait sur le haut pont, entendit crier : *au feu ! au feu !* Il se hâta de descendre à fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive alarme. On lui raconta que le maître valet-d'eau étant descendu, l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devait être distribuée le lendemain à l'é-

quipage , avait attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui était d'un rang plus haut que celui qu'il devait percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mèche ardente , était tombée justement dans le trou du bondon; le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, et les deux fonds ayant aussitôt sauté , l'eau - de - vie enflammée avait coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avait jeté quelques cruches d'eau sur le feu , ce qui le faisait paraître éteint. Bontikoé , un peu rassuré par ce récit , fit verser de l'eau à pleins sceaux sur le charbon ; et n'apercevant aucune trace de feu , il remonta tranquillement sur le pont. Mais les suites de cet évènement devinrent bientôt si terribles , que pour satisfaire pleinement la curiosité du lecteur , il faudra laisser parler ici Bontikoé lui-même ; je me contenterai seulement d'abrégé son récit.

Une demi-heure après, dit Bontikoé , quelques-uns de nos gens recommencèrent à crier : *au feu ! au feu !* J'en fus

épouvanté, et descendant aussitôt, je vis la flamme qui montait de l'endroit le plus creux du fond de la cale. L'embrasement était dans le charbon où l'eau-de-vie avait pénétré, et le danger paraissait d'autant plus pressant, qu'il y avait trois ou quatre rang de tonneaux pressés les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins sceaux, et nous en jetâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble; l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulfureuse et si puante, qu'on étouffait dans le fond de cale, et qu'il était presque impossible d'y demeurer. J'y étais néanmoins pour donner les ordres, et je faisais sortir les matelots tour à tour, pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnais déjà que plusieurs avaient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étais si étourdi et si suffoqué, que ne sachant plus ce que je faisais, j'allais par intervalle reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage

vers l'écouille pour respirer un moment. Enfin, me trouvant forcé de sortir, je dis à Rol (le marchand du vaisseau) qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre : « Si nous jetons la poudre, me » dit-il, il y a de l'apparence que nous » ne devons plus craindre de périr par » le feu ; mais que deviendrons-nous » lorsque nous trouverons des ennemis » à combattre, et quel moyen de nous » disculper ? » Cependant le feu ne diminuait pas, la puanteur et l'épaisseur de la fumée ne permettaient plus à personne de demeurer à fond de cale. On prit la hache ; et dans le bas pont, vers l'arrière, on fit de grands trous par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même tems par les écoutilles. Il y avait trois semaines qu'on avait mis la grande chaloupe à la mer ; on y mit aussi le canot qui était sur le haut pont, parce qu'il causait de l'embarras à ceux qui puisaient l'eau. La frayeur était telle qu'on ne peut la représenter. On ne voyait que le feu et

l'eau dont on était également menacé, et de l'un desquels il fallait être dévoré sans aucune espérance de secours ; car on n'avoit la vue d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre vaisseau. Des gens de l'équipage se glissant de tous côtés hors du bord, descendaient sur les porte-haubans ; de là ils se laissaient tomber dans l'eau, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et se cachaient sous les bancs ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

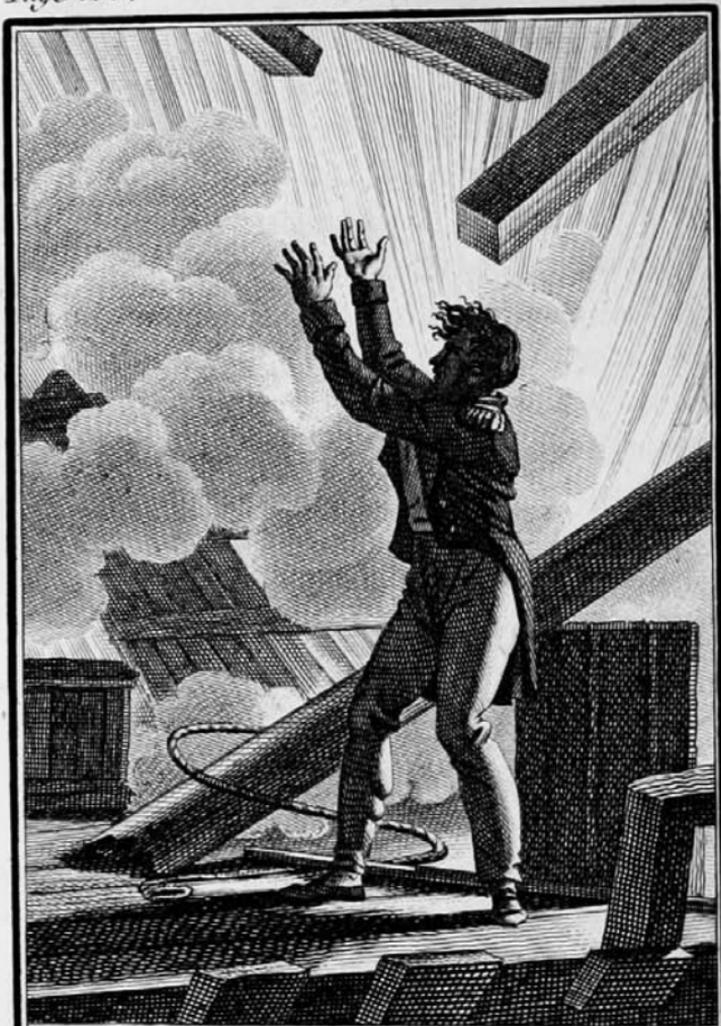
Rol étant allé par hasard dans la galère, fut étonné de voir tant de gens dans la chaloupe et dans le canot : ils lui crièrent qu'ils allaient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit : mes amis, il faut attendre le capitaine. Mais ses ordres et ses représentations n'étaient plus écoutés. Aussitôt qu'il fut embarqué ils

coupèrent le cordage , et s'éloignèrent du vaisseau.

Comme j'étais toujours occupé à donner mes ordres et à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : « Ah ! capitaine , qu'allons nous » devenir ! la chaloupe et le canot sont » à la mer..... Si l'on nous quitte , leur » dis-je , c'est avec le dessein de ne plus » revenir. » En courant aussitôt sur le haut pont , je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau étaient sur mât , et la grande voile était sur ses cargues. Je criai aux matelots : « Efforçons-nous de les joindre , » et s'ils refusent de nous recevoir dans » la chaloupe , nous ferons passer le » navire par-dessus eux , pour leur ap- » prendre leur devoir. » En effet , nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau ; mais ils gagnèrent au vent , et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi : « Amis , vous voyez qu'il ne nous reste » plus d'espérance que dans la miséri-

» corde de Dieu et dans nos propres  
» efforts ; ils faut les redoubler et tâcher  
« d'éteindre le feu. Courez à la souête  
» aux poudres et jetez-les à la mer  
» avant que le feu puisse y gagner. »  
De mon côté , je pris les charpentiers , et  
je leur ordonnai de faire promptement  
des trous avec de grandes gouges et des  
tarrières , pour faire entrer l'eau dans le  
navire , jusqu'à la hauteur d'une brasses  
et demie. Mais ces outils ne purent péné-  
trer les bordages , parce qu'ils étaient  
garnis en fer. Cet obstacle répandit une  
consternation qui ne peut s'exprimer :  
l'air retentissait de gémissemens et de  
cris. On se remit à jeter de l'eau , et l'em-  
brâsement parut diminuer ; mais peu de  
tems après le feu prit aux huiles. Ce fut  
alors que nous crûmes notre perte iné-  
vitable. Plus on jetait d'eau , plus l'incen-  
die paraissait augmenter. L'huile et la  
flamme qui en sortait , se répandaient  
de toutes parts. Dans cet affreux état ,  
on poussait des cris et des hurlemens si  
terribles , que mes cheveux se hérissi-  
saient , et je me sentais tout couvert





*O Seigneur! faites-moi miséricorde!*

d'une sueur froide. Cependant le travail continuait avec la même ardeur; on jetait de l'eau dans le navire, et les poudres à la mer. On avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre, mais il en restait encore trois cents. Le feu y prit et fit sauter le vaisseau, qui dans un instant fut brisé en mille et mille pièces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvais alors sur le pont, près de l'amure de la grande voile, et j'avais devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, et disparurent tellement qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus : tous les autres eurent le même sort. Pour moi, qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les bras et les mains vers le ciel, et je m'écriai : *O Seigneur ! faites moi miséricorde !* Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'était fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu

des airs, je tombai dans l'eau entre les débris du navire. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misaine de l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étais environné.

Je fus quelque tems sans apercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmais dans mes réflexions, je vis paraître sur l'eau un jeune homme qui sortait du fond et qui nageait des pieds et des mains. Il saisit la cagouille de l'éperon qui flottait sur l'eau, et dit en s'y mettant : me voici encore au monde. J'entendis sa voix, et je m'écriai : Y a-t-il ici quelqu'autre que moi qui soit en vie ? Ce jeune homme se nommait *Harman-van-Kniphuisen*, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand sur lequel j'étais ne cessait de rouler et de tourner, ce qui me causait beaucoup de peine, je dis à Harman : « Pousse-moi cette éparre, je

» me mettrai dessus , et la ferai flotter  
» vers toi pour nous y mettre ensem-  
» ble. » Il fit ce que je lui ordonnais ; sans  
quoi , brisé comme j'étais de mon saut  
et de ma chute , le dos fracassé , et blessé  
à deux endroits de la tête , il m'aurait  
été impossible de le joindre. Ces maux ,  
dont je ne m'étais pas encore aperçu ,  
commencèrent à se faire sentir avec tant  
de force , qu'il me semblait tout d'un  
coup que je cessais de voir et d'enten-  
dre. Nous étions tous deux l'un près de  
l'autre , chacun tenant au bras une pièce  
du revers de l'éperon. Nous jetions la  
vue de tous côtés , dans l'espérance de  
découvrir la chaloupe ou le canot. A la  
fin nous les aperçûmes , mais fort loin  
de nous. Le soleil était au bas de l'horizon.  
Je dis au compagnon de mon infortune : « Ami , toute espérance est  
» perdue pour nous. Il est tard ; le ca-  
» not et la chaloupe étant si loin , il  
» n'est pas possible que nous nous soute-  
» nions toute la nuit dans une telle situa-  
» tion. Élevons nos cœurs à Dieu , et de-  
» mandons-lui notre salut avec une rési-

» gnation entière à sa volonté. » Nous nous mîmes en prières, et nous obtînmes grâces; car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au ciel, que, levant les yeux, nous vîmes la chaloupe et le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyaient sur le point de périr ! Je criai aussitôt : *Sauve, sauve le capitaine !* Quelques matelots qui n'entendirent, se mirent à crier de leur côté : Le capitaine vit encore ! Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'osaient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pièces. Harman, qui n'avait été que peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, et se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai : « Si vous voulez me sauver la vie, il » faut que vous veniez jusqu'à moi, » car j'ai été si maltraité que je n'ai pas » la force de nager. » Le trompette s'étant jeté à la mer avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, et

ce secours me fit arriver heureusement à bord. J'avais fait faire à l'arrière de la chaloupe une petite tengue qui pouvait contenir deux hommes. J'y entrai pour prendre un peu de repos ; car je me sentais si mal , que je ne croyais pas avoir beaucoup de tems à vivre ; j'avais le dos brisé , et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais à la tête. Cependant je dis à Rol : « Je crois » que nous ferions bien de demeurer » cette nuit proche des débris. Demain, » lorsqu'il sera jour , nous pourrions » sauver quelques vivres , et peut-être » trouverons-nous une boussole pour » nous aider à découvrir les terres. » On s'était sauvé avec tant de précipitation , qu'on était presque sans vivres. A l'égard des boussoles , le premier pilote , qui soupçonnait la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire , les avait ôtées de l'habitable ; ce qui n'avait pu arrêter l'exécution de leur projet , ni l'empêcher lui-même de périr. Rol , négligeant mes avis , fit prendre les rames , comme

s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit bien loin de son attente, en reconnaissant qu'il était également éloigné des terres et des débris. On vint voir dans quel état j'étais. « Capitaine, me » dit-on, qu'allons-nous devenir ? Il ne » se présente point de terre, et nous » sommes sans vivres, sans carte et sans » boussole..... Amis, leur répondis-je, » il fallait m'en croire hier au soir, » lorsque je vous conseillais fortement » de ne pas vous éloigner des débris. » Je me souviens que pendant que je » flottais sur le mât, j'étais environné » de lard, de fromage et d'autres provisions..... Cher capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de là, et » venez nous conduire..... Je ne puis, » leur répliquai-je, et je suis si perclus » qu'il m'est impossible de remuer. » Cependant avec leur secours j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuait de ramer. Je demandai quels étaient les vivres ; on me montra

sept ou huit livres de biscuit. « Cessez  
» de ramer, leur dis-je, vous vous fati-  
» guerez vainement, et vous n'aurez  
» point à manger pour réparer vos for-  
» ces. » Ils me demandèrent ce qu'il fal-  
lait donc qu'ils fissent. Je les exhortai à  
se dépouiller de leurs chemises pour en  
faire des voiles. La difficulté était de  
trouver du fil : je leur fis prendre les  
paquets de corde qui étaient de re-  
change dans la chaloupe ; ils en firent  
une espèce de fil-de-caret, et du reste  
on en fit des écoutes et des couets. Cet  
exemple fut suivi dans le canot. On par-  
vint ainsi à coudre toutes les chemises  
ensemble, et l'on en composa de pe-  
tites voiles. Nous pensâmes ensuite à  
faire la revue de nos gens. On se trou-  
vait au nombre de quarante-six dans la  
chaloupe, et de vingt-six dans le canot.  
Il y avait dans la chaloupe une capote  
bleue de matelot, et un coussin, qui  
me furent cédés, en faveur de ma situa-  
tion. Le chirurgien était avec nous, mais  
sans aucun médicament. Il eut recours  
à du biscuit mâché, qu'il mettait sur

mes plaies, et par la protection du ciel ce remède me guérit. J'avais voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y était opposé; et je dois me louer des attentions qu'on eût pour moi. Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travaillait aux voiles. Elles furent prêtes le soir. On mit au vent; nous étions alors au 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du jour était insupportable, parce que nous avions le soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 et les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalète pour prendre hauteur; on traça un cadran sur le couvert, et l'on prépara un bâton avec les croix. Le menuisier du vaisseau avait un compas et quelque connaissance de la manière dont il fallait marquer la flèche; en nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire une arbalète

dont on pouvait se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, et j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java et le détroit de la Sonde qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avais trouvé que nous étions sur les cinq degrés et demi de latitude du sud, et que le pointage de la carte était à vingt lieues de terre : j'y traçai encore un compas, et tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions un peu au-dessus du sud, vers l'entrée du détroit, dans la vue de choisir plus facilement notre route, lorsque nous viendrions à découvrir les terres. De sept ou huit livres de biscuit qui faisaient notre unique provision, je réglai des rations pour chaque jour ; et tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avait aucun breuvage ; lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles, qu'on étendait dans l'espace de la chaloupe, pour rassembler l'eau, et la

faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie.

Cette extrémité n'empêchait point qu'on ne me pressât de prendre abondamment de la nourriture, parce que tout le monde, me disait-on, avait besoin de mon secours, et que sur un si grand nombre de gens, la diminution serait peu sensible. J'étais bien aise de leur voir pour moi ces sentimens, mais je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant, comme nous faisons meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de nous, où que quelqu'un trouvait le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous priaient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposaient fortement, et me représentaient que ce serait nous exposer à périr tous. Enfin, nous arrivâmes bientôt au comble de

notre misère; le biscuit nous manqua tout-à-fait, et nous ne découvrions pas les terres. J'employais tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être loin, mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette espérance; ils commencèrent à murmurer contre moi-même qui me trompais, disaient-ils, dans l'estime de la route, et qui portait le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe avec tant de lenteur, qu'elles paraissaient chercher à se faire prendre. Elles se baissaient facilement à la portée de nos mains, et chacun en prit quelques-unes. On les pluma aussitôt pour les manger crues; cette chair nous parut délicieuse, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un si faible repas ne pouvait nous conserver la vie long-tems. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étaient si consternés, que le canot s'étant approché de nous, et ceux

qui s'y trouvaient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que, puisque la mort était inévitable, il fallait mourir tous ensemble. On les reçut donc, et l'on tira du canot toutes les rames et toutes les voiles. Il y eut alors dans la chaloupe, trente rames, que nous rengeâmes sur les bancs, en forme de couverture ou de pont. On avait aussi une grande voile, une misaine, un artimon et une civadière. La chaloupe avait tant de creux qu'un homme pouvait se tenir assis sur le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une se tenait sous le couvert, tandis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les autres des regards tristes et désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouraient de faim et de soif, et qui ne voyaient plus venir de mouettes ni de pluie. Lorsque le désespoir commençait à prendre la place de la tristesse, on vit comme fondre de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la gros-

seur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jeté dessus, ils furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger. Cependant il n'y avait personne de malade; ce qui paraissait d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils quelques-uns avaient commencé à boire de l'eau de la mer, qui ne peut que donner le flux de ventre. Les uns mordaient des boulets de pierriers et des balles de mousquets; d'autres buvaient leur propre urine. Je bus aussi la mienne; mais la rendant corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource. Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençait à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer, et à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, et de commencer par les jeunes gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur; mon courage en fut abattu. Je me tournai du côté du ciel,

pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie , et que nous ne fussions pas tentés au-dessus de nos forces dont il connaissait les bornes. Enfin , j'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai , lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution , et résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans. « Amis , qu'allez - vous faire ? » Quoi ! vous ne sentez pas l'horreur » d'une action si barbare ! Ayez recours » au ciel ; il regardera votre misère » avec compassion. Je vous assure que » nous ne pouvons pas être loin des » terres. » Enfin je leur fis voir le pointage de chaque jour , et qu'elle avait été la hauteur. Ils me répondirent que je leur tenais depuis long-tems le même langage ; qu'ils ne voyaient pas l'effet des espérances dont je les avais flattés ; qu'ils n'étaient que trop certains que je les trompais , ou que je me trompais moi-même. Cependant ils m'accordèrent l'espace de trois jours , au bout

desquels ils protes tèrent que rien ne serait capable de les arrêter. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems coulait, et l'extrémité me paraissait si pressante, que j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : « Hélas ! si nous étions à terre , » nous mangerions de l'herbe comme » les bêtes. » Je ne laissais pas de renouveler continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage ; la plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis , ni de se tenir debout ; Rol était si abattu , qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avaient dû causer mes blessures , j'étais encore un des plus robustes , et je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre. Nous

étions au second jour de décembre, qui était le treizième jour depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement : elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues et de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous, et chacun but de l'eau de la pluie à son aise, et les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étais alors au timon, et suivant l'estime je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérai que l'air pourrait s'éclaircir, tandis que je demeurerais dans ce poste, et je m'obstinai à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, et la pluie qui ne diminuait pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appelai un des quartiers-mâtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, et j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur.

A peine le quartier-mâitre eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que

le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier : Terre! terre! Tout le monde trouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux, d'un si favorable événement. C'était effectivement la terre. On fit servir aussitôt toutes les voiles, et l'on courut droit sur la côte. Mais, en approchant du rivage, on trouva les brisans si forts, qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. L'île, car c'en était une, s'enfonçait dans un petit golfe, où nous eûmes le bonheur d'entrer. Là, nous jetâmes le grapin à la mer; il nous en restait un petit qui servit à nous amarrer à terre, et chacun se hâta de sauter sur le rivage. L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'alimens. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jeté à genoux, je la baisai de joie, et rendis grâces au ciel de la faveur qu'il nous accordait. Ce jour était le dernier des trois à la fin desquels on devait manger

les mousses du vaisseau. L'île offrait des noix de coco, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur ; on mangeait les plus vieilles, dont le noyau était plus dur, Cette liqueur nous parut un breuvage agréable, et n'aurait produit que des effets salutaires, si nous en eussions usé avec modération ; mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées et des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable, les uns près des autres.

On fit le tour de l'île, sans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverses traces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes. Nous n'y découvrîmes point d'autres productions que des noix de coco. Quelques matelots virent un serpent qui leur parut épais d'une brasse. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles et fraîches, nous levâmes l'ancre vers

le soir ; et nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra , dont nous eûmes la vue dès le lendemain ; celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra vers l'est, aussi long-temps qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre , nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embaras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheraient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelque endroit où nous puissions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage, et se mirent à suivre la côte , tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant, nous aperçûmes devant l'embouchure un banc contre lequel la mer brisait avec encore plus de violence. Je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins, je ne voulus

m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, et je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière, on tint une rame parée, avec deux rameurs à chacune, et je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe ; il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers et tout ce qui pouvait servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner et de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. « Amis, m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre, » et redoublez vos efforts à puiser, ou nous périssons sans ressource. » On puisait avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint ; mais la lame fut si courte qu'elle ne put jeter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement ; et la marée commençant aussitôt à refouler,

nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce; ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la rivière où le rivage était couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, y trouvèrent du tabac et du feu : nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallut donner à ces deux signes, ils nous marquaient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avaient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, et pour en couper les branches dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; tous nos gens s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac qu'ils avaient trouvé. Vers le soir nous redoublâmes nos feux, et dans la crainte de

quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune était au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans aucun autre mal que de violentes tranchées qui nous venaient d'avoir mangé trop de fèves. Mais au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchaient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténèbres, ne pouvait être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistaient dans les deux haches, avec une épée fort rouillée, et nous étions tous si faibles, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, et les plus abattus ne purent se résoudre à périr sans quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardens avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles volaient de toutes parts, et rendaient le spectacle terrible. D'ailleurs, les insulaires ne pouvaient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois.

Nos gens retournèrent auprès de leurs feux ; où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol et moi , nous nous crûmes par prudence obligés de rentrer dans la chaloupe , pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événemens. Le lendemain , au lever du soleil , trois Insulaires sortirent du bois , et s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens , qui ayant déjà fait le voyage des Indes , connaissaient un peu les usages et la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre , fut de quelle nation ils étaient. Après avoir satisfait à cette demande , et nous avoir représenté comme d'infortunés marchands , dont le vaisseau avait péri par le feu , ils demandèrent à leur tour , si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien , les Insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe , et s'étant approchés avec beaucoup d'audace , ils voulurent savoir si nous avions des armes. J'avais

fait étendre les voiles sur la chaloupe , parce que je me défiais de leur curiosité : on leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles.

Cette crainte servit à les contenir quelque tems , et il nous fournirent des vivres qu'à la vérité nous leur payâmes assez généreusement. Une perfidie mit cependant fin à ces relations amicales. Un jour je leur achetai un buffle ; deux d'entre eux m'en amenèrent un beaucoup moins beau que celui qui m'avait été vendu. Un de nos gens qui entendait à demi la langue du pays, se plaignit de ce manque de bonne foi , demandant en même tems ce qu'étaient devenus quatre des nôtres qui étaient restés parmi eux pour quelque motif particulier. Ils répondirent qu'il leur avait été impossible d'amener le buffle que j'avais acheté, mais que pour compenser les choses , nos quatre compagnons, qui venaient après eux , en conduisaient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude , je remarquai que

le buffle sautait beaucoup, et qu'il n'était pas moins sauvage que celui qu'on disait n'avoir pas pu m'amener; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlemens épouvantables. A ce bruit, deux ou trois cents Insulaires, qui étaient cachés dans le bois, en sortirent brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe, dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens qui avaient fait un petit feu à quelque distance de nos tentes, pénétrèrent leur projet et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, et m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous d'un autre côté du même bois. « Tenez ferme, dis-je à nos » gens; le nombre de ces misérables » n'est pas assez grand pour nous cau- » ser de l'épouvante. » Mais nous en vîmes paraître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers et d'une sorte

d'épées, que regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai : « Amis, » courons à la chaloupe, car si le pas sage nous est coupé, il faut renoncer » à toute espérance. » Nous prîmes notre course vers la chaloupe, et ceux qui ne purent y arriver assez tôt se jetèrent dans l'eau pour s'y rendre à la nage. Nous eûmes le bonheur de recueillir tout ce qui n'avait pas été blessé mortellement, et bientôt nous fûmes hors de la portée de nos perfides ennemis. Nous voguâmes plusieurs jours avec assez de tristesse, vivant d'huîtres et de limaçons, que nous trouvâmes dans différentes îles qui se rencontrèrent sur notre passage. Nous conjecturions cependant n'être pas fort éloignés de Java, lorsqu'une nuit, vers minuit, nous aperçûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau. Mais en approchant, nous reconnûmes que c'était une petite île du détroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, et diverses marques nous

firent juger que c'étaient des pêcheurs. Le lendemain, à la pointe de jour, nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le savoir, sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvrait un gros de vaisseaux. Ces bâtimens, au nombre de vingt-trois, étaient hollandais, et sous le commandement de Frédéric-Houtman d'Alcmaar. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol et moi, dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau se nommait la Vierge de Dordrecht. Nous lui fûmes aussitôt présentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous revoir, jugeant sans

explication quel était le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table et s'y mit avec nous. Lorsque je vis paraître le pain et les viandes, je me sentis le cœur si serré, que mes larmes inondèrent mon visage, et que je ne me trouvais point d'abord la force de manger.

HISTOIRE DE QUELQUES MARINS,  
*Qui vécurent sur un banc de sable,  
pendant sept années.*

LE célèbre *Géméli Careri*, napolitain de nation, l'un des plus grands navigateurs qui aient entrepris de faire le tour du globe, étant à Kanton au mois de janvier 1696, fut engagé par un missionnaire apostolique, à faire le voyage de Manille. Il se rendit pour cet effet à Macao, ville portugaise sous la protection de la Chine, située sur la pointe d'une petite île nommée Hæichen, à l'entrée de la rivière de Kanton. Careri, après avoir tout observé dans l'intérieur de la place et ses dehors, se fit transporter dans l'île Verte, qui appartenait alors au collège des Jésuites. Entre plu-

sieurs religieux de cet Ordre, qui y étaient, Careri en connut un aussi respectable par sa qualité d'ancien missionnaire, que par sa conversation. Il reçut de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, dont il avait déjà entendu parler ailleurs, mais qu'il n'avait pas voulu croire. Voici le récit de cet événement.

Il se distingue de toutes les aventures arrivées jusqu'à nos jours, aux navigateurs qui ont entrepris des voyages longs et dangereux sur des mers orageuses. Il ne s'agit plus là d'hommes jetés dans des îles habitées par des sauvages, dont il fallait adoucir ou réprimer la férocité ; ou même désertes, mais produisant au moins quelques fruits et de l'eau douce : il est question d'infortunés échoués sur un véritable banc de sable qui ne produisait absolument rien, et où le hasard ou plutôt la main bienfaisante de la providence pouvait seule les nourrir.

En 1688, une patache du commerce portugais, qui était partie de la côte de Coromandel pour les Philippines, et

qui était entrée heureusement dans le port de Cavite, ville de l'île de Luçon, remit à la voile quelque tems après, chargée de marchandises du pays. Le vaisseau portait environ soixante hommes, Mores, Gentils et Portugais, entre lesquels était le Jésuite missionnaire que Careri trouva à l'île Verte. Le capitaine et le pilote se fiant à leur expérience, naviguaient avec trop de sécurité sur la mer des Philippines, dangereuse par ses écueils : la patache échoua sur un banc de sable vis-à-vis des îles Calamiannes, et se brisa dans un instant. Les Mores et les Gentils qui composaient la plus grande partie de l'équipage, s'emparèrent aussitôt de la chaloupe pour gagner une île voisine ; mais un vent impétueux s'étant élevé dans le trajet, elle coula à fond, et tous ceux qui la montaient trouvèrent la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches qui flottait près d'eux pour gagner, l'un après l'autre, l'île voisine : elle était à la distance

de deux milles du lieu du naufrage. Après l'avoir parcourue , ils reconnurent qu'elle était sans eau. L'heureux succès de leur tentative leur fit entreprendre de passer dans une autre île, éloignée d'environ trois lieues. Ils y arrivèrent tour à tour. Elle était presque partout d'un sol bas, très-petite, sans bois et sans eau comme la première. Que faire, que devenir dans un tel lieu? Pendant quatre jours ils se virent forcés, par l'excès de leur soif, à boire du sang de tortue : mais la nécessité donne de l'industrie ; ils s'avisèrent de se servir des planches de leur caisson pour faire des fosses jusqu'au niveau de l'eau. Celle qui séjournait dans ces fosses , perdait, après quelques jours , une partie de sa salure. Ils en usèrent les premières fois avec dégoût ; mais ayant éprouvé qu'elle n'était point nuisible, ils surmontèrent la répugnance qu'ils avaient eue d'abord à en boire.

Mais il fallait manger, et l'île ne produisait aucun fruit. La providence pourvut encore de ce côté à l'existence de

nos malheureux naufragés : cette fois ils n'eurent même pas besoin de leur industrie pour se créer une ressource ; dans la saison de la ponte, cette terre était fréquentée par un nombre considérable de tortues qui sortaient , toutes les nuits , de la mer , pour venir déposer leurs œufs sur le sable. Les naufragés les guettaient , et aussitôt qu'elles étaient un peu éloignées de l'eau , ils les renversaient sur le dos. La facilité qu'ils avaient à les tuer , leur en procura une si grande quantité , qu'ils en vécurent pendant six mois. Mais elles disparurent alors , car le terrissage des tortues commence sur la fin du mois d'avril et finit au mois de septembre. Qu'allaient devenir encore une fois ces infortunés ? Ils commençaient à s'abandonner au désespoir , lorsqu'ils virent arriver dans l'île , une espèce de grands oiseaux de mer , nommés par les portugais paxaros bobos , ou sots oiseaux. Chaque année ils viennent régulièrement dans ces îles faire leurs nids et pondre. Leurs œufs et la chair des petits furent pour les nau-



*Dieu les Secourt.*



fragés une double ressource. Ils tuèrent aussi beaucoup des pères et des mères. Les ais et débris du caisson leur servaient pour les assommer. Ils en amassèrent assez pour se nourrir pendant six mois. Les voilà donc sûrs de leur subsistance pour toute l'année; les tortues y fournissaient pendant six mois, et les paxaros pendant un pareil espace de tems. Les naufragés en faisaient sécher les chairs au soleil; quand ils en mangeaient la viande fraîche, ils la faisaient étuver dans des vases de terre grasse. Les peaux des oiseaux cousues ensemble finirent aussi par être les seuls vêtemens dont ils pussent se couvrir. Ils se servaient pour coudre ces peaux, d'aiguilles que l'un d'eux avait sur lui au moment où la patache fut brisée, et d'une espèce de fil que leur fournissaient quelques petits palmiers dispersés çà et là à peu de distance de la côte. A l'approche de l'hiver, ils se retirèrent pour se défendre du froid, dans des grottes souterraines qu'ils s'étaient creusées avec leurs mains. Les maladies et

le chagrin les avaient réduits au nombre de dix-huit.

Les années s'écoulaient sans apporter aucun changement à la situation de ces infortunés. Leur plus grand supplice fut d'apercevoir plusieurs fois des vaisseaux en pleines voiles assez près de leur île, sans pouvoir en tirer aucun secours. En vain poussèrent ils des cris de détresse, en vain allumèrent-ils des feux sur les endroits les plus élevés, on parut n'avoir point vu ces signaux : peut-être les vit-on en effet, et ne voulut-on pas y répondre par la crainte qu'inspiraient les bancs et les sèches. Les naufragés purent même juger par des amas de planches et d'autres débris, que les tempêtes étaient fréquentes dans cette mer, et qu'ils n'étaient pas les seuls malheureux.

Cependant le moment le plus triste était venu pour eux : leur situation leur avait semblé quelquefois désespérée ; ils ne tardèrent néanmoins pas à sentir qu'elle pouvait être encore plus affreuse. A la fin de la septième année les tortues

commencèrent à ne plus se montrer en aussi grande quantité, et les paxaros, sans doute épouvantés de la chasse qu'ils essayaient depuis plusieurs années sur cette côte, disparurent presque entièrement. Que faire ? Comment échapper à la mort la plus horrible ? On commença par se désespérer, par tomber dans un découragement absolu : mais cet amour de sa conservation que Dieu entretient dans le cœur de l'homme le plus malheureux, réveilla bientôt le courage de ces infortunés ; ils pensèrent qu'ils pouvaient encore, à force d'industrie et d'audace, échapper au sort le plus terrible, et cherchèrent des moyens de se construire une espèce de barque qui pût les porter sur une autre terre. Ils mirent aussitôt la main à l'œuvre, et s'aidèrent, pour ce travail difficile, des planches et débris de vaisseaux que la mer avait jetés sur le rivage. Ils n'en purent faire avec bien de la peine qu'une sorte de coffre qu'ils calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable et de graisse de tortue ; les cordages furent

sés de plusieurs doubles de nerfs de tortues, et les voiles d'une certaine quantité de peaux d'oiseaux cousues à l'extrémité les unes des autres. La barque, quoique construite grossièrement, ne faisait point eau, et se prêtait à l'impulsion, soit du vent, soit de la rame. Ils la chargèrent du peu de provisions qui leur restaient.

Avec d'aussi faibles ressources ils mirent à la voile par un vent favorable, en invoquant l'assistance du ciel qui jusque-là les avait protégés si puissamment. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent d'autre règle que le hasard des vents et des flots, les conduisirent à l'île d'Haynan, sur la côte méridionale de la Chine. En abordant cette terre qu'ils reconnurent habitée, leur premier soin fut d'adresser des actions de grâces à la divine Providence; ensuite ils s'avancèrent dans le pays. Les premiers habitans qui les aperçurent, prirent aussitôt la fuite avec frayeur, car ils ressembraient plutôt à des spectres qu'à

des hommes. Cependant quelques Portugais, qui entendaient le chinois, ayant doublé le pas, ceux des habitans, les moins effrayés, remarquèrent que ces étrangers étaient sans armes, et les attendirent. Au récit abrégé de leurs infortunes ils versèrent des larmes, et sur-le-champ leur offrirent des vivres, et leur indiquèrent une source d'eau vive. Après qu'on les eut ainsi mis à même de satisfaire le besoin si exigeant de la soif, on les conduisit au Mandarin de l'île, qui s'empressa de leur faire donner des logemens et tous les secours dont ils avaient besoin. Il eut même l'attention de leur procurer les moyens de retourner promptement dans leurs familles. Les Portugais, qui n'étaient point éloignés de Macao, y arrivèrent en peu de jours. Le frère missionnaire, qui confirma à Careri la vérité de cet événement, avait été envoyé à l'île Verte, pour se remettre de ses fatigues.

## CAPTIVITÉ DE M. FOLLIE,

*Chez les peuples du Sahara.*

Faire naufrage , perdre toutes ses richesses et ses espérances , se voir jeté parmi des peuples barbares et inconnus , dont on ne sait comment se concilier la bienveillance , et avec lesquels il faut toujours se tenir sur ses gardes , est sans doute un sort bien affreux ; mais une destinée plus horrible encore , serait celle qui nous condamnerait à devenir , pendant un certain espace de tems , esclave de ces peuples , à supporter chez eux tous les mauvais traitemens , toutes les injustices qu'un malheureux réduit en servitude peut être contraint de souffrir de la part d'un maître dur et impitoyable. Tel fut cependant ; durant plusieurs mois , la triste condition de l'Européen dont nous allons raconter l'histoire. Puisse cet exemple terrible devenir pour quelques-uns de nos lecteurs un motif de consolation , et réconcilier avec leur sort ces hommes qui , ignorant l'infortune , n'ont à se

plaindre que de n'être pas assez heureux , ou plutôt de ne savoir pas jouir du bonheur qui est entre leurs mains.

M. Follie , qui venait d'être nommé officier d'administration dans les Colonies , s'embarqua à Bordeaux sur le vaisseau *les deux Amis*, pour se rendre au Sénégal où il devait exercer ses fonctions. On leva l'ancre le 1<sup>er</sup>. janvier 1784. La route fut malheureuse dès le commencement ; et l'inexpérience des officiers , jointe au mauvais tems , donna les plus grandes craintes à tout l'équipage , et présagea en quelque sorte la terrible catastrophe qui perdit le vaisseau.

Après avoir échappé à plusieurs dangers , le navire voguait par un très-beau tems , et pouvait espérer d'achever heureusement sa route , lorsque , sur les quatre heures du matin , le 17 janvier , il donna vent arrière sur la côte , basse en cet endroit et couverte d'un sable léger.

Quel réveil , grand Dieu ! s'écrie M. Follie ; le navire entr'ouvert par les

rochers, les cris des matelots, le bruit effroyable des brisans, les cordages rompus par la force du vent qui augmentait de plus en plus, les vergues avec les voiles emportées dans la mer, les lames qui couvraient le vaisseau de part en part, l'ignorance du lieu où nous étions; tout, joint à l'horreur de la nuit, nous rendait la mort présente et inévitable. Nous sautâmes sur le pont : c'était à qui s'emparerait d'une planche, d'une cage, pour prolonger un reste de vie que la frayeur nous avait presque enlevé. Tout était dans la confusion, capitaine, officiers, matelots, personne n'était capable de donner des ordres, ni d'en recevoir.

Le jour commençait à paraître; nous aperçûmes la terre; cette vue ranima notre espérance. Revenus de notre première frayeur, nous travaillâmes à l'envi à débarrasser le pont; les cordages, les ancres furent bientôt dans la mer. Notre navire ne penchait d'aucun côté; dans la crainte de perdre une position si avantageuse, nous coupâmes le mât.

Quatre heures s'écoulèrent sans qu'aucun de nous pût trouver le moyen de gagner terre ; nous n'étions cependant qu'à un quart de lieue du rivage. Pour relever le courage des matelots , je leur distribuai de l'argent ; et le capitaine , qui n'avait plus d'espoir , leur montrait au contraire leur délivrance comme une chose dont ils ne devaient pas même douter. Il engagea un officier pilotin , appelé M. Deschamps , hardi et bon nageur , à se jeter à la mer pour se rendre à la côte que nous avions si près de nous. Ce jeune homme , plein de courage , accepta la proposition. Il mit autour de ses reins une corde dont nous devions tenir le bout , et sauta dans l'eau ; les vagues soulevées le lançaient avec force d'un endroit à l'autre , et le faisaient souvent disparaître à nos yeux , nous tremblions à chaque instant pour ses jours. Enfin , après avoir lutté long-tems contre les obstacles , il parvint au rivage , tout ensanglanté par les blessures qu'il s'était faites au milieu des rochers. Un tonneau jeté sur le rivage

fut l'asile dans lequel il se mit à l'abri du vent qui était très-froid.

Il y était à peine depuis un quart-d'heure, lorsque nous vîmes un gros chien qui se précipitait vers lui. Les yeux troublés par la frayeur, nous prîmes cet animal pour un tigre ; nous adressions nos vœux au ciel, pour le voir s'éloigner de notre malheureux compagnon. Tout à coup nous aperçûmes la campagne couverte d'une multitude de sauvages demi-noirs. Nus, le sabre à la main, ils accoururent sur le rivage en poussant des hurlemens affreux. Le jeune homme, quoique exténué par les efforts qu'il venait de faire pour se sauver, se jeta de nouveau dans la mer pour regagner le navire. Les barbares le suivirent à la nage, et l'eurent bientôt arrêté.

Occupés uniquement du malheur de cet infortuné, et tendant les bras vers ceux qui le retenaient, nous leur demandions grâce, mais inutilement : ils se l'arrachèrent les uns aux autres, le dépouillèrent de sa chemise et le traînèrent sans pitié sur le haut de la colline.

Là , nous le vîmes enterrer dans le sable. Ayant ensuite allumé un grand feu , les barbares dansèrent autour de lui , en poussant mille cris de joie ; ils le suspendirent ensuite par les pieds , et un moment après il échappa à nos regards.

Qu'on juge de notre effroi à ce spectacle ! Plusieurs d'entre nous soutenaient qu'ils l'avaient vu mettre à mort ; d'autres , qu'on le faisait rôtir. Les cris des sauvages , leurs danses , le peu d'intérêt qu'ils semblaient prendre à notre navire , tout concourrait à nous entretenir dans ces funestes idées. Entourés de dangers , et voyant la mort de tous côtés , nous ne savions plus quel parti prendre ; nous restions anéantis.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre : le bâtiment se brisait de plus en plus ; la lame emportait à chaque instant quelques débris sur la côte ; les barbares s'en emparaient , et y mettaient aussitôt le feu. Malgré la crainte de la mort qui semblait nous attendre sur le rivage , quelques matelots firent un radeau ; un d'eux , assez bon nageur , sauta

dessus dans la vue d'attirer quelques-uns des nègres ; mais ceux-ci ne se dérangèrent point.

La mort nous paraissant inévitable, déterminés à tout entreprendre, nous mîmes le canot à la mer, dans l'intention de nous rendre à terre, les armes à la main, et de vendre chèrement nos jours. Une lame qui survint rompit le cordage qui retenait ce canot, et l'emporta dans un moment sur le rivage, où les naturels le prirent aussitôt pour le brûler comme les débris. Cet accident ne nous découragea point : la chaloupe fut descendue et chargée de tout ce que nous avions de plus précieux, lorsque nous allions nous y placer, des lames furieuses l'agitèrent avec tant de violence, qu'elle coula à fond, ainsi que tout ce qu'elle contenait. Cette perte nous enlevait toute notre fortune ; mais le danger que nous courions était si grand, que nous pensâmes à peine à cette perte.

Le nombre des barbares s'accroissait à chaque instant. Nous étions privés d'embarcations, la nuit approchait ; de

toutes parts un sort affreux nous menaçait : que devons-nous faire ? Le tonnelier de l'équipage fixa tout à coup notre attention : « Mes amis, dit-il, je » suis assez bon nageur, je m'en vais » à terre. Si les sauvages ont dévoré » notre compagnon, ils nous préparent » le même supplice ; périr là bas , ou » ici , peu importe ; je m'abandonne à » la Providence. Si le danger n'est pas » aussi grand que nous le craignons, je » vous en avertirai par un signal. » En achevant ces mots, il s'élança dans la mer. Nous le vîmes bientôt sur le rivage. Attentifs à tous nos mouvemens, les barbares l'y attendaient ; ils l'environnèrent en poussant, comme à l'ordinaire, des cris qui ressemblaient à des hurlemens ; ils le conduisirent à leur feu, le suspendirent par les pieds, et nous ne le vîmes plus.

Ce dernier événement abattit le courage de l'équipage entier ; personne ne voulut plus travailler : les matelots retirés dans leurs cabanes n'écoutaient plus aucun ordre.

La nuit commençait déjà à devenir sombre ; le capitaine appelle tout le monde sur le pont. On fait une prière en commun , suivant la coutume. Cette prière , au milieu des dangers qui nous menaçaient , fit une vive impression sur tous les esprits ; le capitaine seul parut être animé d'un sentiment différent des nôtres. Lorsque nous eûmes fini , il éleva la voix , nous peignit en peu de mots ce que notre situation avait d'affreux , et nous proposa de terminer nos peines en faisant sauter le navire. L'explosion de douze barils de poudre renfermés dans la sainte-barbe , n'eût pas tardé à nous délivrer de nos craintes. Cet avis de désespéré trouva quelques approbateurs. J'élevai la voix à mon tour pour le combattre , et j'appelai à mon secours la religion , la dernière et la plus sûre ressource des malheureux. Mes amis ! m'écriai-je , n'ajoutez pas un crime à vos maux : votre vie est à Dieu et non à vous ; que Dieu seul en dispose. S'il faut absolument périr , peu importe comment ; sous la main des barbares ,

dans les eaux, ou dans les flammes, la mort est toujours la même : choisissons celle qui doit nous permettre de paraître innocens devant le souverain juge. D'ailleurs, qui vous a dit que vous ne deviez plus former d'espoir ? Votre capitaine, qui, comme un furieux, veut vous faire mourir, est mille fois plus barbare que les sauvages qui peut-être vous laisseront la vie. Attendez donc encore, au moins jusqu'au retour de la lumière ; le navire résiste à la mer, les sauvages viendront sans doute à notre bord ; nous saurons alors quel est leur dessein ; et s'ils sont sans pitié, notre mort arrivera toujours assez tôt.

Ce discours produisit son effet, et l'amour de la vie, si naturel à l'homme, fut encore plus puissant que mon éloquence. La plupart des matelots s'armèrent de haches, et jurèrent de massacrer sans pitié le premier qui oserait s'approcher de la chambre aux poudres. Le capitaine ne résista pas et garda le silence ; mais son air sombre et pensif ne faisait rien espérer de bon ; c'était

lui qui par son ignorance et sa négligence, était cause de notre perte ; ses remords pouvaient lui inspirer un dessein sinistre. Nous résolûmes donc de le faire garder à vue par des gens armés.

Le nombre des barbares augmentait toujours ; divisés par troupes de distance en distance , ils avaient allumé des feux sur tout le rivage. Les flammes , soutenues par étages , au moyen des pierres qu'ils avaient élevées en forme de pyramides , les sauts qu'ils faisaient autour de ces feux , les hurlemens qu'ils poussaient , tout concourait à rendre ce spectacle plus terrible qu'il n'est possible de l'imaginer. L'horreur de la nuit , qui était devenue très-orageuse, le vent qui soufflait avec impétuosité , la mer qui nous couvrait à chaque instant , ajoutaient encore à l'effroi qui glaçait nos cœurs et donnaient aux approches de la mort un appareil qu'il m'est impossible de rappeler à ma mémoire , sans éprouver une partie des sensations pénibles qui nous tourmentaient alors.

Accablés du poids de leurs fatigues ,

presque tous les matelots s'étaient retirés dans leurs cabanes ; deux seulement restaient sur le pont pour observer les démarches des barbares , tandis que deux autres veillaient avec nous sur le capitaine. Ce dernier nous donna bientôt un spectacle qui ne fit qu'accroître nos peines et nos terreurs : dans un moment où nous n'étions pas tournés de son côté, il mit le bout de son pistolet dans sa bouche et le fit partir. Au même instant il tomba étendu par terre. Il n'avait pu parvenir à se donner la mort : le chirurgien arracha une balle qui s'était arrêtée au palais et le pansa, tandis que j'essayais, par mes discours, de calmer son désespoir. Ses douleurs et la perte de son sang semblèrent, en l'épuisant, le rappeler à la raison ; il parut se repentir de ce qu'il avait fait, et demanda du papier pour y écrire l'aveu de sa négligence, qui avait perdu le bâtiment et ce qu'il contenait.

Au retour du jour, nous aperçumes de dessus le pont plus de deux cents hommes sur le rivage ; ils nous invitaient

par leurs gestes à descendre. Privés de nos embarcations, nous travaillâmes à faire un radeau, et ce fut avec tant de courage, que nous vîmes bientôt notre travail terminé.

Instruits par les malheurs de la veille, nous attendîmes que la marée fût basse pour le mettre à la mer. Pendant ce tems, un des barbares, plus hardis que les autres, s'avança en nageant jusqu'à nous. Nous lui tendîmes des cordes, et en peu de momens il fut à notre bord. Il nous fit entendre qu'il était Maure, sujet du roi de Maroc, et que nos compagnons étaient vivans ; ensuite, plus pressé de nous piller que de nous répondre, il nous demanda de l'argent. Je lui donnai ma bourse, et il prit lui même mes boucles de souliers. Peu satisfait, il exigeait encore, et faisait même des menaces. Malgré ses mauvais desseins, nous ne le maltraitâmes point. Ses compatriotes, qui le remarquèrent, entrèrent alors dans l'eau ; la mer en fut couverte, et bientôt ils furent plus nombreux que nous dans le navire. Je

le leur abandonnai sans peine tout entier : je montai sur le radeau avec dix de mes compagnons d'infortune. Comme nous approchions du rivage, une lame furieuse vint se briser contre notre radeau. Cinq d'entre nous purent rester dessus ; le reste fut emporté par la vague. Je fus de ce nombre ; et ne sachant point nager , je me vis le jouet des flots agités. Après avoir roulé de rochers en rochers , je perdis connaissance ; et jamais je n'aurais revu le jour , si trois Maures qui s'étaient jetés à la nage , ne m'eussent traîné à terre. Ils me suspendirent par les pieds , comme ils avaient fait à nos premiers compagnons , me foulèrent le ventre , me firent vomir toute l'eau que j'avais avalée , m'approchèrent d'un grand feu , et me couvrirent de sable chaud. Ces soins me furent inutiles , car je revins à moi. Dès-lors la pitié cessa ; ils me déshabillèrent et se disputèrent mes déponilles à coups de couteau. Cette avidité féroce me fit prévoir le triste sort qui nous attendait.

Pendant tous les malheureux qui

composaient l'équipage, à l'exception d'un seul qui se noya, parvinrent à terre, et furent traités comme moi. Nous nous trouvions au nombre de vingt. Les barbares, qui nous entouraient, se regardaient comme nos maîtres et ne nous faisaient entendre leurs volontés qu'à coups de bâton ou de plat de sabre. Ils ne paraissaient pas imaginer que nous fussions dignes du moindre sentiment de pitié. Ils ne nous avaient pas sauvé pour notre avantage, mais pour leur utilité. Ils tournaient sans cesse contre nous leurs fusils et leurs autres armes. Ils nous conduisirent d'abord à une demi-lieue de la mer ; là, ils nous partagèrent en deux troupes, et se séparèrent eux-mêmes en deux grandes bandes, amenant et emportant chacun leur butin. Ce partage ne s'était fait qu'au milieu du bruit, des injures et des coups. Ils se disputaient notre possession avec une fureur dont nous étions à chaque instant victimes.

Nous étions restés neuf ensemble ; bientôt nous fûmes séparés. Accablé par

la fatigue, tourmenté d'une crainte continuelle, et retenu par l'horreur de ce qui m'environnait, j'étais demeuré un peu en arrière, et j'errais sans savoir où porter mes pas. Quelques sauvages m'aperçurent, me poursuivirent, se saisirent de moi et m'entraînèrent sur le haut d'une montagne; d'autres accourent, m'arrachent des mains de mes ravisseurs; et, furieux de ce que je n'ai pas résisté, me font essayer les traitemens les plus inhumains. Je tombai sans mouvement sur le sable, et ne revins à moi qu'à la chaleur d'un feu auprès duquel on me porta. On me laissa quelque repos la nuit; et l'extrême fatigue qui m'accablait depuis les premiers momens de nos malheurs, me procura un sommeil de quelques heures. Mes peines recommencèrent à mon réveil. Je me levai de dessus la terre qui m'avait servi de couche, je regardai autour de moi, et je vis mes compagnons d'infortune dispersés de côté et d'autre, et n'osant s'éloigner du lieu qu'on leur avait marqué. On nous laissa cependant aller voir le

capitaine, que le chirurgien pensait. Nous nous trouvâmes encore une fois rassemblés, et ce fut pour pleurer ensemble sur notre affreuse destinée. Nos discours n'étaient interrompus que par de longs gémissemens, nous n'osions songer à l'avenir. Ce qui rendait notre situation plus cruelle, c'était la perspective de sa durée. Le terme de notre captivité semblait ne pouvoir être que celui de notre existence. Nous avions tout perdu, jusqu'aux illusions de l'espérance, dernier bien des malheureux. Nos cœurs cependant n'oublièrent point ce qu'ils devaient à celui qui conduit toutes choses; nous priâmes encore une fois en commun, et nous nous résignâmes à tous les maux qu'il plairait à la Providence de nous envoyer. Le soir, nos différens maîtres nous séparèrent, et l'on nous donna du biscuit gâté par l'eau de la mer. La faim nous fit dévorer cette nourriture désagréable et mal saine.

Le lendemain, on nous reconduisit sur le bord de la mer, et l'on nous or-

donna de porter ou de rouler , jusqu'à l'endroit où nous avions coutume de coucher , les ballots et les tonneaux que l'on avait sauvés du naufrage. A peine pouvais-je me soutenir : je voulus , par signes , faire entendre à mon maître , que j'étais trop faible pour faire ce qu'il me commandait. Sa réponse fut de me frapper en répétant ses ordres ; j'obéis. A la marée montante on me dit de cesser l'ouvrage. Je croyais pouvoir réparer mon épuisement par quelque repos ; il fallut commencer un autre travail : on me donna une corde , et l'on me fit signe d'aller chercher du bois sur une montagné voisine. Mes forces m'abandonnèrent. Mes pieds nus furent déchirés par les ronces et les épines , et la mauvaise chemise qu'on m'avait donnée , ne me garantissait pas de l'ardeur du soleil. Je ne perdis cependant point courage , j'arrachai quelques racines avec mes mains , et , après bien des fatigues , j'en complétois un fagot. En le portant , les épines qui s'y trouvaient ensanglantèrent mes épaules qu'aucun

vêtement ne couvrait. Mais jugez quel fut mon désespoir, lorsque, revenu après tant de peines, les femmes me dirent que ce n'était point là le bois qu'elles brûlaient ordinairement, et qu'il fallait en aller chercher d'autre. Je demandai au moins un peu de nourriture avant de repartir; elles me répondirent qu'il serait assez tems de manger le soir. J'obéis donc encore une fois. Enfin, le soir, mon maître m'appela pour manger. On avait apporté du lait dans une peau mal-propre et dégoûtante; il en versa dans une sébile de bois, et, après y avoir jeté des cailloux chauds, il me fit signe de boire. Ce breuvage, quoique d'un goût plus détestable que celui du vinaigre gâté, me parut un nectar délicieux; le vase fut vidé en un moment; et si j'eus à me plaindre, ce fut moins du goût âcre de cette boisson, que de la petite quantité qu'on m'en donna. Ayant par ce moyen repris un peu de forces, je m'étendis sur le sable, et m'endormis.

Sept à huit jours se passèrent comme celui que je viens de décrire. Quand les

barbares eurent retiré du vaisseau tout ce qui leur convenait, et qu'ils eurent fait leur partage, ils songèrent à se retirer chacun chez eux, ils chargèrent leurs chameaux et se séparèrent. Les malheureux naufragés avaient été partagés comme le butin ; chacun suivit son maître, et l'on nous refusa même la consolation de nous embrasser à cette triste séparation. Je croyais être le seul français qui fût resté sur la côte, lorsque je vis venir vers moi le capitaine défiguré par ses blessures ; le visage sanglant et livide, la bouche déjà gangrenée, pouvant à peine se soutenir, il sentait sa mort prochaine ; aussi personne n'avait-il voulu se charger de lui. Je volai à sa rencontre, et lui prodiguai tous les soins qui étaient en mon pouvoir. On ne me laissa pas auprès de cet infortuné, aussi long-tems que je le désirais. Je lui serrai la main en le quittant. Ce fut la dernière fois que je le vis ; les barbares qui me retenaient, n'espérant rien de lui, et voulant peut-être lui épargner une longue et cruelle agonie au milieu de ces

déserts, lui donnèrent la mort lorsque la nuit fut venue. J'entendis ses derniers cris, et je frissonnai d'horreur.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, mon maître se mit en route pour retourner dans les montagnes, au lieu de sa résidence ordinaire. J'allai à sa suite, couvert d'une mauvaise chemise, nu-pieds et sans chapeau. On peut imaginer ce que je dus souffrir pendant cette marche. Nous n'arrivâmes à l'habitation qu'à dix heures du soir. Dix cases placées à distance égale les unes des autres, formaient ce petit village dont mon maître était le chef. Les Maures vinrent le féliciter de son retour.

Je fus bientôt le principal objet de leur curiosité. Ils se pressaient autour de moi, me regardaient avec surprise, me faisaient tous des signes multipliés que je ne comprenais pas, et me parlaient tumultueusement en un langage que je comprenais moins encore. Une partie de la nuit se passa en chants et en divertissemens.

Ces peuples n'ont d'autre logement qu'une tenture de toile tissue avec du poil de chèvre et de chameau, étendue sur des perches longues de huit à neuf pieds. Là, on ne voit d'autres meubles que quelques peaux de chèvres qui servent de vêtemens, et une natte de jonc qui est le lit commun de toute une famille.

On m'accorda deux jours pour me reposer de mes fatigues. Le troisième, dès l'aurore, on m'appela pour aller chercher du bois; j'obéis, et à mon retour on me donna un peu de lait. Sur les neuf heures, il fallut mener le troupeau de chèvres au pâturage; un enfant m'accompagna pour me montrer le lieu où il fallait les conduire. Je les ramenai dans la case avec le coucher du soleil; j'allai ensuite faire une seconde provision de bois, et quand je l'eus apportée, on ne m'offrit qu'une ration de lait aussi peu abondante que celle qu'on m'avait donnée le matin. Telles furent mes occupations et ma nourriture pendant tout le tems que je fus chez mon premier maître.

Cette vie uniforme et pastorale m'eut encore paru douce, surtout après les souffrances que j'avais éprouvées, si, dans ce désert, la nature s'était présentée à mes regards sous l'aspect riant dont elle se pare dans nos contrées. Mais là, je cherchais vainement ces brillans paysages, ces prairies couvertes de fleurs variées, ces bocages frais et touffus qui embellissent les campagnes de France. La terre y est toujours desséchée et stérile, on n'y voit croître que des ronces et des bruyères; aucun arbre n'y montre son feuillage. Une soif dévorante me consumait, et je ne trouvais aucun ruisseau pour me désaltérer; un soleil brûlant m'embrassait, et je n'apercevais aucun ombrage où je pusse me réfugier. Je ne m'en garantissais un peu, qu'en me couvrant la tête de ma chemise. Quoique sans chaussure, je courais sans cesse à travers les épines pour rassembler mon troupeau. Mais ces peines physiques, toutes cruelles qu'elles étaient, me tourmentaient encore moins que le souvenir des biens que j'avais perdus,





*J'étais sans armes et ne songeai qu'à me dérober à la furie de cette bête féroce .*

et la perspective affreuse que j'avais devant moi. Quelquefois je m'abandonnais au plus violent désespoir, j'avais mon existence en horreur, et je regrettais de n'avoir point péri au milieu des flots, ou sous les coups des barbares. Quelquefois ramené à des sentimens plus consolans, je tombais à genoux, et élevais mes mains suppliantes vers le ciel.

Un jour que, livré à ces cruelles réflexions, j'étais assis au pied d'une colline, et laissais mon troupeau errer à l'aventure, de sourds mugissemens vinrent frapper mon oreille effrayée; je levai la tête, et vis un tigre sur la cime d'un coteau voisin. Cette vue me glaça d'effroi, j'étais sans armes, et ne songeai qu'à me dérober à la furie de cette bête féroce. Je me glissai sous des ronces qui étaient épaisses, et m'y tins caché pendant que le tigre portait le carnage dans mon troupeau. Il étrangla trois chèvres, et dévora leur chair palpitante. Les autres se dispersèrent sur la montagne et dans la plaine. Je les rassemblai quand le tigre se fut retiré.

Ce malheur était d'autant plus fâcheux pour moi, que mon maître attachait un grand prix à son troupeau, et ménageait fort peu son esclave. J'avais éprouvé tant de fois sa brutalité pour des bagatelles, que je craignis alors de succomber sous ses coups. La crainte m'empêcha de retourner à la case à l'heure accoutumée. Inquiet de ne pas me voir, il vint lui-même, armé de son fusil et accompagné de son fils. Il fallut lui raconter ce qui s'était passé; sans me répondre, il fit marcher le troupeau devant lui, et je le suivis. Mais, lorsque nous fûmes arrivés, il s'arma de cordes, et m'en frappa avec tant d'inhumanité, que je tombai sans connaissance. En ce pitoyable état, je fus attaché au pied d'un poteau qui était planté à l'entrée de la case; et j'y demeurai toute la nuit qui fut très-froide et très-humide. Lorsque le jour parut, on vint me détacher; mais hélas! je ne voyais point ceux qui me déliaient! j'avais perdu la vue! l'abondance et l'humidité de la rosée avaient fait sur mes yeux cette impres-

sion funeste. Je fus écrasé, anéanti par un malheur si imprévu. Mes maîtres en eurent eux-mêmes quelque chagrin : je leur devenais inutile , et ils perdaient le gain qu'ils espéraient faire en me vendant. Je crus remarquer qu'ils disaient entre eux, que l'on serait obligé de me tuer, si je ne guérissais pas. Cependant, dans l'espoir de cette guérison, on eut quelque soin de moi : on me fit rentrer dans la case, on me bassina les yeux, et l'on me donna du lait. Mon maître me parla même avec douceur, et m'invita à dormir. Mais le désespoir s'était fixé dans mon cœur, le repos n'était plus fait pour moi : je gémissais, je pleurais, le moindre bruit m'effrayait, et je croyais à chaque instant qu'on allait me traiter comme on avait traité notre malheureux capitaine.

• Ce ne fut que deux jours après que je commençai à entrevoir la lumière. On continua de me bassiner les yeux, et de me nourrir un peu plus abondamment ; et quand je fus entièrement rétabli, on ne m'envoya plus chercher

du bois, ni garder les chèvres. Étonné de ce changement, je crus deviner qu'on voulait, pour ainsi dire, me *refaire*, afin de se débarrasser de moi avec plus d'avantage. C'est ce qui arriva en effet : un Maure étranger passa dans la contrée, et je lui fus vendu pour trois chèvres. C'était le quatorze février : il n'y avait pas encore tout-à-fait un mois que j'étais en esclavage.

Comme mon nouveau maître demeurait à cent lieues de l'endroit où nous nous trouvions, il fallut encore une fois voyager, et ce fut toujours pieds nus et la tête découverte. Je mangeais peu avant de partir, et le soir on me donnait de la farine d'orge délayée dans de l'eau. La terre me servait ensuite de lit, et la fatigue m'y faisait trouver quelque repos. Mes forces ne purent soutenir ce genre de vie : dès le second jour je fus attaqué d'une fièvre violente qui me fit rester en arrière de nos compagnons, et qui me valut des coups de corde de la part de mon maître. Le lendemain on m'attacha sur un chameau, et on me

laisa aller ainsi , sans davantage s'inquiéter de moi. Enfin, après douze jours de souffrances , je vis les cases où nous devions nous arrêter. Il était tems pour moi , car mes maux devenaient tout-à-fait intolérables.

On me laissa trois jours dans une entière liberté. J'étais couvert de plaies, mes jambes étaient devenues plus grosses que mon corps , et l'on y voyait plusieurs ouvertures qui tendaient à suppuration. Ma situation inspira enfin quelque pitié aux sauvages dont j'étais l'esclave : ils songèrent à me procurer les secours qu'ils me croyaient nécessaires on m'étendit sur le sable ; et pendant que quatre Maures me tenaient avec force , mon maître brûla les chairs qui environnaient mes plaies, avec des lames de couteaux qu'il avait fait rougir. Je souffris alors des douleurs inouïes, je poussai des cris horribles ; mais ce remède , analogue à la férocité de ces barbares , me procura une guérison assez prompte. Quand je fus bien rétabli, on me confia un troupeau de chameaux ; et

du reste je fus traité beaucoup mieux que je ne l'avais été jusqu'à ce moment. Mon maître, qui me voyait reprendre mes forces, pensa que je lui rapporterais avec avantage ce qu'il avait donné pour m'acheter. Le quinze mars, il me vendit à un Maure qui habitait une petite ville appelée *Glimy*. J'y fus conduit, Là je trouvai, contre mon espoir, un de mes compagnons d'infortune; c'était le second capitaine du navire naufragé. En le trouvant, j'éprouvai un des sentimens les plus vifs et les plus agréables qui eussent jamais animé mon cœur. Un plus grand bonheur m'attendait encore : le bruit de notre naufrage était parvenu jusqu'au Consul de France dans l'empire de Maroc. Il avait aussitôt mis tout en œuvre pour apprendre quel avait été notre sort après cette catastrophe. Ses agens avaient été chargés de nous racheter partout où ils nous rencontreraient; et bientôt ils réunirent plusieurs d'entre nous, et les amenèrent dans la petite ville où je me trouvais. Mon rachat fut aussi proposé; et mon

maître trouvant son compte au prix qu'on lui offrait, me céda sans difficulté : j'eus enfin le bonheur de me voir libre, et la joie qui me transporta me fit oublier en un moment tous les maux, toutes les craintes qui, chaque jour, se renouvelaient pour moi, depuis l'époque funeste où j'étais tombé entre les mains des Maures. Nous étions alors dans les premiers jours du mois d'avril 1784. Ainsi il y avait près de trois mois que je gémissais dans les fers de la plus dure captivité.

M. Follie, après avoir présenté le tableau de son naufrage et de sa captivité, raconte avec quelques détails son voyage à travers les Etats de l'empereur de Maroc jusqu'à Tanger, où il arriva le 31 juillet. Il monta avec ses compagnons d'infortune, dans une barque, le premier août, sur les sept heures du soir : dès le lendemain, à huit heures du matin, il était dans la baie de Cadix en Espagne. Il s'embarqua dans ce port, dès que sa santé fort altérée lui permit de soutenir la mer ; et il arriva à Mar-

seilles le 5 octobre. Enfin, il toucha la terre de la France, il respira l'air de la patrie, et ce ne fut qu'en cet heureux instant qu'il se crut entièrement délivré de ses chaînes et des barbares qui l'avaient tant fait souffrir.

#### AVENTURE RACONTÉE PAR SCHOUTEN.

Schouten, entraîné par le désir de voyager, qui le rendit depuis si célèbre, s'embarqua pour la première fois au mois d'avril 1658. Il s'était mis au service de la compagnie hollandaise des Indes Orientales. Le vaisseau qui le portait, avait déjà fait environ 2000 lieues de chemin, et il en avait encore 1600 à faire avant d'arriver à Batavia. Ce navire avait éprouvé quelques accidens de mer; mais de bien plus grands lui étaient réservés. Nous allons faire le récit de ces derniers, d'après Schouten.

Les vents alisés du sud-est, dit-il en substance, soufflèrent plus tôt que nous n'avions cru, et nous firent décheoir au-dessous du détroit de la Sonde, sur la côte occidentale de Sumatra. Nous re-

gardâmes alors notre état, comme étant infiniment à plaindre, et presque comme si nous n'eussions fait que partir de Hollande, puisqu'il n'y avait pas lieu d'espérer de gagner Batavia de toute cette mousson, où les courans nous devaient être aussi contraires que les vents; les uns et les autres ayant coutume de demeurer ainsi jusqu'au mois de novembre.

Cependant il fut résolu, dans le conseil, qu'on mettrait du monde à terre, pour aller reconnaître une vallée verdoyante, que nous voyions devant nous, et où nous espérions être accueillis favorablement par les habitans du pays. Nous portâmes donc le cap sur la côte de Sumatra, et en nous approchant, nous vîmes un golfe qui était la baie de Sillebar, dont le rivage est fort agréable, à cause des montagnes et des bois qui l'environnent. Nous y jetâmes l'ancre, persuadés que nous allions trouver abondance de riz, de fruits et d'autres vivres.

Nous étions si contents de voir ce beau pays, que nous ne pouvions en déta-

cher nos yeux , et les Indiens , de leur côté , venaient contempler notre vaisseau , comme quelque chose d'extraordinaire. Nous arborâmes le pavillon blanc , et tirâmes un coup de canon , oubliant que nous avions affaire à des gens qui ne connaissaient ni les signaux , ni les usages Européens , et voulant ainsi les inviter à venir à notre bord. Aucun de leurs bâtimens ne voulut approcher. Il était déjà tard ; nous espérâmes qu'ils viendraient le lendemain.

Au lieu de cela , nous vîmes pendant la nuit , quantité de feux et de lumières sur le rivage ; ce qui nous fit connaître qu'on y faisait garde , et qu'on se défiait de nous. Le matin étant venu , personne ne se rendit à notre bord. Nos malades en furent désolés , car toute leur espérance était dans les rafraîchissemens qu'ils attendaient des Indiens.

On en vint donc à mettre la chaloupe à la mer , après l'avoir armée de ce qu'il y avait encore dans le vaisseau , de gens en bonne santé. On y mit des fusils , des pistolets , des sabres , que l'on cacha ,

pour s'en servir en cas de besoin. Le commis et le pilote s'y étant embarqués, et ayant arboré un étendard de paix, la chaloupe gagna le rivage, d'où les Indiens se retirèrent dans les halliers, aucun n'osant demeurer pour leur parler.

La chaloupe fut donc obligée de retourner à bord, sans avoir rien fait. On résolut d'avancer davantage dans le golfe, et d'aller descendre plus loin. En naviguant du côté qu'on voulait aller, les courans portèrent plus bas, vers l'endroit où était la petite ville de Sillebar, au-delà du cap, où l'on trouva un beau rivage tout couvert d'arbres.

Là nous vîmes paraître des Indiens, tout noirs et tout nus. Ils avaient leurs arcs et leurs flèches à la main, et ils nous demandèrent en malais, ce que nous voulions, quels gens nous étions, et d'où nous venions? Deux d'entre nous qui parlaient malais, leur répondirent que nous étions Hollandais; qu'en allant à Batavia, les vents et les courans nous avaient jetés sur leurs côtes; que la confiance que nous avions dans les habitans

du pays, nous avait portés à venir les chercher, et à leur demander des rafraîchissemens que nous leur paierions en argent, ou en marchandises de Hollande; que si l'on voulait nous en donner, nous ferions un présent à l'Orançay de Sillebar.

A peine eut-on achevé de leur parler, que les perfides Indiens nous crièrent tout d'une voix, que nous étions les bienvenus, que le lieu était favorable pour notre dessein, qu'il y avait diverses sortes de bons fruits, de noix de cocos, des oranges, des limons, des bananes, des pynangs, et qu'on nous en donnerait pour un prix raisonnable, aussi-bien que du bétail, des poules, des canards, du lait, des œufs, du riz, etc.; qu'il nous serait permis, comme à tous les autres étrangers, d'en acheter au marché, au prix courant.

Ces offres paraissant faites avec sincérité, et étant confirmées par quelques-uns des chefs, on y ajouta foi. Après cela ils présentèrent à nos gens du tabac des Indes, et les invitèrent à en aller

prendre sur le rivage. Quelques-uns y allèrent pour marque de confiance , et ils furent très-bien reçus. On les pria de s'asseoir sur la verdure , où on leur présenta l'herbe qui se recueille dans le pays , dont chacun se sert à sa manière , et qui est pourtant également recherchée de tous.

Nos interprètes et tous nos gens étant fort satisfaits des Insulaires , les suivirent vers une rivière bordée d'arbres , qu'on leur voulut faire voir. Ses eaux coulaient du haut de la montagne , par divers endroits ; et roulaient jusques dans la mer. Lorsqu'on fut sur le bord , un Orançay très-noir , qui était en grande considération , leur tint à peu près ce discours. « Amis , voici le lieu où vous pourrez faire de l'eau , quand il plaira à votre capitaine d'y envoyer sa chaloupe. Pour des vivres , on vous les apportera sur cette rive en abondance , et on vous les donnera pour un prix dont vous serez contens. Vous les paierez en argent , ou en couteaux ou en miroirs , si vous en avez. Vous pouvez donc vous en aller

et revenir demain , sans rien craindre ; vous serez toujours les bien-venus. Il ajouta , que s'il y avait quelqu'un à notre bord qui put concevoir des soupçons, il serait toujours prêt à nous envoyer deux de ses gens en otage. Après tant de protestations faites avec de si grands airs de sincérité , on eut cru offenser les Indiens en acceptant cette dernière offre. On répondit donc , qu'on ne doutait nullement des bonnes intentions et de la probité des habitans de Sillebar.

En se rembarquant dans la chaloupe , on y porta deux seaux pleins d'eau , pour en faire goûter aux malades. Les Noirs qui conduisaient ceux qui se retiraient , leur demandèrent s'ils n'avaient point apporté d'armes avec eux ? Sans concevoir aucune défiance de cette question , ils répondirent négativement : sur quoi ils se séparèrent en faisant des vœux les uns pour les autres. On apprit avec plaisir , sur notre bord , la bonne disposition où étaient les habitans de Sillebar ; et le récit qui en fut fait sembla redonner aux malades , une nouvelle

vie. Chacun d'eux s'empressait pour avoir un verre de l'eau qu'on avait apportée, tant le feu qui les dévorait, était violent. On leur en distribua pour tant avec prudence; mais ce qu'ils en burent, ne laissa pas de faire un effet admirable, et ils en furent fort rafraîchis, de sorte que tout le monde ne respirait qu'après un remède si doux, si naturel. A peine le jour parut-il le lendemain, que nos gens travaillèrent à équiper la chaloupe, et à mettre des futailles vides dans le canot, pour retourner à l'aiguade. On cacha encore sous des toiles goudronnées, trois ou quatre mousquets chargés, pour s'en servir en cas d'accident. Le commis et le pilote s'y embarquèrent aussi, ayant pris avec eux de l'argent et des marchandises. Ils trouvèrent sur le rivage, le même Orançay et les mêmes Noirs qui y étaient le jour précédent. Mais, cette fois, ils étaient accompagnés d'un grand nombre d'hommes, qui se tenaient là autour, avec des bannières de paix; en attendant le débarquement des Hol-

landais. Dès que ceux-ci se furent approchés, les Indiens invitèrent les deux interprètes à descendre sur le rivage, où ils furent fort bien reçus de l'Orançay, et des autres qui paraissaient avoir quelque commandement. On les pria encore de s'asseoir sur la verdure, pour parler avec eux, pendant que la chaloupe et le canot demeuraient un peu éloignés, afin d'être toujours à flot, jusqu'à ce qu'on leur vint rendre réponse. Les interprètes recommencèrent leur harangue du jour précédent, demandant la permission de faire de l'eau et d'acheter des vivres, à la condition de faire un présent au commandant de Sillebar. L'Orançay et les autres chefs de la troupe répliquèrent d'un air flatteur, qu'ils étaient fort bien intentionnés pour les Hollandais, mais que tous les Orançays de Sillebar jugeaient à propos que, pour leur bien, il fallait qu'ils allassent avec leur chaloupe et leur canot, un peu plus loin et plus avant dans le golfe, dans l'endroit où était le plus grand enfoncement parce qu'il y avait de

très-bonne eau : qu'ils trouveraient sur le bord la petite ville de Sillebar, proche de laquelle il y a un ruisseau limpide, qui, coulant de la montagne, sous de grands cocotiers, allait se rendre dans la mer : que l'eau y était beaucoup meilleure que dans l'endroit où ils se trouvaient alors ; qu'outre cela le marché était pourvu de toutes les choses dont ils avaient besoin : qu'on en ferait plus commodément le prix, et qu'on les choisirait mieux que sur ce rivage, où il était difficile de les amener, à cause des bois et broussailles qui étaient dans le chemin.

Les interprètes ayant répondu qu'ils allaient faire leur rapport à leurs officiers, quelques-uns en parurent encore plus charmés qu'ils ne l'avaient été jusques-là. Mais il y en eut d'autres à qui cette proposition sembla suspecte, sachant que l'eau était fort bonne dans le lieu où l'on se trouvait réuni. On renvoya promptement les interprètes dire à l'Orançay, que leurs officiers le remerciaient de toutes les faveurs qu'il

leur avait faites; mais que pour celle de leur accorder l'entrée de Sillebar, ils ne pouvaient l'accepter : qu'ils le suppliaient de leur permettre de faire de l'eau dans le lieu même des conférences, parce qu'on l'avait trouvée bonne, et qu'on en était content : que si les barques du pays apportaient des vivres, on les leur paierait bien : que tout le commerce dont il s'agissait, pouvait plus aisément se faire dans l'endroit où l'on était, que dans une ville comme Sillebar, dont les rues étaient inconnues à nos gens, et où, sans en avoir dessein, quelques-uns ne sachant pas les coutumes du pays, pourraient causer quelque chagrin aux habitans : ce qu'il était convenable de prévenir. Les Orançais qui avaient conspiré de tuer tout l'équipage, s'il leur était possible, furent déconcertés de ce refus. Mais dans l'espérance qu'ils avaient conçue d'assouvir leur rage, elle était parvenue à un si haut point, qu'ils n'étaient plus capables de la contenir. Quoique la mort de ces deux infortunés

interprètes ne leur dût apporter aucun des avantages qu'ils s'étaient proposés dans un massacre général, il fallut qu'ils s'immolassent ces deux victimes. Ils donnèrent donc le signal, et aussitôt leurs Noirs se jetèrent sur les deux Hollandais, en poussant des cris épouvantables. En même tems ils décochèrent une multitude de flèches sur la chaloupe et sur le canot, pour tâcher au moins de blesser ceux qui y étaient. Cependant les interprètes s'étant échappés, coururent au bord de l'eau, pour se jeter dedans. Mais ils furent arrêtés et environnés de ces assassins, saisis, meurtris et percés de coups; puis on coupa leurs têtes, on les roula dans le sable, on les enleva par les cheveux, on les mit sur la pointe de deux sabres, et on les exposa ainsi à la vue des équipages qui étaient dans une désolation qui ne peut s'exprimer. Pour augmenter encore leur déplaisir, ces perfides assassins leur criaient : *Venez, diables de Hollandais, venez ici! que tardez-vous? Voici le traitement et les rafraî-*

*chissemens que vous aurez.* Pour réponse, nos gens regagnèrent promptement leur bord, et en partant de terre, ils tirèrent leurs mousquets au travers de la troupe. Toutefois ils ne surent point s'ils en avaient tué ou blessé quelqu'un; car, dès le moment que les Indiens entendirent tirer, ils s'enfuirent dans les broussailles.

Nous voyant privés par-là de toute espérance de soulagement, nous mîmes à la voile pour nous éloigner d'un lieu si odieux.

*Fin du premier volume.*

# TABLE

## DES AVENTURES

Contenues dans le premier volume.

---

<i>AUDACE extraordinaire d'un Flibustier , appelé Pierre le Grand.</i>	pag. 1
<i>Abandon d'un Boucanier dans les forêts de Saint-Domingue.</i>	9
<i>Sept Matelots hollandais aban- donnés pendant l'hiver au Spitz- berg.</i>	14
<i>Histoire de quatre Matelots russes, abandonnés dans l'île du Spitz- berg.</i>	23
<i>Histoire de huit Matelots anglais, abandonnés sur la côte du Groënland.</i>	41
<i>Abandon de deux femmes et deux Enfans sur la mer.</i>	59
<i>L'Isle de Juan Fernandez.</i>	77
<i>Alexandre Selkirk , seul dans l'Isle de Juan Fernandez.</i>	100

<i>Naufrage du Wager , et Aventures de son Équipage.</i>	pag. 113
<i>Aventures de Sonnini dans les déserts de la Libye.</i>	170
<i>Les Soldats français en Égypte.</i>	193
<i>Les Français à Syène.</i>	195
<i>Hospitalité des Arabes.</i>	197
<i>Jalousie chez les Orientaux.</i>	198
<i>Les Psylles.</i>	200
<i>Découverte de l'Isle d'Otahiti.</i>	206
<i>Histoire de M. Johnson , citoyen de Virginie , pris par les Indiens , en 1790.</i>	251
<i>Famine extraordinaire.</i>	287
<i>Aventure extraordinaire de Bontikoé.</i>	298
<i>Histoire de quelques Marins , qui vécurent sur un banc de sable pendant sept années.</i>	352
<i>Captivité de M. Follie chez les peuples du Sahara.</i>	342
<i>Aventure racontée par Schouten.</i>	372

Fin de la Table du premier volume.